

**VOYAGE  
D'INNIGO DE  
BIERVILLAS,  
PORTUGAIS, À  
LA CÔTE DE...**

---



# VOYAGE

D'INNIGO

DE BIERVILLAS,

PORTUGAIS,

À LA CÔTE DE MALABAR, GOA,  
Batavia, & autres lieux des Indes  
Orientales.

CONTENANT

*Une description des Mœurs, Coutumes &  
Religion des Indiens ; les différens éta-  
blissemens de plusieurs Nations de l'Europe,  
& un détail exact du Commerce de Bata-  
via, avec plusieurs aventures & singularités  
curieuses.*

SECONDE PARTIE.



A PARIS,

Chez GREGOIRE - ANTOINE - DUPUIS,  
Grand'Salle du Palais, au Saint-Esprit.

---

M. DCC. XXXVI.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.







# VOYAGE D'INNIGO DE BIERVILLAS

PORTUGAIS,

*A la côte de Malabar , Goa ,  
Batavia , & autres lieux  
des Indes Orientales.*



NFIN nous arrivâmes à Batavia le vingt Août. Descrip-  
tion de Ba-  
tavia.  
Cette Ville est située au bord de la mer dans l'Isle de Java qui appartient au Roi de Bantam, Ville capitale de l'Isle. Elle se nommoit autrefois Jacatra, & les Anglois l'ayant prise sur les Princes de Java, ils l'ont gardée jusqu'à ce que les Hollandois les en chasserent, & lui donnerent le nom de Batavia, on nou-

*II. Partie.*

A

## 2 VOYAGE D'INNIGO

velle Amsterdam, parce qu'elle est bâtie de même. Ses maisons sont très-belles & très-propres, sès rues fort larges & spacieuses de part & d'autre, ayant par-tout des canaux bordés de grands tilleuls & d'ormes, à l'ombre desquels on se promene par la Ville en bateau. Ces canaux ne tarissent jamais & sont toujours pleins d'une eau claire & douce, qui vient de deux rivières, dont l'une traverse la Ville, & l'autre arrose ses murailles. Cette Ville est extrêmement forte par sa situation, & par les ouvrages ou fortifications que l'on y a faites. Les Hollandois n'auroient jamais pû s'en rendre les maîtres, sans le stratagème dont ils usèrent; on me l'a raconté, & il me parut peu ingénieux pour avoir si heureusement réussi. J'en ferai le récit tel que plusieurs personnes de probité me l'ont fait.

Comment  
les Hollan-  
dois s'em-  
parèrent de  
cette Ville.

Les Hollandois, qui depuis long-tems étoient une occasion favorable de s'emparer de cette Place, s'aviserent de venir mouiller avec leurs Vaisseaux à la rade de Batavia, & d'envoyer leurs Capitaines supplier le Gouverneur Anglois de leur per-

mettre de mettre à terre quelques Matelots malades, auxquels ils avoient envelopé les jambes, comme s'ils les avoient ulcérées. Le Gouverneur leur accorda charitablement leur demande. Alors ils tirèrent deux cens Matelots qu'ils mirent sous des tentes à la portée du canon de la ville, & leur porterent plusieurs grands coffres pleins d'armes & de munitions, qu'ils avoient adroitement couvertes de drogues, de médicamens, d'emplâtres & de boîtes d'onguent, pour tromper la curiosité des Anglois; qui ne se défiant point de la trahison des Hollandois, ne firent aucune recherche dans leurs coffres, ni dans leurs hardes.

Outre les deux cens Matelots, il étoit resté un plus grand nombre d'hommes armés dans leurs Navires, qui n'attendoient que l'occasion de faire ce qu'ils avoient projeté. Ils ne l'attendirent pas long-tems, car les faux malades ayant remarqué que les Anglois alloient au Prêche tous les Dimanches au matin, & qu'ils faisoient une garde peu exacte aux portes de leur Ville, ils crurent qu'il n'étoit pas difficile de s'en emparer.

A ij

En effet, ayant bien concerté leurs mesures, ils se saisirent des deux principales portes de la Ville & de leurs bastions, & se voyant les maîtres de la porte du Fort & de la porte Noue, ils donnerent le signal convenu à ceux qui étoient dans les Vaisseaux, qui se firent incontinent porter à terre, & à la faveur de leur artillerie se rendirent dans la Ville, & chassèrent les Anglois avant qu'ils eussent le tems de se rallier avec les gens du païs, qui sont assez bons soldats, & qui seuls auroient pû mettre en fuite les Hollandois. Ils voulurent venir à la charge, mais ils furent vertement repoussés à bons coups de canon, chargés outre les boulets, de pièces de lard, qu'ils craignent mille fois plus que le plomb & le fer, étant tous Mahométans & n'osant en toucher quand il s'agiroit même de leur vie : ainsi ils se retirèrent & laissèrent les Hollandois en possession de la Ville de Batavia. Ils s'emparèrent aisément de la Forteresse, qui à beaucoup près n'étoit pas si belle ni si forte qu'elle est aujourd'hui. Le Général des Hollandois y fait sa demeure, & prend dans

cées Indes la qualité de Roi, au lieu de celui de Général de Messieurs les Etats d'Hollande.

Cette Forteresse est défendue par un grand nombre de pièces de canon de différens calibres ; sa garnison est considérable, tant pour la garde de la Ville que pour la Forteresse. Elle est composée de gens de toutes nations ; car les Hollandois reçoivent tous ceux qui veulent prendre parti, quoiqu'ils soient défectueux ou estropiés, & ils les font servir suivant leur capacité, jusqu'à les employer à garder les poules & les cochons.

Le Général sort rarement de la Forteresse ; il est fort magnifique & fort ambitieux, se faisant servir & suivre comme un véritable Roi. Les murailles de la Ville ne sont pas fort hautes ni épaisses ; mais elles sont garnies de plus de quatre cens pièces d'artillerie, & environnées d'eau qui en rendent l'approche très difficile. Outre la Citadelle il y a une Maison de Ville qui est forte & belle : c'est le lieu où se tient le Conseil, composé de six Conseillers qui rendent la justice, dont le Gouverneur est le chef, & a deux voix : il y a

6 VOYAGE D'INNIGO

aussi des prisons fort spacieuses, où l'on met seulement les criminels.

Il y a un très-beau Temple bâti par les Anglois au milieu de la Ville, & depuis que les Hollandois en sont les maîtres, ils ont toujours fait faire exactement la garde pendant leurs Prêches, de peur d'être surpris à leur tour, comme ils surprirent autrefois les Anglois.

Il y a un magnifique Basar ou Marché, où l'on vend du bled, des cahiens ou petits poids verts qui viennent de Bengale; des légumes, fruits, poissons frais, sec & salé, des poules & autres volailles; gibier, viande de boucherie, quantité de sucre en paquets, & petits pains faits comme les cervelats de France, dont on a trois douzaines pour un stubre monnoyë d'Hollande, ce qui est un sou marqué de France: on y trouve pareillement quantité de tamarin, de la casse, des citrons & oranges de toutes sortes; des melons d'eau verts & rouges en tout tems, des pampelmons, des cocos, des bananes, des goyaves, des mangues, des yagues, & des pommes douces faites autrement qu'en Europe, & à

peu près semblables aux pommes de pin , & une infinité d'autres fruits.

Outre ce marché qui est dans la Ville, ceux qui sont à la rade, qui peut recevoir trois cens Navires sans danger, peuvent acheter toutes sortes de provisions sans sortir de leurs bords, ou sans descendre à terre, parcequ'il y a plus de mille barques, barraques, chalingues, gondoles & chaloupes dans le Port & sur la riviere, chargés de toutes les denrées du marché, mais sur-tout de poules en vie que les Noirs engraisent d'une maniere particulière, je la rapporterai ici.

Ils accommodent fort proprement leurs volailles sur une perche un peu large, sur laquelle ils les attachent six à la fois après leur avoir plié les pieds, & les aîles sous le ventre : après cela ils leur couvrent d'herbes tout le corps excepté la tête, de sorte qu'elles ne peuvent remuer que pour manger, & de cette maniere elles deviennent en peu de tems extrêmement grasses. Ils vendent aussi d'autres poules, des oyes, des outardes, des canards & chapons marinés dans des barils, & en donnent un pour un



cassis, qui répond à quatre souches de notre argent.

Il y a hors la Ville une promenade délicieuse sous des cocotiers, oranges, citronniers, & des arbres qu'ils appellent Tristes, qui sont verts toute l'année, & ne fleurissent que pendant la nuit, resserrant leurs fleurs pendant le jour : c'est où les habitans de la Ville se vont divertir, car c'est proprement leur Cours. On entre dans la Ville par quatre Portes, où l'on fait bonne garde : la première s'appelle la Porte du Fort ; la seconde, Porte Noue ; la troisième, Porte du Pont, & je ne me souviens pas bien du nom de la quatrième.

Le pays est fort marécageux, parce qu'il est bas & en plaine sans montagne, à l'exception d'une fort élevée à cinq lieues de Batavia, appelée la montagne bleue : c'est où les bandits se retirent dans un fort qu'ils y ont pratiqué, & d'où ils font des courses de tems en tems dans les Villages qu'ils pillent, enlevant les enfans si les habitans ne leur fournissent de quoi vivre, ce qu'ils font soigneusement pour se délivrer de ces brigandages.

L'air y est très-moderé & fort sain. Les gens du païs y vivent d'ordinaire jusqu'à l'âge de cent ans, sans être jamais malades, & sans sçavoir ce que c'est de saignées ni de médecines. Les fièvres n'y sont pas communes comme en Europe, & si par hazard quelque Européen en est attaqué, il en est bien-tôt guéri en se baignant dans l'eau salée plutôt que dans la douce. Les dissenteries se passent aisément sans faire d'autre remède. La maladie la plus commune aux Indes & inconnue à nos Médecins, est celle que l'on appelle les Barbères \*. \* Je crois que c'est une espèce de Scorbut. Avant que d'en être atteint, le gras des jambes devient mol comme une éponge, & ensuite il devient si dur qu'il semble qu'on ait un carreau d'acier à chaque jambe : ce qui affoiblit tellement qu'à peine peut-on se tenir debout, & l'on est contraint de marcher avec des béquilles. Il se trouve peu de personnes qui n'en soient attaquées. A Paris où l'on dit que tous les Médecins font de grands *Saigneurs*, on feroit vider un homme de sang pour faciliter la circulation ; mais à Batavia l'unique remède est de se faire froter les jambes trois

fois par jour, durant une heure chaque fois, avec de l'huile de cocos nouveaux, ou avec de l'huile rosat, ou de l'huile d'aspic, & se résoudre à supporter ce mal pendant trois mois, & quelquefois davantage. Pour moi, graces à Dieu, je n'ai point été attaqué de ce mal, dont la plupart des Hollandois demeurent estropiés à cause de leur abondante répletion, qui provient de la trop grande quantité de bière qu'ils boivent, & de beurre, & de fromage qu'ils mangent.

Commer-  
ce de Bara-  
via,

Le commerce qui se fait à Batavia est non-seulement un des plus considérables des Indes; mais on peut dire sans exagération qu'il l'est encore de tout le monde. Il est vrai que les François ont plusieurs établissemens aux Indes Orientales, comme à l'Isle Bourbon, Pondichéry, Surate & autres lieux, de même que les Portugais, tant dans les Ports de terre ferme que dans les Isles; mais avec tout cela ils n'ont rien de comparable au commerce des Hollandois à Batavia. Il y arrive tous les jours des Vaisseaux de tous les endroits des Indes, où ils ont des comptoirs, & les

peuples des Côtes de Malabar, de Coromandel, de Bengale, Sumatra, Banda, Malaca, Moka, Amboigna, Timos, Solor, Tonquin, le Japon, & la Sonde y négocient toutes sortes de Marchandises, de même que ceux des Isles de l'Annonciade, de Sainte Helene, de Mosambique, du Cap de bonne Espérance, de Surate, Cananor, Banago, Colombo, Ponté de Galle, Teguénépatan, Négapatan, Masulipatan, & généralement de toutes les Indes, d'où les Hollandois retirent des richesses inestimables qu'ils ramassent à Batavia, comme dans un dépôt général, pour les envoyer ensuite à Amsterdam en Hollande.

On apporte de Bengale à Batavia, de toutes sortes de bleds, du ris, des bestiaux, du salpêtre, des algeats d'or & d'argent, & autres Marchandises avec quantité d'esclaves. Les Hollandois tirent de Malaca quantité d'étain fin, & d'un autre métal nommé peaute, que l'on met en œuvre, & qu'on employe principalement à faire des gardes d'épée façon d'argent. J'ai opinion que c'est ce que les Anglois appellent tombae.

12 VOYAGE D'INNIGO

De Palicate à la Côte de Coromandel, il vient des Navires chargés de ris, de bétail, de vivres, & de tous les rafraîchissemens nécessaires pour leurs Vaisseaux & garnisons.

De Bassora en Perse, ils tirent quantité de riches étoffes avec beaucoup de Marchandises différentes, de l'or, de l'argent, des pierres précieuses, diamans, saphirs, émeraudes & topazes, des algeats d'or & d'argent, outre quantité de magnifiques tapis.

De Sumatra on leur apporte du bois à bâtir, & pour les réparations de Batavia, où il y a treize bastions bâtis sur des pilotis & quantité de ponts.

De l'Isle de Banda, quantité d'épiceries, comme gérosses, muscades, bois de senteur, gommes aromatiques, de la pierre, & de la chaux pour bâtir.

D'Amboyne, ou Ambon, quantité de muscades; mais ils n'ont point de lieu aux Indes qui leur ait tant coûté, tant parce qu'ils ont perdu une infinité de monde avant que de s'y établir, qu'à cause que la forte odeur des muscades rend l'air fort mauvais,

de sorte qu'il faut renouveler la garnison de trois en trois ans , parce que la plupart des soldats y est attaquée de maladies.

De Ceylan il leur vient de grandes richesses , comme de la canelle , bois de senteur , bois d'ébene , bois rouge pour les teintures , bois de Bresil , du marbre , du tamarin , du sucre blanc & noir , & de la casse.

De l'Isle Maurice proche celle de Madagascar , de l'ambre gris & jaune , & de l'ébene.

De l'Isle Formose , de l'or & du Peylan ; c'est ainsi que les Maures appellent certaines pièces d'étoffes rayées , à fleurs de soye , faites au métier , outre des bois de senteur & de teintures.

De Solor , quantité d'esclaves qu'ils font travailler , & qu'ils vendent.

Du Tonquin , la Chine & du Japon , quantité de beaux cabinets & meubles précieux , de magnifiques étoffes de soye travaillées avec or & argent , du musc , & autres Marchandises rares , & de grand prix.

De Japar , beaucoup de sucre blanc , & du bois propre à construire des

#### 14 VOYAGE D'INNIGO

Navires & autres Vaisseaux.

Quels sont  
les habi-  
tans de Ba-  
tavia.

La Ville de Batavia est habitée de plusieurs nations; entr'autres de Chinois, Maures, Japonois, Persans, Malabares, Hollandois, François, Anglois, Danois, Cinglois, Baniens, Bengalois, Portugais & autres peuples. Ils y ont tous liberté de conscience; mais il y a plus de Chinois que d'autres nations, & le Gouverneur en reçoit un grand tribut. Ils sont tous riches Marchands, & ont des boutiques bien garnies & de grand prix. Ils payent par mois une risdale au Gouverneur, pour avoir permission de porter un toupet de cheveux sur le haut de la tête, entortillé autour d'une aiguille d'or, au bout de laquelle il y a un gros diamant enchassé. Ils ont tout le reste de la tête rasé: ils vont tête nue la plupart, & les autres portent un petit turban percé afin de faire voir leurs cheveux, & les pieds nus dans des babouches fort propres. Ils portent de longues robes ou simares blanches & fort riches. Il y en a quelques-uns qui portent des demi-calcçons qui les couvrent jusqu'aux genoux, avec une demie-chemise par dessus.

Tous les matins ils vont dans les Vaisseaux qui sont à la rade, en criant trois fois, *Balançot*, c'est-à-dire, marchandise à acheter ou Marchand pour acheter, & ainsi les Matelots ou Marchands les abordent, pour leur vendre leurs marchandises. Les Chinois sont assurément les plus laborieux Marchands des Indes; mais on peut dire qu'ils sont les plus voluptueux & débauchés de tous les hommes, & les plus grands jouisseurs qu'il y ait au monde. Ils n'épargnent rien pour leurs plaisirs, & recherchent leurs commodités avec un soin continuel. Ils ont quantité d'esclaves, & se font servir avec une propreté extraordinaire; car ils sont naturellement très-propres en toutes choses, mais particulièrement en leur manger : quelques-uns mangent de la viande & les autres n'en goûtent jamais. Ils ne touchent point ce qu'ils mangent, mais ils prennent fort adroitement leurs morceaux avec deux petites baguettes d'or ou d'argent, & les moins riches avec des fourchettes de cuivre du Japon ou d'étain fin. Ils se servent de grands plats de porcelaine très-fine & transparente, & leur table ou tapis est

Naturel

des Chi-

nois.



16 VOYAGE D'INNIGO

ordinairement couvert de quinze ou vingt petites tasses ou écuelles pleines de toutes sortes de viandes, racines, poissons, salades, confitures, & principalement de gingembre confit, de poivre en branche & autres compotes & ragoûts, avec plusieurs sortes de boissons. Leurs femmes & leurs enfans mangent rarement avec eux.

Ils se promènent tous les Jendis au matin dans des petits bateaux sur les canaux par toute la Ville, & l'après midi ils vont à pied par les ruës tous les jours, faisant porter par deux esclaves un gros timbre sur lequel ils frappent un coup de maillet pour avertir les joueurs, qui s'assemblent, & jouient aux dez sur des tables d'ébène, enrichies de figures d'ivoire qu'ils font aussi porter avec un tapis de soye, qu'ils mettent dessus, & un autre dessous au milieu des ruës où ils s'arrêtent. Ils portent d'ordinaire de gibecières de différentes couleurs à leurs ceintures, de rouges, de vertes & de jaunes, dans lesquelles il y a plusieurs séparations, pour mettre les différentes espèces de monnoyë. Ils s'échauffent quelquefois si fort au jeu, qu'après avoir perdu tout leur

bien, ils jouient leurs femmes & leurs enfans qui font présens, & qui ne se soucient pas de leurs pertes, parce qu'ils sçavent bien que les autres Chinois la récompenseront, & leur rendront la valeur de ce qu'ils auront perdu.

C'est une coutume établie entr'eux de remettre en fond jusqu'à trois fois un joueur; mais s'il est également malheureux à la troisième fois & qu'il perde encore tout, ils l'abandonnent à son mauvais destin, & pour punition ils lui coupent le toupet de cheveux qu'il porte sur le haut de la tête, ce qui est une infamie parmi eux, & partagent ces cheveux également entr'eux : ensuite ils le bannissent pour jamais de leur compagnie, & après avoir écrit son nom dans un grand livre, dont les feuillets sont de feuilles de bannanier, ils font conduire ce malheureux par leurs valets à une lieuë de la Ville, où le plus souvent il se désespere n'osant retourner & se précipite dans la mer, ou s'expose dans les bois à la fureur des bêtes farouches, pour ne pas survivre à son deshonneur & à son infortune. Les Hollandois ne

s'opposent point à cette coutume étant bien aises d'avoir la paix, & de laisser chacun en liberté de suivre ses usages.

Les Chinois ne sont pas moins jaloux de leurs femmes que ceux de notre nation. Ils les obligent quand ils ne sont pas joüeurs de profession à garder la maison, où elles s'occupent à travailler à des ouvrages de foyë, or & argent très-magnifiques, & même à des peintures & mignatures que les étrangers achètent chèrement. Elles sont extrêmement propres tant en leurs ameublemens qu'en leurs habits. Leurs bois de lit sont ordinairement d'ébène enrichis de plusieurs figures d'or & d'yvoire, sur lesquels elles mettent plusieurs matelats de duvet beaucoup plus fin que celui d'Europe, & de hoüette plus délicate que celle que l'on estime si fort en France & dans les autres Royaumes. Ils sont couverts de cour-repointes de foyë, relevées en broderies d'or & d'argent, & pour les conserver il y a par dessus de grandes couvertures pendantes faites au méri-er, & façonnées de peintures & de broderies. Il y a dans leurs chambres

des piles de carreaux aussi riches que la courtepointe, mais principalement sous un grand pavillon où elles se retirent, comme dans une alcove. Le reste de la chambre est garni de sièges magnifiques, de très-riches cabinets de peintures exquises, & de quantité de vases de porcelaine précieuse.

Les femmes Chinoises sont mieux faites que leurs maris, qui ont le visage large & le teint assez jaune, le nez gros, & fait à peu près comme une nêfle; la plupart l'ont écrasé, la barbe claire, & la taille à peu près comme celle des Hollandois. Leurs femmes au contraire ont la taille dégagée, quoiqu'elles ayent presque toutes de l'embonpoint, le teint & la peau admirables, les yeux les plus beaux du monde; la bouche belle; mais il s'en trouve fort peu qui ayent le nez bien-fait, parce qu'on prend soin de le leur rendre plat quand elles naissent. Elles ont toutes les pieds aussi petits que des enfans de cinq ans, à cause de la chaussure qu'on leur met quand elles commencent à marcher; cela n'empêche pas qu'elles n'ayent la démarche belle.

Portraits  
des femmes  
Chinoises.

Elles ont plus de modestie & de vertu que toutes les autres femmes des Indes, & leur galanterie est pour le moins autant réservée que celle des Espagnoles ou des Italiennes. Elles rendent de grands devoirs deux fois la semaine aux défunts, & tous les Mercredis & Samedis, elles vont magnifiquement parées aux cimetières & autres lieux de leurs sépultures qu'elles font orner de riches tapisseries, où après qu'elles ont achevé leurs prières, elles se festinent les unes les autres, & dansent au son de différens instrumens, auxquels elles mêlent leurs voix qui sont fort agréables. Elles laissoient autrefois sur les tombeaux de leurs parens & amis, à boire & à manger; mais à présent elles ne les pratiquent plus, parce que les soldats de la garnison l'alloient prendre & en profitoient, ce qu'elles estimoient une profanation. Elles mettoient alors pareillement quelque pièce d'argent en terre pour leur aider à payer leurs dettes, en cas qu'ils fussent morts sans les avoir acquittées, mais elles ont aboli cette coutume.

Les Chinois sont presque tous

Gentils & Idolâtres, comme les Baniens & autres peuples des Indes qui demeurent à Batavia, auxquels les Hollandois pour ne se pas faire d'ennemis, laissent la liberté de vivre à leur mode, & de suivre telle religion qu'il leur plaît. Par cette politique ils ont sçu attirer toutes sortes de nations chez eux, & toutes sortes de commerce.

Je demandai un jour à un Chinois qui parloit diverses langues ce qu'il pensoit de la Religion Chrétienne. Monsieur, me dit-il, je n'en fais aucun jugement, & la raison est que nous naissons tous de la religion de nos peres, & quand nous devenons grands & en âge de raison, chacun croit la sienne meilleure, que celle d'une autre nation. Un Portugais de Macao me contoit un jour qu'en général les peuples de la Chine sont très-laborieux, & attachés au travail qu'ils ne quittent point quand ils l'ont une fois entrepris : car ils se mettent ordinairement quatre ou cinq sur un ouvrage, & pendant qu'une partie des ouvriers dort l'autre travaille, même pendant la nuit. Si ces peuples sçavent quelque Mar-

chand qui ait de l'argent à employer, ils font tout ce qu'ils peuvent pour l'avoir en apportant des Marchandises de toutes les espèces; que si celles-ci ne plaisent point, ils en iront chercher d'autre jusqu'à ce qu'ils aient attrapé l'argent du Marchand. Il me dit aussi que c'étoit la coutume dans ce pays-là, que toutes les personnes de même profession demeurassent ensemble dans une même rue de la Ville; de sorte qu'étant à Canton, grande Ville distante d'environ quarante-cinq lieues de Macao, il avoit remarqué tous les Peintres en une rue, tous les Cordonniers en une autre, & ainsi des autres métiers. Il n'y a pas jusqu'à la Noblesse qui a son quartier à part; les personnes de très-grande qualité occupent une rue, & ceux de la petite Noblesse une autre. Ce Portugais ajouta encore que de tous les esclaves, les Chinois sont les plus fidèles, les plus industrieux & les plus actifs au travail; qu'anciennement il y avoit des Portugais à Macao stiliés à enlever des jeunes Chinois pour ensuite les vendre comme esclaves. Voici comme ils s'y prenoient.

Ces Marchands de chair humaine prenoient un prétexte d'aller à Canton, & en revenant se répandoient par les Villages le long de la Côte à trois ou quatre lieuës avant dans les terres, & quand ils trouvoient quelque bel enfant mâle ou femelle à l'écart, ils les attiroient & amorçoient avec des petites friandises jusqu'à ce qu'ils fussent un peu escartés, alors ils les enlevoient & conduisoient à certains endroits de la Côte, où on venoit les prendre la nuit dans des barques pour les aller vendre ailleurs. Un Mandarin Gouverneur de la Province de Canton, informé de ce désordre par les cris & les plaintes que les peres & les meres de ces pauvres petits malheureux faisoient, jugea à propos d'en prendre vengeance sur le corps d'un Capitaine de Vaisseau Portugais, qui par hasard se trouvoit alors à Canton. Le Mandarin l'envoya chercher, il fallut obéir, car il ne pouvoit faire autrement à cause du grand nombre d'Archers dont il étoit environné. Quand le Gouverneur l'eut à sa disposition, il commença par lui faire des plaintes très-vives contre ceux de sa nation, &



## 24 VOYAGE D'INNIGO

conclut à la mort & à la confiscation de son Navire. Le Capitaine étourdi du coup se jeta aux genoux du Mandarin lui alléguant son innocence, & celle de tout son équipage qui ne devoit pas être puni pour les fautes d'autrui : enfin cet Officier s'adoucit un peu ; mais ne voulant pas laisser aller ce Capitaine de Vaisseau sans quelque punition, il le fit dépouiller tout nud & coucher de son long sur le ventre, comme le Mandarin sçavoit que ceux de notre Nation font à leurs esclaves ; puis lui fit donner deux cens coups d'une longue canne appelée bambou, dont on se sert pour châtier les malfaiteurs, & qui étant fenduë en deux écorche tout le corps avec les éclats, parce que celui qui frappe, retire à chaque coup la canne en traînant comme une scie. Ainsi fut étrillé ce pauvre Capitaine qui en porta la nouvelle lui-même à ses compatriotes à Macao, ce qui les rendit un peu plus réservés dans la suite.

Les Chinois sont naturellement subtils & adroits. Ce même Portugais me fit le récit assez plaisant d'un de leurs tours de subtilité ; c'est qu'en  
passant

passant à Canton devant une boutique de Rotisseur il eut envie d'un canard roti, qui étoit froid & qui paroissoit fort gras; ayant payé le prix convenu il l'emporta à bord de son Vaisseau, mais comme il mettoit le couteau dedans pour le couper par morceaux, il ne trouva que la peau accommodée avec dextérité sur du carton placé sur des petits bâtons qui représentoient fort bien le corps du canard: ce qui fit rire toute la compagnie à ses dépens; mais pour le consoler de la perte de son argent, on lui apprit que dans les ports du païs, on tue de gros porcs dont ils vendent les jambons aux gens de marine & aux Marchands étrangers; & que souvent ils ont l'adresse de tirer toute la chair du jambon, au lieu de laquelle ils mettent de la terre noire avec des os au milieu, puis couvrent cela de graisse si justement avec la peau du jambon par-dessus que les plus fins y sont attrapés, & comme ils vendent ces jambons au poids, il est mal aisé de discerner les faux d'avec les véritables.

La Police de Batavia est très-bonne; les Officiers qui en ont la direction. Police de Batavia.

*II. Partie.*

B

ction, visitent régulièrement la Ville & toutes les maisons afin qu'il n'y arrive aucun désordre, ils sont chargés de faire faire les réparations nécessaires, tant pour les édifices publics que pour les particuliers. L'entretien des murailles, des bastions, & des ponts & chaussées est d'une dépense prodigieuse, parce que la plupart de la Ville est bâtie sur pilotis qui manquent fort souvent.

La Justice y est renduë avec la dernière sévérité sur-tout à l'égard des voleurs, filoux, & escrocs qui sont rigoureusement punis, même pour un vol de peu de chose. Cet ordre est nécessaire pour retenir les esclaves dans leur devoir; car si on n'usoit de rigueur pour empêcher les vols, on ne pourroit rien garder en sûreté dans cette Ville, où le nombre des esclaves est plus grand que celui des Marchands & des patrons. On coupe la tête à toutes sortes de personnes, quand le crime dont ils sont convaincus mérite la mort; & pour une faute moins griève on leur coupe une oreille, ou le bout du nez, ou le bout du menton, ou un doigt, & après on les marque à la manière

d'Hollande; & s'ils sont Matelots ou qu'ils ayent du bien, on leur confisque leurs gages, & ce qu'ils peuvent avoir & on les met à la chaîne, où ils sont nourris durant quelques jours de pain & de ris.

Pour ce qui est des esclaves qui sont surpris en déroband, on les punit d'une autre maniere; on les couche sur le ventre & on leur fait étendre les bras, les jambes & le cou, sur chacun desquels ont fait asséoir un autre esclave, ou des Noirs appelés Cafres, qui prennent des verges & les fustigent jusqu'au sang, jusqu'à ce que le patient ait avoué sa faute & qu'il crie miséricorde; alors les Cafres le lavent avec de l'eau salée, & lui mettent une grosse chaîne au pied attachée à une grosse pièce de bois, que le patient est obligé de traîner, & qui pèse ordinairement quarante ou cinquante livres, & si quelqu'un étoit surpris en tâchant à le détacher, il seroit aussi-tôt mis à sa place.

Ils ont encore un autre suplice qu'ils firent souffrir durant mon séjour à des prisonniers qui avoient voulu se sauver de prison. Ce sont

23 VOYAGE D'INNIGO

deux grosses pièces de bois jointes ensemble, dans lesquelles il y a des trous de la grosseur des bras & des jambes, attachées à la muraille, auprès de laquelle ils font coucher ceux qu'ils veulent châtier, & leur enferment avec un cademat les pieds & les bras, de maniere qu'ils ne peuvent se remuer, ni se tourner de côté & d'autre.

Durétés  
des Portu-  
gais pour  
leurs esclaves.

Au reste les esclaves sont à Batavia en paradis en comparaison des traitemens qu'on leur fait à Goa : car il n'y a point de sortes de cruels châtimens qu'on ne leur fasse souffrir dans cette dernière Ville. Je le dis à la honte de ses habitans, & comme il n'est pas naturel de parler contre ceux de sa nation, je n'en parlerois pas si la conscience ne m'y engageoit. Ils enferment ces pauvres malheureux en doubles fers, puis leur donnent des deux & trois cens coups de bâton sur le corps. Il y en a que l'on fait coucher sur le ventre comme à Batavia, & deux autres esclaves frappent sans pitié sur ce pauvre corps, comme si on battoit le plâtre; pendant cette cruelle expédition le Patron est assis, qui sans s'émouvoir, conte

gravement les coups avec les grains de son Rosaire ; & si par hasard ceux qui font l'opération ne frappent pas assez fort au gré du Maître , comme voulant épargner leur camarade , ils sont mis à la place , & étrillés sans miséricorde.

Pendant que j'étois à Goa chez mon hôte , je n'entendois que coups toutes les nuits avec de foibles voix qui crioient , car ils leur ferment la bouche avec un linge pour les empêcher de crier. Après qu'ils les ont bien fait déchirer de cette sorte , ils ouvrent les meurtrissures avec un rasoir pour y jeter du sel & du vinaigre , de peur que les vers ne s'y mettent ou la gangrène. Ils ont encore un autre supplice pour ces malheureux ; c'est de faire distiller du lard mis sur une pêle à feu toute rouge sur le corps du patient tout nud & couché sur le ventre , de sorte que la douleur les fait renier père & mère qui les ont mis au monde , & la Religion Chrétienne que l'on leur a fait prendre , puisqu'elle n'empêche pas des actions si barbares ; pour moi voyant & entendant des cruautés si inouïes , j'en frémissais

d'horreur & en étois pénétré jusqu'au vif. Je finirai cet article par un trait de cruauté qui n'a guères d'exemples. Un habitant de Goa ayant acheté durant mon séjour une esclave Japonnoise, belle & bien faite, & la vantant fort à sa femme pendant son dîner, sur-tout à cause de ses dents qui étoient bien blanches & bien rangées : celle-ci la voulut voir, & l'ayant examinée la renvoya avec les autres sans dire mot ; mais le mari étant sorti, elle fit prendre & lier cette belle esclave, à qui elle fit arracher toutes les dents les unes après les autres, & mutiler le visage sans nulle compassion ni sans craindre les reproches de son mari.

Grande  
liberté des  
femmes à  
Batavia.

Ce qui me parut le plus extraordinaire à Batavia, c'est la grande liberté que les femmes ont dans cette Ville, & je me suis étonné plus d'une fois que les Hollandois qui se piquent d'être fins Politiques, & qui gouvernent leurs Villes avec une grande police, aient souffert que leurs femmes & leurs filles se soient mises en possession de se moquer de leur autorité à Batavia, où elles sont

respectées avec plus de déférence qu'en aucune Ville du monde ; de sorte que si un mari s'avisait de frapper sa femme dans la colère, & qu'elle en fit ses plaintes au Gouverneur, il le feroit mettre en prison, d'où il ne sortiroit que quand il plairoit à sa femme de l'en retirer ; c'est ce qui leur fait prendre la liberté de faire tout ce qui leur plaît, & d'entretenir des galanteries à la vûe de leurs époux. J'en ai vû un exemple pendant que j'étois en cette Ville.

Un riche Marchand âgé d'environ trente-cinq ans, avoit épousé une Hollandoise qui n'en avoit que dix-huit. Elle étoit belle & fort enjôlée, & aimoit autant la dépense, la bonne chère & les plaisirs, que son mari aimoit le ménage & l'épargne. Il la trouva un jour dans son cabinet, où elle se reposoit sur son lit avec un François nouvellement arrivé à Batavia : il s'approcha d'elle, & lui faisant de grands reproches, il lui donna un soufflet, & voulut en même-tems fermer la porte pour empêcher le galand de sortir, à dessein sans doute de le bien étriller : mais la belle ne se contenta pas de faire



évasion le François, elle alla même se plaindre au Gouverneur de l'outrage que son mari lui avoit fait, il fut emprisonné sur le champ sans autre formalité, & fut contraint pour sortir de prison, de demander pardon bien humblement à sa femme, & de lui faire de grands présens, dont elle fit part à celui qui étoit cause de tout ce désordre. J'ai rapporté cet exemple pour montrer l'autorité que les Hollandoises ont sur leurs maris; mais voici une histoire d'une autre nature, & dont j'ai été témoin.

Tout  
joué à un  
Indien.

Un Marchand Indien fort riche étant devenu amoureux de la femme d'un Chinois qui étoit très-belle, usa de toutes les sollicitations & de tous les moyens qu'il put inventer pour la mener où il vouloit. N'en pouvant cependant venir à bout ni par prières, ni par présens, il continua à l'importuner. Cette femme lassée de tant de poursuites, déclara la chose à son mari, qui en regardant rusé, lui dit de donner à ce galand une assignation amoureuse pour certain jour & heure qu'il lui marqua, & que lui cependant feroit mine d'aller dehors, mais qu'il

reviendrait sur ses pas , & rentreroit chez lui. Ce projet ainsi concerté fut exécuté de même , & le Marchand Indien ayant reçu l'assignation de la Dame , tout transporté de sa bonne fortune ne manqua pas de se trouver au rendez-vous , mais à peine étoit-il entré dans la maison , que voilà le fâcheux mari qui revient pour troubler la fête.

Alors la Dame faisant fort l'étonnée , pria l'Indien de se cacher dans un coffre vaide , dans lequel on avoit coutume de serrer des porcelaines , ce qu'il fit dans la crainte où il étoit de la fureur du mari. La rusée ayant aussi-tôt fermé le coffre à double tour , courut ouvrir à son mari , qui laissa là le Marchand Indien se mortifier jusqu'au lendemain matin. On avoit fait exprès des petits trous au coffre pour laisser la respiration libre à cette pauvre dupe. Le jour venu , le mari fit prendre ce coffre par ses esclaves qui eurent ordre de le porter au Bazar , ou Marché , où étant arrivés , & le mari aussi , il se mit à étaler sur ce coffre quelques échantillons de porcelaine , assurant qu'il y en avoit tant de dou-

zaines d'une telle façon, tant de douzaines d'une autre à vendre dans ce coffre. Les Marchands ayant examiné les échantillons, enfin il y en eut un qui convint du prix; il fut question alors d'ouvrir le coffre pour visiter & livrer la marchandise: mais quelle surprise pour celui qui étoit dedans de se voir ainsi exposé aux huées & à la risée de tout le public: d'un autre côté le vendeur faisoit fort l'étonné, feignant ne sçavoir ce que cela vouloit dire, & vouloit faire arrêter le Marchand Indien, comme s'il fût entré chez lui, & ce fût caché exprès dans ce coffre pour lui jouer quelque mauvais tour. Cette histoire fut sçue de toute la Ville & le sujet des conversations, jusqu'à ce que quelques jours après, une autre aventure fit oublier celle-ci, comme il arrive presque toujours dans les grandes Villes.

Les femmes de Batavia se promènent par-tout où il leur plaît; mais ordinairement elles vont par la Ville en bateau, & s'arrêtent souvent pour voir des Jongleurs & des Maîtres qui font mille tours souples & surprenans pour gagner de l'argent.

Il y a de ces sortes de gens par-tout dans les Indes, en Perse & en Turquie, qui font des choses si surprenantes, que les bonnes ames croient que c'est le diable qui agit par leur moyen. J'ai vû un de ces Jongleurs fort grand, qui en portoit un autre sur le bout d'une perche aussi haute qu'une pique; il étoit assis sur la pointe, ferrant la perche avec ses pieds & ayant la tête & les mains penchées. Celui qui portoit la perche l'appuyoit sur sa ceinture de cuir, & la pouffoit en haut avec tant d'adresse, que celui qui étoit dessus tomboit entre ses mains. J'en ai vû aussi un autre qui avoit de gros sabots, monté sur des échasses de quatre pieds de haut, & portoit par les rues en courant deux sceaux pleins d'eau sans en répandre une goûte, & bien souvent il faisoit trois ou quatre sauts.

Il y a un très-bel Hôpital à Batavia; mais bien rempli de vermines & de punaises. Cet Hôpital est assez bien réglé, il est toujours garni d'un très-grand nombre de malades Hollandois. Les étrangers y sont aussi logés & nourris fort chérivement.

Ceux qui n'ont point d'argent y sont très-mauvaise chere. Il y a un Directeur ou Grand - Maître, qui fait la dépense pour tous ceux qui sont en ce lieu ; on l'appelle Escaffemaitre. Les Hollandois reçoivent leurs gages pendant tout le tems qu'ils sont malades , comme s'ils servoient sur les Navires ou dans la garnison. L'escaffemaitre prend la moitié de leurs gages pour leur nourriture , & cet argent revient toujours à Messieurs de la Compagnie d'Hollande , & n'appartient pas à cet Escaffemaitre. Il s'en trouve toujours qui aiment mieux y rester que d'aller en voyage , parce qu'ils sont naturellement fainéans , ce qui fait qu'on les visite souvent & qu'on les contraint de sortir malgré eux. Ils ont neuf francs par mois , selon la supputation de l'argent de France ; ils s'envelopent les jambes avec de vieux linges & haillons pour mieux faire les malades. Il y avoit au tems que j'y étois deux Médecins qui parloient diverses langues. Quand ces Médecins visitent quelque malade prisonnier , ils sont toujours accompagnés par deux soldats ou par le concierge de ce lieu ,

qui a grand soin de compter plusieurs fois par jour les prisonniers.

L'Escaffe-maitre avoit cinq sous par jour pour la dépense de chaque prisonnier, qu'il ne nourrissoit pas mieux que les Matelots & Soldats, excepté qu'il leur donnoit un petit pain d'un sou par repas : les Matelots & les Soldats sont nourris ordinairement dans cet Hôpital, de ris à l'eau, & de quelques morceaux de bœuf salé & de vieux lard jaune, avec une écuelle de lippelape tous les matins. Cette sorte de potage se fait avec des herbes hachées & mêlées avec du ris, ce qui ressemble assez à la patée qu'on donne aux dindons qu'on veut élever, & deux fois la semaine ils avoient deux petits poissons frits, avec un peu de vinaigre. L'endroit où l'on traite les prisonniers malades est fermé & clos avec de grosses grilles de fer.

Les Muses sont peu cultivées à Batavia ; la République des Lettres y a beaucoup moins de sujets que celle d'Hollande ; il y a cependant quelques Imprimeries : mais la presse n'y roule guères ; la plus belle est celle de Messieurs les Etats, qui

### 38 VOYAGE D'INNIGO

est en très-bon ordre & bien pour-  
vû de caractères différens. Durant  
mon séjour on publia une historiette  
galante d'une Princesse Chinoise,  
elle fut imprimée en trois langues  
différentes, la Hollandoise, Chi-  
noise & Portugaise; je vais la don-  
ner telle que je l'ai lûe, mais je l'a-  
bregeraï beaucoup pour ne pas en-  
nuyer ceux qui auront la patience de  
la lire.

**Histoire** Cette Princesse s'appelloit Bi-li-  
de la Prin- bam-ba; elle naquit à la Chine dans  
cesse Bili- la Province de Foquien. Son pere  
bambaChi- la Province de Foquien. Son pere  
noise, & descendoit des anciens Empereurs  
de Kiam- Chinois avant l'invasion des Tarta-  
bu son a- res, & jamais la nature ne fit un chef-  
mant; de d'œuvre si accompli que cette Prin-  
Tamilo, de cesse, née exprès pour inspirer de  
Palicama, l'amour. Elle étoit d'une taille avan-  
& autres. tageuse, avoit les cheveux blonds,  
naturellement frisés, de beaux yeux  
bleus, vifs, remplis de feu & de ma-  
jesté; le nez bien fait, la bouche pe-  
tite, les lèvres vermeilles comme du  
corail, & les dents blanches comme  
le plus bel yvoire. Le Lecteur sçau-  
ra que cette description est de l'es-  
sence de la pièce. Avec tant d'agré-  
ment de corps & d'esprit, le Prince

son pere jugea à propos de la marier à un Prince du Japon appelé Cachemir. Elle n'avoit alors que quatorze ans. L'interêt particulier de la maison de la Princesse demandoit cette alliance, on n'attendoit plus pour la contracter que le moment favorable qui ne dépendoit que de la volonté du pere du Prince Japonois. Le futur époux n'avoit au plus que dix-huit ans; il étoit parfaitement beau, bien fait, & digne de la Princesse, mais elle ne sentoit pour lui aucun de ces mouvemens, qui sont les avant-coureurs de l'amour: il est vrai que Bi-li-bam-ba étoit dans un âge si tendre, qu'elle étoit encore incapable d'aucuns sentimens de tendresse, elle ne sçavoit en un mot ce que c'étoit que l'amour.

Le Prince Cachemir d'un autre côté, loin de sentir dans son cœur quelques mouvemens pour la Princesse, avoit une secrète répugnance à se rendre aux conseils & aux volontés du Prince son pere, qui par des raisons d'Etat & de famille, lui mandoit continuellement de faire bien la cour à la Princesse, & de s'attacher à son service.



Plusieurs mois s'écoulerent ainsi; l'indifférence de Bi-li-bam-ba pour Cachemir augmenta avec l'âge, elle n'en pouvoit comprendre la raison. Il devenoit cependant chaque jour plus beau & plus spirituel; tout le monde l'admiroit; elle seule le voyoit tranquillement, sans être touchée de ses belles qualités. Le Prince Cachemir de son côté, quoiqu'il trouvât la Princesse aimable & belle comme un astre, la regardoit sans émotion, & recevoit avec froideur les complimens qu'on lui faisoit sur le bonheur dont il alloit jouir en l'épousant. On s'appercevoit même à la Cour de l'Empereur de cette commune indifférence; les Courtisans s'en étonnoient, & les parens de la Princesse s'en allarmerent.

Pour vaincre cette mutuelle répugnance, les parens n'oublierent rien de ce qu'ils crurent capable de faire naître dans ces deux cœurs des sentimens tout opposés; mais l'heure de s'aimer n'étoit point encore venuë, & leurs soins furent entierement inutiles. Un jour que le Prince Cachemir étoit dans l'appartement de la Princesse, ses femmes se retirèrent

par discrétion & par l'ordre secret qu'elles en avoient reçu. Aussi-tôt Cachemir regardant Bi-li-bam-ba avec quelque sorte de confusion ; Belle Princesse, lui dit-il, le moment approche où le mariage va nous unir ensemble, oserois-je vous demander si votre cœur ne ressent pas quelque répugnance pour un joug que l'on veut lui imposer ; car enfin l'amour ne suit pas toujours la volonté de nos parens ; plus on cherche à contrarier nos cœurs, & plus ils sentent d'éloignement pour ce qui vient de la contrainte. Je vous entends, Prince, interrompit la Princesse en souriant, vous avez l'adresse de faire tomber sur le général, ce qui nous est particulier à tous deux ; mais enfin bannissons le déguisement, & disons que le Ciel ne nous a pas formés l'un pour l'autre : cela étant il n'est pas juste de nous unir par des liens malheureux, déclarons à nos parens que nos cœurs s'opposent à l'alliance qu'ils projettent, & faisons leur sentir qu'en nous unissant malgré nous, ils auroient d'éternels reproches à se faire.

Le Prince Cachemir parut trans-

porté de joye de la résolution de la Princesse, il se jeta à ses genoux, & la remercia avec autant d'ardeur que si pénétré d'amour pour elle, elle lui avoit fait espérer d'être aimé; il lui jura une estime éternelle, & dès le jour même les parens de Bi-li-bam-ba s'étant assemblés, le Prince & la Princesse leur déclarèrent leur résolution, les conjurant les larmes aux yeux de ne pas les forcer à une union pour laquelle leurs cœurs avoient une répugnance invincible. Ils eurent quelque peine à se déterminer; mais enfin leurs pleurs & les tristes conséquences qu'ils envisagerent d'un mariage où l'antipathie seule devoit présider, les obligèrent à retirer leur parole, & à dégager ce couple de la contrainte qui lui étoit imposée. Le Prince Cachemir retourna au Japon, où quelque tems après il épousa une Princesse du Tonquin, du consentement de toute sa famille.

Pour ce qui est de la Princesse Bi-li-bam-ba, le Prince son pere la mena à Pékin, où étoit alors la Cour. Elle n'y fut pas long-tems qu'elle s'attira une foule de soupirans: le

plus considerable d'entr'eux , tant par son mérite que par sa naissance , étoit le fils d'un des plus puissans Seigneurs de l'Empire , il s'appelloit Kiambu \*. Il étoit difficile de trouver un jeune homme plus accompli , il faisoit la moindre de ses actions avec une grace admirable , & comme il étoit *Lettre* du premier ordre , il s'exprimoit avec toute la délicatesse imaginable ; le moindre de ses discours étoit une pièce remplie d'esprit & de feu ; d'ailleurs il étoit bien fait , avoit l'air majestueux & le plus beau visage du monde. Avec tant d'appas , il scut plaire si fort à la Princesse , que son cœur n'ent pas de peine à se déclarer en sa faveur. Il n'y avoit pas long-tems qu'il étoit sorti des exercices convenables à une personne de sa condition , & il avoit si bien profité des leçons qu'il avoit reçues , qu'il n'y avoit aucun Cavalier à la Cour de l'Empereur , ni même dans tout l'Empire qui osât entreprendre de l'égalier ; soit à monter à cheval , soit à danser & à jouer de toutes sortes d'instrumens.

On peut bien s'imaginer que la conquête d'un Seigneur tel que Ki-

\* Il étoit Prince d'une Principauté qu'on lui avoit usurpée.

44 VOYAGE D'INNIGO

am-bu, fut recherchée avec empressement par toutes les Dames de la Cour ; mais le bonheur & la sympathie de Bi-li-bam-ba le firent déclarer en sa faveur , il s'attacha tout à elle avec tant d'ardeur , qu'il lui fut impossible de lui laisser ignorer longtemps que son cœur n'étoit point insensible à sa tendresse. Les parens de la Princesse remarquerent sans chagrin cet amour naissant ; & comment en auroient-ils pu être fâchés ? le pere de l'amant jouissoit d'un bien immense , & la maison de la Princesse pouvoit s'allier sans reproche à celle de Ki-am-bu. C'est ce qui déterminâ cet amant passionné , à prier la Princesse de lui permettre de la demander en mariage : il en obtint aisément la permission , il en fit la demande , & fut écouté favorablement.

La mort inopinée d'une proche parente de Bi-li-bam-ba retarda pour quelques tems l'union de ces deux amans : il falloit donner quelque mois à la douleur ; cependant ils jouissoient tous deux du délicieux plaisir de se voir souvent sans contrainte. Un jour que Ki-am-bu étoit seul avec la

Princesse, elle lui demanda en souriant, si dans le cours de ses exercices & des voyages qu'il avoit faits dans les principales Villes de l'Empire, il n'avoit jamais été touché d'aucune passion d'amour. Belle Princesse, répondit Ki-am-bu, je ne dois avoir rien de caché pour vous : il est vrai que pendant près de six mois, j'ai rendu des soins continuels à la plus aimable fille de Nanquin ; elle se nommoit Pa-li-ca-ma, elle n'avoit plus son pere ni sa mere qui étoient morts, & jouïssoit de biens assez considérables. Outre cela elle joignoit à beaucoup de beauté une vertu très-austère : j'avouë, continua-t-il, que j'avois quelque inclination pour elle, & que si j'en dois juger par les apparences, elle en avoit infiniment pour moi ; cependant, n'étant pas faits l'un pour l'autre, je l'ai quittée sans oser même lui dire adieu, parce que je connoissois son extrême sensibilité. J'en ai reçu plusieurs lettres depuis que je suis ici, auxquelles je n'ai pas répondu.

Je blâme fort votre dureté, lui dit alors la Princesse en riant, & je plains infiniment la malheureuse Pa-

li-ca-ma ; mais ce qui me console , c'est que les Nanquinoises n'ont pas la réputation d'être constantes : elle vous rendra sans doute la pareille. La conversation roula encore quelque tems sur ce sujet , après quoi ces deux amans passerent à des discours plus intéressans , ils se firent mille sermens d'une fidélité inviolable , & se retirèrent enfin également charmés l'un de l'autre.

Quelques jours après il arriva à Pékin un Gentilhomme qui se nommoit Ta-mi-lo. Il étoit impossible de rien voir de plus beau que lui , & sans la tendre prévention que la Princesse avoit pour Ki-am-bu , il est certain que son cœur n'auroit pû se défendre des charmes de ce nouveau venu. Il se disoit de l'Isle Formose , & avoir demeuré quelques mois à Nanquin pour se perfectionner dans quelques exercices. Son équipage n'étoit pas fort nombreux , mais il étoit assez considérable pour faire juger qu'il étoit d'une naissance distinguée , d'autant plus que son nom & ses manieres parloient ouvertement en sa faveur. Il demanda avec quelque sorte d'empressement d'être

présenté à la Princesse : elle y consentit , & fut surprise de voir dès la première visite cet Etranger pâlir & rougir de moment à autre. Plus il attachoit les yeux sur le visage de Bi-li-bam-ba , & plus son trouble augmentoit ; cependant il eut avec elle une conversation fort spirituelle , & elle fut très-contente de ses manieres polies ; elle attribua même l'embarras qu'elle avoit remarqué dans ce jeune Cavalier , à sa grande beauté qui l'avoit frappé , & elle s'en fût bon gré , tant le sexe aime à se flatter.

Cependant après le départ du prétendu Cavalier Ta-mi-lo , Ki-am-bu arriva , il apprit à la Princesse qu'il avoit reçu une visite pareille à celle qu'elle venoit d'avoir ; il paroissoit même charmé de cette visite , & lui en parla dans des termes qui le témoignent assez. Si je pouvois jamais soupçonner le cœur de ma Princesse, lui dit-il, j'aurois assurément un juste sujet de crainte : Ta-mi-lo doit être un redoutable rival , car il est fait de façon à faire naître de la jalousie , & . . . . La Princesse alors prenant la parole , mon cher Ki-am-bu , ré-



pondit-elle , je vous suis trop attachée : & il n'y a que la mort seule qui puisse me faire perdre les sentimens que j'ai pour vous , cependant pour vous dire ce que je pense , je suis surprise que vous n'ayez pas vu ce jeune homme à Nanquin , puisqu'il y étoit , comme il me l'a dit , précisément dans le même-tems que vous ; les personnes de naissance se fréquentent ordinairement , & font des liaisons ensemble.

Il est vrai , Madame , interrompit Ki-am-bu , que je n'ai eu aucune connoissance de cet homme à Nanquin , cependant son visage ne m'est point inconnu , & sans pouvoir assurer positivement l'endroit où je l'ai vu , la personne ne m'est point étrangere ; je l'ai sans doute rencontré quelque part , mais ma mémoire ne peut me le rapeller. Il est de même à mon égard , nous nous sommes reconnus sans pouvoir dire le lieu qui a formé notre connoissance ; quoiqu'il en soit , il m'a demandé mon amitié avec tant d'ardeur que je n'ai pu le refuser. Ki-am-bu finissoit ces derniers mots , lorsqu'il entra une compagnie qui fit changer la conversation.

Le

Le lendemain dans le tems que Ki-am-bu étoit avec la Princesse, Ta-mi-lo arriva, & après avoir salué respectueusement ces deux jeunes amans : Belle Princesse, dit-il en s'adressant à elle, le Seigneur Ki-am-bu a bien voulu me recevoir au nombre de ses amis, & j'ose me flatter que la première marque qu'il voudra bien m'en donner, & qui sans doute, me paroît la plus précieuse, sera de me faire obtenir un peu de part dans l'honneur de votre amitié. Ne doutez pas, Seigneur Ta-mi-lo, interrompit Ki-am-bu, que je ne fasse tout le cas que je dois d'un ami tel que vous, je reçois avec plaisir l'offre que vous me faites de votre amitié, & je vous donne la mienne avec joye, quoiqu'il soit bien dangereux d'avoir auprès de sa maîtresse un confident fait comme vous : cependant je veux bien braver ce danger, parce que je compte sur le cœur de ma Princesse, & sur les droits de la sincère amitié.

Ce dernier article ne seroit pas trop sûr, interrompit à son tour le jeune Etranger, la Princesse a des charmes contre lesquels la raison

*II. Partie.*

C

auroit peu d'empire; mais hélas ! continua-t-il en soupirant, je ne suis plus le maître de mon cœur; un funeste penchant l'entraîne vers un objet ingrat, qui me rend le plus malheureux des hommes. L'Etranger ne put contenir ses larmes à cette réflexion, & on fut contraint de changer de conversation par la quantité de monde qui survint alors dans la chambre de la Princesse. Les deux amans résolurent pourtant d'engager Ta-mi-lo à la première entrevûe à leur faire le récit de ses aventures, car il leur paroissoit tout-à-fait extraordinaire qu'il pût rencontrer des ingrates.

Ce projet fut exécuté dès le lendemain; ces deux amans le prièrent avec tant d'instance de contenter leur curiosité, qu'après s'être fait un peu presser, il leur conta son histoire à peu près en ces termes. Il est assez extraordinaire qu'étant aussi jeune que je le suis, j'aye déjà éprouvé tout ce que l'amour a de plus cruel; cependant il est bien vrai que je suis une de ses plus tristes victimes. Il y a quelques mois que je reçûs ordre de mes parens de passer quelque tems

à Nanquin pour me perfectionner dans les exercices qui y sont en usage ; je jouïssois alors d'une tranquillité d'esprit qui fut bien-tôt traversée par un funeste orage. Un de mes amis me proposa de m'introduire dans une maison, dont la maîtresse passoit pour une des plus accomplies beautés de la Ville. En effet, je la trouvai encore au-dessus des loüanges que tout le monde lui donnoit. Elle n'avoit ni pere ni mere, & jouïssoit d'un assez gros revenu ; on la nommoit Pa-li-ca-ma. A ce nom, Ki-am-bu ne put se défendre de rougir, l'Etranger ne fit pas semblant de s'en appercevoir, & continua ainsi.

Il me fut impossible de voir longtemps la belle Pa-li-ca-ma, sans ressentir pour elle la plus vive tendresse ; je lui demandai la permission de la voir quelquefois, ce qu'elle m'accorda de très-bonne grace. Sa fréquentation & son esprit acheverent de triompher de mon cœur, & de ma raison. Je laissai quelque tems à mes yeux le soin d'expliquer ma passion ; mais je m'apperçûs bien-tôt que leur langage n'étoit point enten-

du , ou que du moins on feignoit de ne le point entendre : je résolus donc de parler plus clairement , je le fis en tremblant , je puisai dans mon cœur les termes les plus tendres & les plus expressifs , mais je connus bien-tôt avec chagrin que je n'avois le don , ni de persuader , ni de plaire : l'aimable Pa-li-ca-ma n'en parut point touchée. Je vois vos bonnes qualités, Seigneur, me dit-elle un jour , je connois votre mérite , mais pour tout cela je ne peux vous accorder que l'estime générale que tout le monde vous doit ; cherchez à vous guérir d'une passion infructueuse pour laquelle il m'est impossible d'avoir du retour : ce fut ainsi que Pa-li-ca-ma reçût mes premières déclarations. Je ne me rebutai point croyant que ma persévérance triompheroit de sa froideur : mais hélas ! ce fut en vain que j'osai m'en flater. Un jour que seul auprès d'elle , je lui parlois de mon amour avec toute la vivacité qu'il inspire ; Seigneur Ta-mi-lo , me dit-elle , puisque mon indifférence ne peut vous rebuter , il faut que j'employe le dernier moyen qui me reste , pour vous guérir d'une

inutile tendresse. Sçachez donc que vous avez un rival que j'adore, que rien ne peut l'arracher de mon cœur, & que loin de me plaire par vos assiduités, vous allez vous faire haïr, puisque vos soins m'empêchent de voir ce que j'aime. Ingrate Pa-li-ca-ma, m'écriai-je à ce discours, n'étoit-ce point assez de sçavoir que je ne pouvois vous plaire, sans apprendre encore qu'un Rival fortuné triomphe d'un cœur pour lequel je sacrifierois ma vie; mais, pourfui-je, il n'est pas juste que je sois cause de vos malheurs; je ne vous verrai plus, aimable Pa-li-ca-ma, je vais renoncer à votre vûë, sans pouvoir renoncer à mon amour. Tenez-moi compte du barbare sacrifice que je vous fais, & connoissez du moins par ma soumission, ce qu'étoit capable de produire la violence de ma passion. Je sortis à ces mots de la maison de cette ingrate sans attendre sa réponse, bien résolu de ne la revoir jamais.

Que l'effort que je me fis en cette occasion, me fut fatal! je tombai dangereusement malade, & je fus à la veille de mourir; mais ma jeunesse,

ou , pour parler plus juste , ma mauvaise fortune me fit revivre malgré moi. Je repris mes forces en peu de tems , mon funeste amour ne perdit rien de sa première violence ; enfin je résolus d'aller encore une fois chez mon ingrate Pa-li-ca-ma. Je m'y traînai donc avec peine , mais que l'état où je la trouvai , me fut sensible ! Elle étoit sur des carreaux de velours , les yeux baignés de larmes , les cheveux épars qui lui tomboient sur la gorge ; enfin les marques du plus violent désespoir éclatoient en toute la personne de cette aimable fille. D'abord qu'elle me vit , ses pleurs & ses cris redoublèrent : Venez Ta-mi-lo , me dit-elle , venez être le témoin de toute l'horreur qui m'environne. L'ingrat qui possédoit mon cœur & pour qui j'ai méprisé votre amour , m'abandonne sans retour ; il trahit ses sermens , l'infidèle fuit , & me laisse en proie à tout mon désespoir.

Belle Pa-li-ca-ma , lui dis-je en me jettant à ses genoux , oubliez pour toujours un monstre de perfidie , il ne mérite pas vos précieuses larmes. Mais le puis-je , mon cher

Ta-mi-lo, reprit cette amante affligée, je sçais tout ce que la raison doit inspirer dans une pareille occurrence, je n'ignore pas ce qu'un juste dépit peut suggérer; mais hélas! mon amour est mille fois plus fort que le conseil; non, non, poursuivit-elle avec transport, je ne veux ni ne dois chercher de soulagement à mon malheur que dans la mort que j'implore: oïï, ingrat, continuat-elle, avec mille sanglots, je ne me consolerais de ta perte, que lorsque mon dernier soupir aura signalé ma constance & mon amour.

Pa-li-ca-ma prononça ces paroles avec tant de véhémence, que je ne doutai pas qu'elle n'allât suffoquer. J'appellai ses femmes à son secours, & je me retirai chez moi dans un état affreux. Vous connoissez l'amour, continua Ta-mi-lo à Ki-am-bu, ainsi il ne vous sera pas difficile d'imaginer quelle devoit être ma situation: j'avois été le témoin des transports de Pa-li-ca-ma pour mon heureux Rival, je ne voyois que trop que rien ne pourroit la faire changer; cependant je m'hasardai à retourner encore chez mon ingrate, je n'ou-



pliai rien pour remettre le calme dans son cœur, je lui dis tout ce que la raison pouvoit me fournir contre mon Rival, & tout ce que l'amour pouvoit dire pour moi, mais tous mes efforts furent inutiles.

Je vous plains, Ta-mi-lo, me disoit cette aimable & malheureuse fille, vous étiez né pour être heureux, c'est à regret que je contribuë à votre infortune, mais je suis incapable de penser à autre chose qu'à ma disgrâce particuliere; abandonnez un projet où l'Univers entier ne pourroit réussir, mon cœur n'est plus à ma disposition, mon perfide amant s'en est pour jamais rendu le maître, je l'aimerai jusqu'au tombeau, & je fais vœu de lui être fidèle éternellement.

Quelle barbare déclaration pour un tendre amant comme moi, aussi j'en fus tellement frappé, que je me suis étonné cent fois, comment je n'en tombai pas sur le champ mort de douleur. Cependant je fus obligé de renoncer au seul espoir qui pouvoit faire le bonheur de ma vie. Je formai la résolution de m'éloigner de Nanquin; j'allai dire adieu à Pa-li.

ea-ma : que ne puis-je vous redire tout ce que l'amour & le désespoir me suggérèrent dans ce triste moment, vous auriez sans doute pitié de l'état où je me trouvai ; mais l'inébranlable Pa-li-ca-ma n'en parut point émuë. Partez, Ta-mi-lo, me dit-elle, partez, je ne peux que vous plaindre, vous estimer, & mourir ; ce furent là les seuls discours obligans que je pus obtenir de cette belle désespérée, & je partis si étrangement agité, qu'après avoir donné ordre à mes gens de faire mon paquet, je suis venu dans cette grande Ville sans trop sçavoir la route que j'ai tenuë, persuadé que je pourrois y trouver des objets capables de dissiper mes noirs chagrins. En effet, j'ai réüssi en partie, puisque j'ai l'honneur d'être connu de la Princesse Bi-li-bam-ba, & que je suis devenu l'ami du Seigneur Ki-am-bu. C'est ainsi que Ta-mi-lo finit son discours.

Les deux amans plaignirent sincèrement l'Etranger, ils admirèrent la constance de la Dame de Nanquin. Une maîtresse aussi tendre méritoit bien d'être aimée, disoient-ils, &

Ki-am-bu continuant la parole, je plains vos malheurs, mon cher Ta-mi-lo, lui dit-il, & je les plains d'autant plus, que j'en suis la cause innocente. C'est moi qui suis sans doute le fortuné Rival, qui malgré lui s'est opposé à votre bonheur. J'ai sçu plaire à Pa-li-ca-ma, je l'ai abandonnée; en un mot, c'est moi qui vous dispute son cœur, mais vous ne devez pas vous en plaindre; c'est malgré moi qu'elle ne vous rend pas justice, puis que j'atteste le Ciel que je n'ai aucune tendresse pour cette aimable Dame, & que rien ne seroit capable de me faire renoïer avec elle.

Barbare Ki-am-bu, interrompit Ta-mi-lo, en versant quelques larmes qu'il ne put retenir: as-tu bien le cœur assez ctuel pour n'être pas touché de l'état où tu réduis l'infortunée Pa-li-ca-ma? Sçais tu qu'elle est prête à succomber à son désespoir? Pardon, belle Princesse, dit Ta-mi-lo en s'interrompant lui-même, je n'ai pû être le maître de mes premiers mouvemens, je sçais que vous êtes une excuse légitime à la dureté de Ki-am-bu; cependant je ne

peux m'empêcher de me plaindre d'un Rival, qui non-seulement m'enleve le cœur de ma maîtresse, mais qui est prêt encore à lui arracher la vie.

Je ne condamne point vos sentimens, mon cher Ta-mi-lo, répartit Ki-am-bu; mais que peux-je faire pour votre bonheur? si mon cœur se rendoit à la constance de Pa-li-ca-ma, en seriez-vous plus heureux? elle vous banniroit pour toujours de sa présence, & vous auriez la douleur de voir triompher votre Rival. Plût au Ciel, s'écria Ta-mi-lo, que je fusse réduit à cette extrémité; je l'aime pour elle seule, & dût mille fois périr le malheureux Ta-mi-lo, ce n'est que son bonheur que j'envisage.

Je crois interrompit la Princesse, que le véritable amour consiste en effet beaucoup plus dans le bonheur de la personne aimée, que dans le sien particulier. Vous pensez, Ta-mi-lo, en véritable amant; mais de grace, n'allez pas inspirer au Seigneur Ki-am-bu des sentimens préjudiciables à ma tendresse. Ne craignez rien, ma Princesse, répondit Ki-am-bu en souriant; j'estime Pa-

li-ca-ma, j'aime Ta-mi-lo; mais j'adore Bi-li-bam-ba, & fais serment de l'adorer toute ma vie, & tout le monde entier ne pourroit ébranler une résolution que l'amour & la raison autorisent. La conversation en resta là par l'arrivée de quelques domestiques, & Ta-mi-lo s'en alla.

La Princesse ayant quelque tems après réfléchi sur ce qui venoit de se passer, résolut d'avoir quelque froideur pour l'Etranger; elle craignoit qu'il n'inspirât à son amant trop de reconnoissance pour la belle de Nanquin; mais le cœur de Kiam-bu ne pouvoit être ébranlé, elle s'en apperçût avec un plaisir qui marquoit assez son extrême tendresse. Il en devint plus assidu auprès d'elle, soit qu'il eût envie de lui ôter des soupçons dont elle ne pouvoit se défendre, soit qu'il prétendît faire voir par là à Ta-mi-lo qu'il étoit inutile de lui parler davantage en faveur de Pa-li-ca-ma; quoiqu'il en soit, Kiam-bu se mit en tête de presser son mariage avec la Princesse, ce qui fâcha fort Ta-mi-lo, qui cachoit le mieux qu'il pouvoit son désespoir. Mais il est aisé de juger quel en étoit

l'excès par la lettre suivante qui paroissoit venir de Nanquin, & qu'on lui rendit dans l'appartement de la Princesse, en présence de laquelle il en fit l'ouverture, & lut ce qui suit.

*Il est donc vrai, ingrat, que tu m'abandonne sans retour. Une autre possède un cœur que mon amour devoit seul mériter. On dit même que tu vas t'unir pour toujours à ce nouvel objet qui te charme : mais perfide, ne crois pas jouir du fruit de ta lâche trahison. Crains la fureur d'une femme outragée, & tremble en songeant à ce que l'amour au désespoir est capable d'inspirer.*

PA-LI-CA-MA.

La lecture de cette lettre fit frémir la Princesse; ô Ciel, ô Dieux, s'écria-t-elle, à quels malheurs sommes-nous exposés! Que craignez-vous, Madame, interrompit Ki-ambu, ces impuissantes menaces n'ont rien qui m'étonne. Que pourroit Pa-li-ca-ma contre moi? Laissons sa douleur s'exhaler en plaintes inutiles, & songeons à précipiter le bonheur que l'amour me prépare. Comme cet amant achevoit ces mots, Ta-mi-lo entra; Voyez mon cher,

lui dit Ki-am-bu , les douceurs de Pa-li-ca-ma ; en même-tems il lui présenta la lettre que cet Etranger lut avec étonnement. Je vous avouë , dit-il à ces deux amans , que le stile de cette fille me surprend , je n'eusse pas soupçonné cette Dame d'un pareil emportement ; mais tout est pardonnable à l'amour , il n'est pas rare de le voir devenir furieux ; le mépris & l'inconstance sont deux choses qu'il pardonne rarement.

Il est vrai , interrompit Ki-am-bu ; mais que pourroit tenter l'impuissant courroux de Pa-li-ca-ma ? je vais m'unir à l'objet de mes vœux , qu'ais-je à redouter d'une jeune personne , dont le sexe ne peut produire qu'un vain éclat ? Ne vous y trompez pas , mon cher ami , lui répondit Ta-mi-lo , la vengeance est douce lorsque l'amour la produit. Puisque cette Dame vous aime , elle est capable de tout entreprendre ; craignez sa fureur , si vous méprisez sa tendresse. Vous me faites trembler , Ta-mi-lo , s'écria Ki-am-bu , quoi ! feroit-il possible que Pa-li-ca-ma pût se porter à des extrémités , dont l'image seule me fait horreur : puis s'a-

dressant à la Princesse, n'ayez pas peur, Madame, lui dit-il de cette Nanquinoise; elle a plus de babil que d'effet.

Tout au contraire, reprit Ta-mi-lo, & Madame peut juger du fait par elle-même. Si on lui enlevait inhumainement ce qu'elle aime, que feroit-elle, que diroit-elle? Pour moi, continua-t-il, je connois le cœur de Pa-li-ca-ma, je sçais par une funeste expérience quelle est sa tendresse pour Ki-am-bu; je crains qu'elle ne la porte plus loin, que la raison ne devroit lui permettre. Il faut prévenir les effets de sa fureur.

Je les préviendrai aussi, reprit Ki-am-bu, par la promptitude de notre mariage qui nous mettra à couvert d'une si dangereuse ennemie. C'est dans quinze jours que le deuil de la Princesse doit finir, elle permettra bien que ce tems s'abrège. Bi-li-bam-ba y consentit; enfin tous les apprêts de ce mariage furent si précipités, que du consentement des parens de la Princesse, il fut arrêté pour le sixième jour; mais la surveillance de ce jour que ces deux amans regardoient comme le plus beau de



leur vie : une personne inconnuë remit à la Princesse par le moyen d'une de ses femmes , un billet conçu en ces termes :

*Bi-li-bam-bu , tu vas me réduire au dernier désespoir ; crains tout de ma fureur , si tu te livres à tout ton amour.*

La lecture de ces paroles fit fremir la Princesse , elle ne douta pas qu'il ne vînt de la belle de Nanquin ; mais elle ne pouvoit comprendre comment cette fille avoit pû découvrir si à propos la précipitation de leur mariage. Elle ne douta pas qu'elle ne fut cachée dans Pékin. Cette idée qui lui parut vrai-semblable , redoubla ses justes allarmes : elle étoit dans cette fâcheuse perplexité lorsque son amant entra. Voyez mon cher Ki-am-bu , lui dit-elle en lui donnant le billet ; voyez ce que nous avons à craindre d'une amante méprisée , il n'en faut plus douter ; elle est en cette Ville , elle observe nos démarches , elle est prête à se venger. O Ciel , poursuivit-elle , préservez mon amant du malheur dont il est menacé.

Calmez-vous , Madame , répartit Ki-am-bu , je ne vois pas qu'il y ait

dans ce billet aucun sujet de s'alarmer ; je vois qu'il est de Pa-li-ca-ma, je connois sa main ; mais cela ne me persuade pas qu'elle soit dans Pékin. Ce billet n'est point datté, il se peut faire qu'il y ait long-tems qu'il soit écrit, ou qu'il vous ait été rendu par quelque espion qu'elle a ici, plus tard qu'elle n'a souhaité. D'ailleurs, continua cet amant, que pourroit la jalouse fureur de cette Dame ? vous êtes à couvert de sa malignité. Pour moi, je suis toujours accompagné d'une foule d'amis & de domestiques qui me mettent à l'abri de l'assassinat. Je ne pourrois même soupçonner cette Dame d'une action si lâche ; ainsi, charmante Bi-li-bam-ba, reprenez votre première tranquillité, & ne songeons qu'à goûter les plaisirs que l'amour prépare à nos cœurs.

Ces assurances calmerent en partie les funestes pressentimens qui s'élevoient dans son ame ; elle se rendit aux raisons de son amant, & ils attendirent tous deux avec une égale impatience le jour heureux qui devoit pour jamais unir leurs destinées. Ta-mi-lo étoit presque toujours témoin des transports de ces deux

amans ; on lisoit cependant malgré lui dans ses yeux un certain trouble qui l'agitoit. En vain on cherchoit à le mettre de belle humeur , & à lui persuader que ce mariage pourroit contribuer à sa félicité. Il étoit même assez vrai-semblable de croire que la Dame de Nanquin ayant perdu pour jamais l'espérance de plaire à Ki-am-bu , rendroit enfin justice au mérite & à l'amour du jeune Etranger ; mais tous ces raisonnemens ne pouvoient retirer Ta-mi-lo du noir chagrin qui le dévorait : il quittoit souvent les compagnies pour aller rêver dans les endroits les plus solitaires , & ce n'étoit qu'avec une peine incroyable qu'on pouvoit l'arracher à sa solitude.

Cependant le jour du mariage de Ki-am-bu & de la Princesse arriva : à peine cet amant fut-il habillé que Ta-mi-lo entra dans son appartement ; mon cher ami, lui dit-il, souffrez que je vous entretienne un instant ; je viens de recevoir des lettres de Nanquin qu'il faut absolument que je vous communique. A ces mots Ki-am-bu le fit entrer dans son cabinet & s'y rendit un moment après.

Vous n'ignorez pas, lui dit Ta-mi-lo, l'amour que j'ai pour Pa-li-ca-ma; vous sçavez que j'ai sacrifié pour elle mon corps & ma tranquillité, il ne me reste plus à lui sacrifier que ma vie. Lisez, continua-t-il en lui présentant une lettre, & jugez ce que je dois faire pour suivre un ordre qui m'est précieux. Ki-am-bu prit la lettre, & lut ce que le Lecteur lira aussi.

» Je sçais Ta-mi-lo que vous êtes  
 » ami de Ki-am-bu, il vous aura  
 » sans doute fait le récit de son lâche  
 » procédé avec moi; vous n'ignorez  
 » pas son mariage avec la Princesse  
 » Bi-li-bam-ba; il faut, mon cher,  
 » me venger de l'un & détourner  
 » l'autre; je vous demande sa mort  
 » comme une preuve de votre a-  
 » mour. Percez le cœur de ce perf-  
 » de, si vous voulez parvenir au  
 » mien; en un mot, votre obéissance  
 » à suivre ma volonté, & votre  
 » promptitude à l'exécuter, déter-  
 » mineront en votre faveur le cœur  
 » de Pa-li-ca-ma.

Vous voyez, mon ami, lui dit Ta-mi-lo, que je ne dois pas balan-  
 cer sur le parti que je dois prendre

en cette occasion : il faut renoncer à la Princesse , ou vous résoudre à risquer votre vie pour arracher la mienne.

Me croyez-vous assez lâche , reprit brusquement Ki-am-bu , pour rester en suspens sur ce que je dois faire. Bi-li-bam-ba & mon honneur me sont également chers , & rien au monde ne pourra me faire renoncer ni à l'un ni à l'autre. Cependant comme c'est aujourd'hui que je dois posséder l'aimable Princesse que j'aime , souffrez que je remette à demain la satisfaction que vous me demandez.

C'est être beaucoup plus amoureux que brave , répartit fièrement Tammi-lo , & l'honneur dont vous vous parez , ne doit pas vous être aussi précieux que vous le dites , puisque vous éludez à le satisfaire. Ah ! ç'en est trop , s'écria Ki-am-bu , je vous ferai voir bien-tôt que l'on ne m'insulte pas impunément : en achevant ces mots , ces deux Seigneurs prirent une voiture , & sortirent de Pékin. Un des Valets de Chambre de Ki-am-bu qui lui étoit fort affectionné , avoit remarqué dans les yeux de Tammi-lo pendant qu'il parloit à son

maître, un trouble & une agitation toute extraordinaire : la curiosité le porta à vouloir pénétrer l'important secret que Ta-mi-lo avoit à communiquer à Ki-am-bu. Il avoit entendu à travers la porte du cabinet toute la conversation : ce fidèle domestique pour prévenir le malheur qu'il envisageoit, courut chez la Princesse, qui étoit alors à sa toilette occupée à relever sa beauté, par tout ce que l'art pouvoit lui prêter d'agrément.

Au récit que fit ce domestique, elle abandonne tout, & à demi vêtue prend une ou deux de ses femmes, se jette dans un Palanquin, & se fait porter avec vitesse en poussant mille sanglots vers l'endroit que le Valet de Chambre avoit indiqué. Après avoir jetté les yeux de côté & d'autre sans trouver ce qu'elle cherchoit, à la fin elle apperçût à la descente d'un petit vallon, ces deux fiets ennemis qui se battoient avec une fureur qui la fit trembler. Aussi-tôt elle descendit précipitamment de sa voiture, & vola vers eux résoluë de se jeter au milieu de ces deux acharnés combattans ; mais sa présence au lieu de les désarmer, ne fit qu'irriter en-

core plus leur fureur. Ta-mi-lo pénétrant l'intention de la Princesse, se précipita sur Ki-am-bu avec tant de rage, qu'il lui plongea son épée dans le sein presque jusqu'à la garde.

A ce coup mortel le malheureux Ki-am-bu vint tomber aux pieds de Bi-li-bam-ba, tout baigné dans son sang. Ce funeste spectacle étoit capable de faire évanouir la Princesse; mais son désespoir prenant le dessus, elle ramassa l'épée de son amant & s'avancant vers Ta-mi-lo : cruel, barbare, s'écria-t-elle, il te faut encore une victime, je te l'offre, réjoins par ma mort deux amans que ton inhumanité vient de séparer : en prononçant ces paroles elle se mit en devoir de se précipiter sur Ta-mi-lo, qui reculant quelques pas ; Princesse, lui dit-il, puisqu'il faut selon vous encore une victime pour apaiser les manes de Ki-am-bu, c'est à l'infortunée Pa-li-ca-ma à se punir de s'être trop vengée ; regardez-moi, connoissez-moi à présent, je suis cette malheureuse fille qui viens d'arracher la vie à votre amant, & qui vais sacrifier la mienne pour me faire ou-

blir son inconstance, votre triomphe & mariage. En finissant ces mots Pa-li-ca-ma se perça le cœur de sa propre épée, & tomba sans sentiment aux pieds de Ki-am-bu.

A la vûe d'un événement si tragique, la Princesse voulut suivre l'exemple de Pa-li-ca-ma, si les deux femmes qu'elle avoit amenées ne lui eussent promptement arraché le fer homicide qu'elle tournoit déjà contr'elle. On la mit promptement dans son Palanquin, où elle ne fut pas plutôt qu'elle tomba dans une foiblesse, qui menaçoit d'une mort prochaine. En effet on la conduisit chez elle & on la mit au lit, sans que tout ce qu'on lui donna pût la faire revenir de l'affreuse léthargie où elle étoit plongée : enfin au bout de quelque tems elle reprit ses esprits, & se plaignit que l'usage de la raison lui étoit mille fois plus funeste que l'état dont elle venoit de sortir. Elle se représenta toute l'horreur de son sort. L'image sanglante de Ki-am-bu venoit à chaque moment s'offrir à ses yeux, elle se le représentoit percé d'un fer cruel : elle se retraçoit dans l'esprit l'idée de l'implacable Pa-li-ca-ma qui s'arra-



91 VOYAGE D'INNIGO

choit elle-même la vie, après en avoir privé son amant. Toutes ces choses qui se présentoient en foule à son imagination troublée, la replongerent dans ses premiers transports, elle cherchoit les moyens d'assouvir sa fureur, elle vouloit absolument mourir; mais ce fut inutilement, car les soins que ses parens prirent pour la sauver, détournèrent les effets de son cruel désespoir. Ils lui représenterent en pleurs autour de son lit, l'atteinte qu'elle donnoit à sa réputation par une douleur immodérée; enfin ils sçurent si bien la persuader, qu'au bout de quelques jours elle fut en état de profiter de leurs sages conseils, & quoique dans le fond du cœur sa douleur ne perdît rien de sa première violence, elle devint du moins en apparence plus tranquille.

Cependant elle apprit que les parens de Ki-am-bu pour éviter la rigueur des loix, l'avoient fait enlever du lieu de ce funeste combat, & que l'on ignoroit où l'on avoit fait porter son corps aussi-bien que celui de Pa-li-ca-ma. Elle approuva fort cette précaution, mais elle ne put s'empêcher

s'empêcher d'être irritée du peu de douleur qu'ils témoignioient pour une perte, qui, selon la Princesse, étoit irréparable. Elle regarda avec mépris la dureté de leur cœur, & ne pouvant se consoler de la perte de son amant, elle prit la résolution de se confiner parmi des filles consacrées au service des divinités de l'Empire, afin d'avoir la liberté de donner un libre cours à des larmes que la bien-séance la forçoit de retenir. Elle déclara sa résolution à ses parens qui firent tout ce qu'ils purent pour la détourner de ce projet ; mais ce fut en vain ; tout ce qu'ils purent obtenir d'elle, ce fut une assurance de n'y rester qu'un an. Elle fut long-tems à se déterminer sur le choix de sa retraite. Enfin pour éviter les persécutions que la proximité des lieux auroit pû lui attirer, elle se détermina en faveur d'une magnifique Maison bâtie sur les Frontières de l'Empire, vers la grande muraille construite contre les courses des Tartares, où elle fut conduite aussi-tôt.

L'année de retraite étant passée ; les parens de la Princesse allèrent la rechercher. Ils n'oublierent rien pen-

*II. Partie.*

D

dant la route pour lui faire oublier entièrement le Seigneur Ki-am-bu : pour cet effet , ils lui proposerent un nouveau parti très-avantageux qui se présentoit ; mais elle leur répondit avec fermeté que si c'étoit cette seule pensée qui les obligeoit à la retirer de sa retraite , ils pouvoient l'y remener. Ses conducteurs surpris de l'opiniâtreté qu'elle leur témoignoit , jugerent à propos de ne lui en plus parler , espérant que le tems triompheroit de sa constance. Enfin la Princesse arriva à Pékin où ses pere & mere, parens & amis la reçurent avec mille transports de joye. Au bout de quelques tems quelques Seigneurs de la Cour de l'Empereur voulurent s'empreser à lui offrir leurs services , mais elle n'en voulut écouter aucun , rebutant même les uns & les autres avec une hauteur qui tenoit un peu de la férocité. Toujours occupée de l'image de Ki-am-bu , elle n'avoit d'autre plaisir qu'à chercher la solitude pour s'entretenir de son bonheur passé, & ses malheurs présens.

Un matin étant plus accablée qu'à l'ordinaire à cause de l'imagination

funeste qu'un songe affreux avoit retracée à sa mémoire ; elle se leva avec précipitation & prenant une de ses femmes avec elle , elle descendit dans les jardins de son Palais , où après avoir fait plusieurs tours , elle porta ses pas vers un cabinet de verdure qui étoit au milieu d'une espèce de labyrinthe le plus gracieux du monde. Elle se croyoit seule en ce lieu ; mais elle fut extrêmement surprise en entrant dans ce cabinet d'y rencontrer un Maure le plus beau que l'on eût jamais vû. Il s'étoit endormi sur un lit de gazon : ses jouës paroissoient mouillées de larmes , il avoit sur la tête une espèce de turban ou bonnet garni de plumes de différentes couleurs ; son collier paroissoit d'or , rempli de caractères , auxquels la Princesse ne fit pour lors aucune attention. Il avoit aux oreilles de grosses perles très-fines : frappée de ce spectacle Bi-li-bam-ba s'en approcha , & fut quelque tems à admirer ce Maure , & la curiosité naturelle au sexe l'ayant portée à examiner de plus près l'écriture du collier , elle fut surprise d'y trouver ces mots. JE RENAISS POUR MOURIR...

D ij

MON CHANGEMENT N'EST POINT  
DANS MON CŒUR... JE MEURS SI JE  
NE CHANGE, ET JE MOURRAI SI  
L'ON ME CHANGE.

Comme la Princesse tâchoit de pénétrer le véritable sens de toutes ces devises, le beau Maure s'éveilla, & ayant reconnu Bi-li-bam-ba; belle Princesse, lui dit-il en se jettant à ses pieds, puis-je être excusable d'avoir pû un moment fermer les yeux devant le plus bel objet de la nature. Il y a dans ce discours, interrompit-elle, plus de galanterie que de sincérité; mais laissons les complimens, & apprenez-moi qui vous êtes, & ce que vous venez chercher ici. Hélas! Madame, dit le Maure en se relevant, je suis un malheureux qui de la suprême félicité, se voit à la veille de tomber dans la plus cruelle des infortunes, sans pouvoir m'en plaindre avec justice, & je cherche un bonheur auquel je n'oserois prétendre. Voilà, Madame, quelle est ma situation; convenez, s'il vous plaît, qu'il n'en est pas de plus terrible.

J'avouë, lui répondit la Princesse, que vous êtes à plaindre, mais vous ne contentez ma curiosité qu'à demi,

Votre esprit & votre politesse me font juger que vous êtes plus que vous ne voulez paroître ; & les devises galantes qui ornent votre collier, font assez comprendre que l'amour cause une partie de vos peines. Hé bien, Madame, reprit le Maure, puis que vous souhaitez que je réponde positivement aux questions que vous me faites, j'aurai l'honneur de vous dire que l'esprit & la politesse que vous m'attribuez, viennent de l'éducation que j'ai eue en vivant autrefois avec le Seigneur Ki-am-bu.

Ah Dieux ! s'écria alors Bi-li-bam-ba, vous avez connu le malheureux Ki-am-bu. Oüi, Madame, poursuivit le Maure, j'ai sçu ses plus secrètes pensées : il adoroit la Princesse Bi-li-bam-ba, & je sçais même qu'il l'adorera toute sa vie. Hélas ! interrompit la Princesse avec un torrent de larmes, vous ignorez sans doute sa déplorable fin ; je l'ai vû percer d'un fer homicide, je l'aurois sans doute suivi dans le tombeau, sans le soin barbare que l'on prit pour me conserver la vie ; mais au moins, ma fidélité pour sa mémoire, justifiera la violence de mon amour.

D iij

Quoi ! Madame , lui dit le Maure , Ki-am-bu est mort , & vous lui serez fidèle ! N'en doutez pas , reprit brusquement la Princesse , toutes les puissances de l'Univers ne pourroient ébranler mon cœur ; ma constance me suivra dans le tombeau. J'ai aimé la personne de Ki-am-bu , je me plais dans son souvenir , & rien ne pourra me distraire du seul bonheur qui reste à mes jours infortunés.

Ah ! Madame , quelle fidélité ! interrompit le Maure en se prosternant aux pieds de la Princesse , reconnoissez-moi , trop aimable Bi-li-bam-ba ; je suis ce trop heureux Ki-am-bu que l'apparence d'une mort certaine n'a pû arracher de votre cœur. Je suis cet amant tendre & fidèle qui vous adore , & qui joint à la plus vive passion la plus sensible reconnoissance. A ces paroles la Princesse fut extrêmement surprise , elle reconnoissoit la voix de Ki-am-bu ; son cœur même l'assuroit qu'elle le voyoit en la personne du Maure ; mais ses traits étoient tellement défigurés , qu'elle ne sçavoit à quoi se déterminer. Je vois bien , ma Princesse , lui dit Ki-am-bu , (car en effet c'étoit lui-même,)

que vous n'osez vous en rapporter à mes paroles, l'apparence les combat. L'état où je me trouve est si contraire à celui où je devrois être naturellement, que je ne puis condamner votre incertitude; mais, Madame, le récit de mes aventures vous éclaircira d'un doute que je ne peux désapprouver. Ensuite Ki-am-bu pria la Princesse de s'asseoir sur le banc de gazon où il s'étoit endormi, ce qu'elle fit tellement agitée, & son cœur flottant si fort entre la crainte & l'espérance, que ne pouvant proférer un seul mot, elle donna à Ki-am-bu le tems de conter son histoire en ces termes.

Je me souviens, ma belle Princesse, de l'empressement avec lequel vous accourûtes pour vous opposer au combat de Ta-mi-lo avec moi. Mon respect & mon amour ralentirent ma colère pendant que votre présence redoubla la fureur de mon antagoniste. Je reçûs un coup d'épée qui m'étendit à ses pieds sans sentiment, je n'ai sçu que quelque tems après, que le prétendu Ta-mi-lo étoit mort sur le lieu même de notre combat après s'être percé de sa propre

Diiiij



épée, & que ce Ta-mi-lo & Pa-li-ca-ma n'étoient qu'une seule & même personne. O Ciel, s'écria en cet endroit Ki-am-bu, peut-on pousser plus loin l'amour, la jalousie & la fureur ! Je ne puis comprendre comment une chose si extraordinaire ne soit pas devenue publique, & qu'une affaire de cette conséquence ait été ensevelie avec les cendres de l'infortunée Pa-li-ca-ma. Quoiqu'il en soit, pour suivit Ki-am-bu, il auroit été heureux pour moi qu'une pareille aventure eût été répandue dans le Public, elle m'auroit épargné les malheurs qui me sont arrivés depuis, & l'état cruel où je me trouve aujourd'hui. Car enfin, Madame, pour vous achever le récit que j'ai commencé, & pour me confirmer dans votre esprit pour le véritable Ki-am-bu ; vous sçavez que quelques heures après les funestes événemens que vos soins ne purent prévenir, je repris mes sens & me trouvai dans une maison inconnue. Je demandai d'abord de vos nouvelles, comme la chose du monde qui m'intéressoit le plus, personne ne voulut me répondre. Je m'informai ensuite du lieu où j'étois,

je n'en fus pas mieux éclairci; enfin je fus contraint de rester dans le silence, par celui que l'on observoit avec moi. Je me laissai panser & médicamenter sans rien dire, & le seul discours qui se prononça de toute la journée dans cette silencieuse maison, fut une certitude que le Chirurgien me donna d'une guérison prochaine.

Quoique je n'aye jamais été trop attaché à la vie, cette assurance ne laissa pas de me faire un sensible plaisir. L'idée flâteuse de vous revoir, me causoit des transports qui ne sont connus que des véritables amans. Le lendemain matin je vis entrer dans mon appartement Kiam-si mon oncle, qui après s'être informé de l'état de ma santé, m'apprit que mon combat avoit été rapporté à l'Empereur en secret, & qu'il avoit assuré quelques Mandarins de sa Cour, que malgré les bontés qu'il avoit toujours eues pour notre Maison, il vouloit m'abandonner à la rigueur des loix pour avoir osé me battre sans sa permission, si la mort ne m'en avoit garanti.

Vous jugez bien mon cher neveu,

D v

continua mon oncle, qu'après cette déclaration authentique, il faut bien vous garder de vous montrer en ce païs, & vous résoudre à passer quelque tems hors de l'Empire, jusqu'à ce que nous ayons trouvé moyen d'accommoder cette affaire. Vous devez même éviter de donner de vos nouvelles à la Princesse; quand même la discrétion & sa tendresse assureroient votre secret, la joye qu'elle auroit de vous sçavoir hors de danger, vous trahiroit.

Je consens à tout ce que vous souhaitez de moi, répondis-je à mon oncle; mais pour ce dernier article, je n'y souscrirai de ma vie. Il y auroit de l'inhumanité à laisser une Princesse dans la cruelle situation, où l'apparence de ma mort l'a réduite. Mon oncle qui comprit facilement que je m'obstinerois à vouloir vous donner de mes nouvelles, feignit d'y consentir, & entra même de si bonne grace dans mes justes raisons, qu'il se chargea d'un billet pour vous, par lequel je vous instruisois de l'état où j'étois, & vous assurois d'une fidélité éternelle; mais j'ai sçu depuis que le Seigneur Ki-am-si l'avoit sup-

primé, aussi-bien que plusieurs autres, dont je chargeois ses domestiques.

Cependant ma santé se rétabliſſoit tous les jours, mon oncle preſſoit mon départ; mais je voulois vous voir avant de partir; votre ſilence, Madame, me paroifſoit extraordinaire, & je me doutai que l'on ſupprimoit mes lettres. Je connoiſſois trop votre cœur pour le juger capable d'ingratitude; enfin je me ſerois obſtiné à vouloir prendre congé de vous, quelque danger qu'il y eût en à ſuivre mon deſſein, ſi je n'avois appris dans l'inſtant que je me diſpoſois à l'effectuer, que vous étiez partie de Pékin pour un long voyage, ſans que l'on pût me dire la route que vous aviez priſe. Je m'en fis informer de tous côtés, mais ce fut en vain. Enfin je fus contraint de céder aux inſtantes prières de mes parens; j'allai m'embarquer à Macao ſur un petit Vaiſſeau Portugais qui faiſoit voile pour le Japon, où nous eſpérions arriver en peu de tems.

Mais à peine eûmes-nous gagné la haute mer qu'il s'éleva un vent ſi furieux, que nous nous trouvâmes bien-

D vj.

tôt dans un danger évident ; car le tempête devint si violente que nos mats se brisèrent , le gouvernail fut emporté , nos voiles déchirées , de sorte que nous n'attendions plus que le moment d'être engloutis par les flots ; mais le Ciel me réservait à des malheurs plus singuliers. La tempête s'apaisa au moment que nous l'espérions le moins ; mais ce ne fut que pour tomber d'une extrémité dans une autre. Un Pirate Cochinchinois vint fondre rapidement sur nous , & ne courut aucun risque à nous attaquer. Je tentai inutilement à ranimer le courage des Matelots , & de tous ceux qui étoient sur notre Vaisseau , mais ils étoient tellement abatus par l'extrême fatigue qu'ils venoient d'essuyer , qu'ils se laisserent enlever sans résistance.

Le Pirate nous fit tous passer sur son bord , où nous fûmes mis à la chaîne au fond de cale ; ensuite il pillâ notre Vaisseau , & en retira tout ce qu'il crut pouvoir lui être utile , après quoi il l'abandonna à l'aventure. Pour nous après nous avoir fait roder deux ou trois semaines sur la mer , il nous mit à terre dans une île

dont le Prince participoit à tous ses vols & brigandages. Le nom de cette isle m'est échappé. Nous fumes vendus à différens particuliers , & comme j'étois la seule personne de marque qui fût sur le Vaisseau Portugais, je fus présenté au Prince de l'Isle, qui me reçût un peu moins grossièrement qu'il n'avoit coutume. Il avoit appris ma condition & mon nom par quelqu'un de nos Matelots. Ainsi l'espérance d'une rançon considérable , l'obligea de me traiter un peu moins mal que les autres.

Il me fit donner un logement assez commode, mais j'y étois observé avec tant de soins , qu'il paroissoit impossible que je pusse jamais m'échaper. Aussi n'en avois-je pas la moindre espérance, étant dans une isle qui n'étoit qu'un séjour de Corsaires. Le seul espoir qui me restoit alors , étoit de pouvoir peut-être un jour obtenir ma liberté à force d'argent , en écrivant par ces Pirates à mes parens, qui le feroient tenir à Canton ou à Macao , au choix de ces Brigands.

Je pressentis un jour sur cela le Prince de l'Isle ; mais son excessive avarice lui fit mettre ma rançon à une

somme si exorbitante que je craignis que mes parens ne voulussent pas la payer. Je leur écrivis cependant par un de ses Corsaires , & j'attendis leur réponse avec une impatience extraordinaire. En l'attendant toujours je passois ma vie fort tristement dans ce maudit lieu , & je m'étonne comme je n'y ai pas cent fois succombé. J'avois sçu retirer des mains de nos voleurs quelques livres que je lisois quelquefois sur une petite hauteur où l'on me permettoit d'aller ; je m'y entretenois souvent l'esprit de mes malheurs, & songeois à l'aimable Bi-li-bam-ba. Voilà ce qui faisoit mon unique consolation, voilà à quoi je m'occupois.

Je passai de cette manière sept mois sans recevoir aucunes nouvelles. Une nuit qu'étendu tout habillé sur mon lit , je repassois dans mon esprit , les belles & sages maximes du divin Con-fu-ciu , je vis entrer au clair de la Lune , une femme envelopée dans une assez longue robe ; Ki-am-bu , me dit-elle , en langage Portugais , que je sçais un peu écorcher ; tu vois ce que l'amour est capable de produire, je t'ai vû sur la

hauteur, & je t'ai trouvé si fort à mon gré, que j'ai franchi toutes les loix de la pudeur pour venir moi-même t'annoncer ma tendresse. Je suis Portugaise d'origine, née à Macao, & me promenant un jour au bord de la mer avec une de mes parentes, nous fûmes toutes deux enlevées dans une chaloupe par trois des Pirates de cette Isle, qui nous conduisirent à leur Vaisseau caché à l'abri d'un grand rocher. Après que ces coquins eurent couru la mer à leur ordinaire, ils me conduisirent ici seule, car ma parente succombant à la douleur, mourut & fut jetée à la mer. Le Prince, ou plutôt le Tyran de cette Isle me trouvant quelques appas, me mit d'abord au nombre de ses femmes : il y a deux ans que j'ai cette belle qualité. Dans les commencemens ce n'étoit auprès de moi qu'affiduités, en un mot j'étois sa favorite ; mais l'infidèle m'a sacrifiée depuis huit mois aux appas d'une Cochinchinoise qui est à présent sa chère maîtresse. Je dois cependant suspendre mes plaintes, puisqu'étant moins observée, j'ai trouvé le moyen de me dérober à la vigilance



de ses gens , pour me rendre où l'amour m'appelle.

- \* A la vûe de cette femme j'étois descendu de mon lit , l'ayant laissée parler tout à son aise, & voyant qu'elle n'avoit plus rien à dire ; Madame , lui dis-je en sa même langue , je dois m'estimer heureux dans mon malheur ; puisque l'amour s'intéresse pour moi , & qu'il se sert d'une aussi aimable personne que vous , pour m'aider à supporter mon infortune.

Les complimens sont ici superflus, reprit la Portugaise , je n'ai point de tems à perdre , il faut que je retourne promptement ; tu connois ma tendresse , parce que je fais aujourd'hui pour toi en venant t'avertir que si tu veux je te procurerai la liberté ; j'en sçais les moyens , songes si tu es d'humeur à les exécuter , adieu , je te reverrai demain.

En effet , elle ne manqua pas à sa parole , dès qu'il fut soir elle vint me trouver. Hé bien ! Ki-am-bu , dit-elle , as-tu pris ta résolution ; oüi Madame , lui dis-je , je suis prêt à tout entreprendre , pourvû que j'aie l'honneur de vous avoir pour compagnie ; mais de quoi s'agit-il ? Vous

le sçauvez bien-tôt, reprit la Dame ; il s'agit à présent de me préparer pour mon entreprise. En prononçant ces dernières paroles, elle tira de dessous sa robe, le vêtement complet d'un Maure, dont elle s'habilla promptement après avoir quitté ses habits de femme : ensuite elle tira de sa poche un petit pot de pommade, dont elle se barbouilla le visage, les mains, les bras, & une partie du corps, & ayant passé de l'eau dessus, elle parut à mes yeux du plus beau noir du monde.

Pour moi qui ne comprenois rien à ce mystère, je contemplois cette métamorphose avec une surprise étonnante, ce qu'en remarquant Mirmala (c'étoit le nom de cette femme,) je n'ai plus rien à craindre, dit-elle, de la perquisition du Tyran de cette Isle, tout le monde ensemble ne pourroit me reconnoître pour la véritable Mirmala, puisque la pomade dont je me suis noircie ne peut s'effacer qu'au bout d'un an ; trop heureuse d'être connue uniquement du Seigneur Kiam-bu : j'y borne ma félicité, & je n'aspire qu'à son cœur, pour me payer du sacrifice que je lui fais du mien.

Comme j'étois sur le point de répondre à ce discours obligeant, le Prince de l'Isle vint me trouver, heureusement j'avois caché les hardes de la Portugaise. Jeune homme, me dit-il, je viens de recevoir des lettres de tes parens de la Chine sur la rançon que j'exige de toi. Ils me mandent qu'ils sont dans l'impossibilité de me fournir la somme que j'ai prescrite : Ecris leur encore une fois, je ne veux point démordre de mes prétentions ; je te donne un mois pour avoir leur dernière réponse, après quoi si elle ne t'est pas favorable, je jure par le Dieu Ram, que je te ferai mettre dans le milieu de l'Isle aux emplois les plus bas, afin de les engager à me satisfaire.

Après cette cruelle sentence, le Prince se mit en devoir de sortir, mais appercevant Mirmala qu'il ne reconnut pas, que fait-là ce Maure, dit-il, & qui l'a laissé entrer ici. C'est, Seigneur, lui dis-je, un jeune homme, qui depuis quelques mois me rend quelques services, il m'est plus agréable qu'aucun autre à cause de sa fidélité. Je ne prétends point, reprit le Prince, qu'aucune person-

ne suspecte puisse approcher de toi , je dois me défier de tout , après la fuite de Mirmala qui s'est échapée de chez moi par quelque correspondance secrète avec quelqu'un de mes sujets : que l'on saisisse ce Maure , continua - t - il , en se tournant vers ses gardes , & que l'on le mette au rang de mes esclaves ; ceux à qui il appartient viendront le chercher eux-mêmes , puisqu'il m'a nommé un nom que je ne connois point.

A peine cet ordre fut-il donné , que l'on se jeta sur la malheureuse Portugaise , dont les plaintes & les soupirs furent inutiles , on l'enleva malgré sa résistance , je la plaignis dans mon cœur , & j'étois dans une agitation extraordinaire par la crainte où j'étois qu'elle ne fût découverte , & que je ne fusse compris dans sa disgrâce : je regardois les vils emplois dont ce Prince me menaçoit , comme une marque qu'il soupçonnoit quelque chose ; & si ce Tyran , disois-je en moi-même , vient à découvrir le sexe du Maure prétendu , & reconnoître en lui la véritable Mirmala , je suis perdu sans ressource , & on m'ôtera la vie.

Ces inquiétudes me parurent si bien fondées, que je fus quelques jours sans pouvoir prendre ni repos, ni nourriture; d'ailleurs le terme que ce cruel Prince m'avoit accordé, me paroissoit si court, que je craignois fort que durant cet intervalle, je ne pusse recevoir des nouvelles de la Chine. Toutes ces réflexions, & plusieurs autres me mettoient le désespoir dans le cœur. Enfin je résolus de tout risquer pour m'échaper du funeste lieu où j'étois, & même de l'Isle s'il m'étoit possible.

J'avois en ma puissance la pomade avec laquelle Mirmala avoit défiguré ses traits, je m'en servis pour effacer les miens; je pris un petit équipage mauresque, & en cet état j'attendis que la nuit fût avancée, résolu de me servir d'un poignard que la Portugaise m'avoit donné, au cas que j'eusse le malheur d'être découvert par mon garde, ou de me faire tuer si l'on venoit se jeter sur moi: par bonheur les choses tournerent tout autrement que je n'aurois osé l'espérer; car mon garde se trouva justement un de ceux que Mirmala avoit corrompus par ses présens, & me

prenant justement pour elle dans ce moment , je suis charmé , me dit-il , Madame , à demi bas , de vous voir échappée à la fureur de notre Prince , je craignois qu'il ne découvrit votre sexe , & je songeois déjà à fuir dans les bois , pour n'être point exposé aux tourmens affreux qui auroient sans doute été préparés pour vos complices.

Tu n'avois rien à redouter de mon indiscretion , lui répondis-je en contrefaisant une voix féminine , charmé de son erreur : mais enfin , comme il n'est rien de si caché qui ne puisse se découvrir un jour , j'ai résolu de m'échaper d'ici , je viens de dire un éternel adieu au malheureux Kiam-bu ; je ne peux soutenir notre séparation sans désespoir ; il s'est mis au lit , & m'a priée pour dernière faveur de ne laisser approcher personne de lui. J'avouë poursuivis-je , en faisant semblant de verser quelques larmes , que j'ai trop aimé cet infortuné prisonnier pour être insensible à son état ; mais enfin bien loin de pouvoir le soulager , je ne puis que lui nuire , si je venois à être découverte : ainsi , mon ami , fais-moi sortir de ce

lieu sans que personne puisse me voir, peut-être que tes camarades qui savent mon secret, & qui viennent de me faire entrer ici, ne sont plus dans le même poste, & tu ne pourrois peut-être me garantir de la curiosité des autres. En lui disant ces dernières paroles, je lui mis dans la main un des diamans que Mirmala m'avoit laissés avec ses habits de femme. Je m'en étois muni pour subvenir aux dépenses que je prévoyois être obligé de faire, sans leur secours je n'aurois jamais pû accomplir mon dessein.

Le garde ébloüi de la magnificence de mon présent, me conduisit par des bois, des montagnes, des vallées, & par des routes détournées à l'autre côté de l'Isle. Quoique nous allassions assez vite, nous fûmes bien trois heures à faire ce chemin, qui selon mon estime contenoit bien trois ou quatre lieues. Durant la route mon guide m'apprit que quoique cette Isle eût un nom particulier, elle étoit cependant particulièrement connue sous celui de l'Isle aux Larrons; que les Pirates qui l'habitent avoient accoutumé de vendre tout ce qu'ils pil-

loient à des Marchands affidés du Japon, de la Cochinchine, & même à des Portugais de Macao, qui les venoient prendre de tems en tems, & payoient ces marchandises partie en argent, partie en poudre à canon, balles, armes, chanvre, gaudron & autres choses dont ces Pirates ne pouvoient se passer; que cette Isle étoit éloignée de la Chine de quelques trois cens lieuës, & qu'il ne manquoit pas toutes les semaines d'arriver de l'autre côté de l'Isle, où nous allions, des barques de pêcheurs du Japon, de l'Isle Formose, & autres endroits pour pêcher du corail, de l'ambre, des perles & des coquilles au pied des rochers qui se trouvent là en assez grand nombre; qu'il ne doutoit pas enfin qu'à la pointe du jour je ne découvrisse quelqu'un de ces pêcheurs par le moyen duquel je pourrois m'évader, qu'au surplus si je ne voyois personne, je pourrois me tenir cachée dans les bois, où il n'y avoit rien à craindre, & où je trouverois des platanes & autres fruits pour me sustenter, & qu'il étoit certain que dans deux ou trois jours je trouverois quelque barque.



En discourant ainsi nous arrivâmes à une descente assez longue qui se terminoit à la mer qui avançoit assez sur la terre entre deux grands rochers : là m'ayant dit adieu, il me laissa seul & s'en alla bien vite.

Cet endroit solitaire & le silence de la nuit me saisirent d'abord de frayeur, je ne sçavois ce que j'allois devenir, le tems d'un autre côté me pressoit extrêmement, ma fuite ne pouvoit pas être long-tems ignorée, je craignois de ne point trouver ces barques dont le Maure m'avoit parlé ; enfin l'esprit agité de mille soucis, je me promenois doucement sur le sable de peur de faire du bruit ; en attendant la pointe du jour qui ne devoit venir que dans quatre ou cinq heures : quand deux heures après mon arrivée en ce lieu, je fus surpris de voir à la clarté d'un reste de Lune quelqu'un qui me suivoit, en faisant autant de tours de promenade que moi ; je crus même remarquer que l'on m'examinoit avec beaucoup d'attention. Je voulus d'abord éviter les regards de ce curieux indiscret, mais ce fut inutilement. Cet homme attaché à mes pas sembloit être devenu mon ombre.

ombre. Comme j'avois tout lieu de craindre quelque surprise dans le cruel détroit où je me trouvois, je pris mon parti sur le champ ; je mis le poignard à la main ne voulant pas me servir d'un pistolet , à cause du bruit qu'il auroit pû faire en le lâchant , si j'y étois forcé , & saisissant cette personne inconnue à la gorge , je la terrassai.

Prépare-toi à la mort , lui dis-je, si tu ne m'instruis à l'instant de ce que tu es , & de la raison qui t'oblige à me suivre avec tant d'obstination. Hélas ! me dit-il , je suis un malheureux esclave qui cherche à se sauver de captivité ; je t'ai pris pour un de mes camarades à qui j'avois donné rendez-vous en ce lieu , & qui a le même dessein que moi. Comme la nuit n'est pas trop claire , & que ces grands rochers font de l'ombre , je craignois de me tromper , & je voulois avant de me déclarer , être sûr de celui à qui j'allois parler.

Je suis fâché , lui dis-je en relevant cet inconnu , de la frayeur que je t'ai causée ; bien loin de vouloir te détourner de ton projet , je t'avoüerai franchement que je suis dans le même

*II. Partie.*

E

cas, & que j'attends le jour pour sçavoir, s'il n'y a pas ici, ou aux environs, quelques barques de pêcheurs pour nous y retirer à couvert. Il y en aura sans doute, reprit l'inconnu, & nous les verrons au point du jour; je m'en suis bien informé avant de prendre le parti que j'ai pris.

Pendant que cet inconnu me parloit ainsi, je repassois dans mon esprit où j'avois entendu le son de sa voix, je n'y fis cependant pas une longue attention; mais quel fut mon étonnement quand aux premiers rayons de la lumière je reconnus la Portugaise Mirmala en la personne du faux esclave. Les habits de Maure qu'elle avoit pris en ma présence, me la firent reconnoître aisément, mais je n'eus garde d'en faire la moindre déclaration. Nous attendîmes donc ensemble que le jour fût plus grand, alors nous eûmes le bonheur de remarquer un Vaisseau à l'ancre à environ une lieue de nous. Nous tinmes conseil Isouf & moi, (car Mirmala avoit pris ce nom,) sur ce que nous avions à faire.

Comme nous nous disposions à faire quelque signal à ce Vaisseau, de

nous envoyer chercher, nous vîmes mettre la chaloupe en mer avec quelques outils que l'on mit dedans, & quelques pêcheurs qui y descendirent. Ils s'en vinrent droit vers nous sans nous appercevoir, parce que nous nous étions cachés derrière une pointe de rocher. Si-tôt qu'ils furent à terre nous les accostâmes, les priant bien-humblement de nous mener promptement à leur Vaisseau, parce que nous avions quelque chose d'important à dire à leur Capitaine. Ces bonnes gens se regarderent un moment consultant entr'eux ce qu'ils avoient à faire, quelques-uns furent d'avis de nous laisser là & d'aller consulter sur cela le maître de la barque; mais les autres nous voyant sans armes, & noyés de larmes, eurent pitié de nous, & nous ayant reçûs dans leur chaloupe nous conduisirent dans leur bord, où nous arrivâmes en peu de tems.

Le Capitaine de cette barque qui étoit faite comme une frégate légère, s'appelloit Mo-ta-ga; il étoit Chinois d'origine de la Province de Canton. Nous lui contâmes comment nous nous étions échapés, & par le

moyen d'un des diamans de Mirma-la, dont je lui fis présent, tant pour mon passage que pour celui de mon camarade ; je le rendis fort traitable, & il nous promit de nous faire partir dès le soir même ; aussi-bien, dit-il, nos pècheurs ne trouvent presque plus rien le long de ces rochers depuis que certains Marchands Tonquinois leur rendent de fréquentes visites. Là-dessus il enfila un long discours sur cette pêche, lequel aboutit à nous faire comprendre qu'en payant quelque tribut tous les ans au Prince de cette Isle, ils pouvoient y venir pêcher quand ils vouloient, sans craindre aucune insulte de la part de ces Pirates, soit en pêchant, soit en allant & revenant, ce qui nous fit un grand plaisir.

Le soir venu, il nous tint parole, car après le retour de ses gens, il mit incontinent à la voile. Isouf mon camarade voyant le Vaisseau partir, témoigna quelque chagrin de n'avoir pas avec lui l'esclave pour lequel il m'avoit pris. Je lui en demandai la cause, & il m'avoïa naturellement qu'outre qu'il étoit lié avec lui par les nœuds d'une sincere amitié, il

l'avoit chargé de tout son argent & de plusieurs bijoux de prix, & qu'ainsi il se trouveroit fort embarrassé pour la suite de son voyage.

Ne craignez rien, lui dis-je, vous ne manquerez point, & si vous voulez vous attacher à moi, je prendrai autant de soin de vous que je pourrois avoir de moi-même. Généreux ami, me répondit le faux Ifouf, que ne dois-je pas à vos bontés, & que ne puis-je les reconnoître ? mais le sort m'enlevé tout ce que j'avois de plus précieux au monde, & cette liberté si belle dont les personnes raisonnables font tant de cas, est pour le malheureux Ifouf une peine effroyable. Je feignis de ne point comprendre le sens de ses paroles, qui en effet n'étoient intelligibles que pour moi, & reprenant brusquement la parole ; pour moi, dis-je, quoique j'aye tout sacrifié pour obtenir la liberté, j'aurois encore mille fois hasardé ma vie pour sortir d'esclavage. Il est si doux de se voir libre, que l'on ne peut trop acheter une pareille félicité.

Mo-ta-ga, le maître du Vaisseau qui écoutoit notre conversation, voulut être de la partie, & comme il

ne manquoit pas d'esprit, il chercha à confondre Isouf sur le discours qu'il avoit avancé. Il faut être dépourvû de bon sens, lui dit-il, pour soutenir une proposition aussi singuliere que la tienne le paroît. Si tu avois des engagements dans l'Isle aux Larrons assez forts pour les regretter, qui t'as contraint à les abandonner, & pourquoi t'es-tu procuré un bonheur, dont tu te plains ?

Il est de certaines circonstances, lui répondit Isouf, qui rendent les apparences trompeuses. Peut-être étois-je amoureux sans pouvoir être auprès de l'objet de mon amour, pendant que soumis aux emplois les plus méprisables, je me voyois accablé sous la tyrannie d'un maître barbare. Cesses donc de te plaindre, interrompit brusquement Mo-ta-ga, & confesse que la liberté doit te paroître précieuse, puisqu'elle t'arrache à ton malheur, sans te priver d'un bien dont tu ne pouvois jouir. Il est vrai, lui répondit Isouf, qu'à regarder les choses dans le sens avantageux que vous les dites, je dois être content de ma bonne fortune; mais vous ne faites point attention qu'en me pro-

étant un bien , qui n'étoit pas le but principal de mes souhaits , je suis pour jamais privé de l'espérance qui fait seule la douceur de la vie.

Cette conversation fut soutenue avec assez de vivacité de part & d'autre , & tandis que nous navigions du côté de la Chine avec un vent favorable , le Capitaine de la barque charmé de rencontrer dans les deux esclaves tant de politesse & d'esprit , ne nous quittoit presque jamais. Il nous conta l'histoire de sa vie ; que son pere l'avoit deshérité pour enrichir son cadet , & qu'après sa mort n'ayant pû rien avoir de sa succession , il avoit abandonné sa Province résolu de n'y rentrer de sa vie ; qu'avec le peu d'argent qu'il avoit arraché de son frere , il s'étoit addonné au trafic de la mer , qui au bout de six années lui avoit assez apporté de profit pour lui faire acheter le Vaisseau sur lequel nous étions , & dont la charge étoit entièrement à lui.

Nous louâmes fort son industrie , & nous blâmâmes la dureté de son pere. Avec de pareils discours nous cherchions à dissiper l'ennui de huit



ou dix jours de navigation. Nous commençons déjà à découvrir les environs de Macao, & même nous comptons d'y arriver dans peu de tems, lorsque la nuit qui selon toutes les apparences devoit être la dernière de notre voyage : environ sur les trois heures du matin, le feu se prit à notre Vaisseau par la négligence d'un Matelot qui s'étoit enivré, & avoit laissé sa pipe allumée auprès de quelques bottes de chanvre. Ce feu embrâsa le Vaisseau avec tant de violence, qu'il ne fut pas question de sauver la moindre chose. Nous eûmes à peine le tems de jeter à la mer notre grande chaloupe avec laquelle nous cherchâmes à gagner au plus vite la terre.

Mo-ta-ga voyoit consumer tout son bien avec une force d'esprit & un courage que j'admirois dans un homme de sa profession. Il ne poussa aucun soupir. Vous voyez, nous dit-il d'un grand sang froid, que l'homme raisonnable ne doit compter sur rien. Qui est-ce qui n'auroit pas crû que la fortune pour réparer l'injustice de mes parens, se déclaroit en ma faveur? cependant elle ne m'accable au-

jourd'hui , que pour mieux me faire sentir sa barbare inconstance. Par bonheur, poursuivit-il, il me reste un bien qu'elle ne peut détruire.

Que vous me soulagez , interrompis - je , je vous croyois ruiné sans ressource ! je le suis en effet , me dit-il , puisque le trésor qui me reste ne consiste que dans mon cœur , mon esprit & ma raison ; avec lui je peux braver tous les autres. Je vous avouë , belle Princesse , que le discours de cet homme me surprit. J'y remarquois tant de grandeur d'ame , dans un tems où je croyois qu'il est un peu permis d'en manquer , que je ne pouvois assez marquer mon étonnement. Isouf n'en étoit pas moins émerveillé : Nous ne pûmes nous empêcher d'en marquer notre surprise à Motta-ga , mais il nous répondit avec tant de liberté d'esprit , que nous conçûmes pour lui une estime infinie.

Sur ces entrefaites , nous arrivâmes à terre à la pointe du jour. Je dis au Capitaine que des affaires de conséquence m'appelloient en diligence à la Cour de l'Empereur , & que s'il vouloit m'y suivre , non-seulement

E v.

je le défrayerois de son voyage, mais que peut-être je trouverois moyen de lui faire rendre justice sur son bien, ou de le placer honorablement. Mo-ta-ga me remercia avec beaucoup de politesse ; quoique peut-être il regardât l'offre & l'appui dont je le flâtois comme une chimère, il ne laissa pas d'accepter ma proposition avec plaisir : il ne sçavoit plus où donner de la tête après la perte qu'il venoit de faire, ainsi il se détermina à m'accompagner, & congédia son équipage, qui le quitta les larmes aux yeux.

Nous cherchâmes donc des voitures, avec lesquelles nous sommes arrivés à Pékin tous trois il y a un peu plus d'un mois. Vous jugez bien, Madame, que mon premier soin fut de m'informer de vos nouvelles, l'on m'apprit que plusieurs de vos parens étoient partis pour aller vous retirer de votre solitude, & que vous deviez arriver incessamment. Je fus tenté d'aller au-devant de vous ; mais la honte de paroître à vos yeux dans l'état difforme où je suis, contraignit mon impatience. Je fis faire le collier que vous voyez, & graver

les devises que vous y avez lûes, qui témoignent une partie de mon désespoir & de mes craintes; car enfin je ne doutai pas que votre retour ne fût une marque évidente de quelque établissement. Je ne pouvois m'en plaindre, quoique cette idée me fit mourir de douleur. Que n'ais-je point souffert dans cette cruelle attente? La conversation de Mirmala & de Mo-ta-ga ne pouvoit dissiper mes ennuis: toujours solitaire & malheureux, je n'attendois pour cesser de vivre que l'instant où vous cesseriez d'être fidèle à la mémoire de Ki-am-bu. Enfin, ma Princesse, je scus votre retour, j'appris votre constance à refuser d'illustres alliances. Je n'osois m'en imputer la gloire, j'étois dans l'incertitude de me découvrir à vous avant que de me déclarer à mes parens; je craignois de ne pouvoir vous persuader ayant encore plusieurs mois à attendre, avant de reprendre ma figure naturelle. Je tremblois que quelqu'un de mes rivaux ne fût enfin assez heureux pour vous déterminer en sa faveur. Cependant je résolus de ne point me faire connoître, pas même

E vj

à mes parens , & j'aurois sans doute tenu la promesse que je m'en étois faite sans l'heureux hasard qui m'offre à vos yeux & qui me fait voir même votre amour & ma gloire. Ki-am-bu finit ainsi son histoire.

La Princesse fut tellement attendrie de ce discours , que ne pouvant plus douter d'une vérité que son cœur lui confirmoit , elle se jetta entre les bras de son amant , & par les plus tendres caresses , cherchoit à lui exprimer combien elle étoit sensible à sa constance & à son retour. Mais ce même malheur qui jusqu'alors les avoit également persécutés , ne perdit point l'occasion de le faire. Odatis jeune Prince Tartare & parent de l'Empereur , entra dans le cabinet de verdure où étoient ces deux amans , & surprit le beau Maure aux genoux de la Princesse , qui le serroit tendrement entre ses bras.

Il est impossible de pouvoir exprimer quelle fut la surprise de ce Prince à cette vûë. Il étoit un des plus zélés adorateurs de Bi-li-bam-ba ; il avoit mis dans ses intérêts presque tous les parens de la Princesse ; son bien étoit si considérable qu'elle étoit persécu-

tée pour l'épouser ; ainsi le Lecteur peut se représenter quel dût être son étonnement à l'aspect qui s'offroit à ses yeux.

Il recula quelques pas , & regardant la Princesse avec le dernier mépris : Pardonnez mon indiscretion, Madame, lui dit-il avec un sourire amer, je ne m'attendois pas de vous trouver en si honorable compagnie , ni à voir vérifier ici une des histoires de notre Poëte Ki-ki-la : J'avois toujours regardé ce qu'il dit comme une fiction ; mais il est de ces goûts dominans, auxquels il est impossible de pouvoir résister.

Le Seigneur Ki-am-bu qui s'étoit promptement relevé à l'arrivée du Prince, ne donna pas à Bi-li-bam-ba le tems de répondre , & prenant brusquement la parole ; quelque soient les goûts de la Princesse, lui dit-il, apprenez que vous devez les respecter, sur-tout quand ils sont conformes à la gloire & à la vertu, dont elle fait profession.

Il est vrai, interrompit gravement le Prince, que la bienfaisance est bien observée en caressant des gens de ton espèce ; vas, mon ami, poursuivit-

# 110 VOYAGE D'INNIGO

il, rends graces au peu de considération qui me reste pour Bi-li-bam-ba, sans quoi je te punirois de ton insolence. Apprends toi-même, interrompit Ki-am-bu piqué au vif, apprends que sans cette même considération, dont tu parles, je te ferois repentir du peu de respect que tu as pour la belle Bi-li-bam-ba.

A ces mots le Prince Odatis outré de fureur, ne put se contenir plus long-tems, & mettant le sabre à la main, il s'avança sur Ki-am-bu, qui se trouvant sans armes, ne put faire autre chose que de parer avec un mauvais bâton qui se trouva là par hasard, le coup que son ennemi vouloit lui porter; après quoi il se jetta sur lui à dessein de le désarmer. L'entreprise n'étoit pas facile, ils étoient tous deux grands, forts & robustes, aussi se fit-il entr'eux une lutte cruelle & douteuse.

Pendant ce tems-là, la frayeur saisit si fort la Princesse, qu'elle ne faisoit autre chose que de crier de toute sa force pour appeller du secours. Trois de ses parens suivis de tous les domestiques de son Palais accoururent promptement, & arriverent

dans l'instant même que Ki-am-bu vainqueur avoit désarmé son ennemi, & lui faisoit demander la vie. Cette circonstance redoubla tellement la fureur de ces domestiques, qu'ils se jetterent tous à la fois sur le malheureux amant qu'ils ne connoissoient pas. Ils l'auroient sans doute accablé, si le danger pressant, où la Princesse le vit exposé, n'eût ranimé toutes ses forces.

Elle courut avec précipitation le dégager des mains de ces furieux, & elle fit si bien par ses cris, ses pleurs, & ses menaces qu'elle les détourna de leurs lâches projets. Ses parens étonnés de ce qu'ils lui voyoient faire en faveur du Maure, la regardoient avec surprise; mais leur étonnement devint bien plus grand, lorsque le Prince Odati leur eût raconté le sujet de son combat. Il n'épargna pas la Princesse, & la fureur où il étoit, lui fit lâcher forces traits empoisonnés à l'occasion de ses caresses pour le Maure.

Bi-li-bam-ba le laissa exhaler toute sa bile, sans l'interrompre, après quoi prenant la parole à son tour, elle déclara hautement que sa ten-



### III. VOYAGE D'INNIGO

dressé pour le Maure étoit légitime, puisque le Seigneur Ki-am-bu & lui n'étoient qu'une seule & même personne. Elle fit ensuite un abrégé des circonstances qu'elle venoit d'apprendre, & jeta par ce récit ses auditeurs dans une perplexité difficile à exprimer. Ils se regardoient tous sans pouvoir se rien dire. Enfin le Prince Odaris rompit le silence le premier, en protestant avec serment qu'il n'étoit pas assez crédule pour ajouter quelque foi à une fable que la Princesse n'avoit inventée, que pour mettre le Maure à l'abri des tourmens qu'il avoit mérités.

Ce discours ralluma la colere des parens de la Princesse, & on alloit de nouveau attenter sur la personne de Ki-am-bu, mais Bi-li-bam-ba se mettant au-devant de lui, assura fièrement qu'on lui arracheroit plutôt la vie que de souffrir qu'il lui fût fait la moindre violence, qu'elle lui avoit donné sa foi, & qu'en un mot elle le regardoit comme son mari; que par conséquent elle périroit avec lui, s'il falloit qu'il succombât à leur indigne fureur. Cette authentique déclaration mit le comble aux étonne-

mens , & rendit les auditeurs comme pétrifiés.

Ce fut alors que la Princesse profitant de leur silence, les assura que le Seigneur Ki-am-bu reprendroit dans quelque tems sa figure naturelle; elle leur fit remarquer son collier d'or , & les devises dont il étoit rempli; elle leur parla de Mirmala qui pourroit rendre témoignage en sa faveur , & qui par le même artifice s'étoit défigurée les traits; enfin elle harangua si bien , qu'il fut conclu qu'on ne feroit aucune violence au Maure; qu'on lui donneroit un appartement où il seroit gardé à vûe jusqu'au tems qu'il avoit limité pour le rendre reconnoissable; mais qu'après cet effort que l'on ne faisoit qu'en faveur de la Princesse , s'il ne pouvoit vérifier sa naissance, il seroit abandonné à la rigueur des loix pour ses impostures , & la Princesse enfermée pour toute sa vie.

Bi-li-bam-ba accepta avec plaisir toutes ces conditions, & ces deux amans se retirèrent plus tranquiles qu'ils ne l'avoient espéré. On mit Ki-am-bu dans un appartement séparé, on lui donna des gardes, &

on envoya arrêter Mirmala qui fut bien surprise de se voir découverte. Elle avoua ingénument tout ce qui s'étoit passé dans l'Isle aux Larrons, & jura que dans quelque tems le noir de son visage se dissiperoit de lui-même. Elle apprit avec désespoir l'histoire de Ki-am-bu ; elle demanda à lui parler, mais on lui refusa. Cette histoire fit beaucoup de bruit à Péxin, où on ne parloit d'autre chose. Les parens de Ki-am-bu ne sçavoient à quoi se déterminer ; d'un autre côté la Princesse ne put jamais obtenir la permission de voir son amant dans sa retraite, car elle étoit observée soigneusement.

Enfin au bout de dix mois Mirmala reprit sa figure naturelle, & se montra aux yeux de toute la Maison de la Princesse la plus belle personne du monde. Cette circonstance ne fit plus douter du sort de Ki-am-bu. En effet, on vit quelques jours après le feint Maure devenir le véritable Ki-am-bu : Les parens de Bi-li-bamba en furent charmés, ses amis aussi, & sur-tout l'aimable Princesse, qui en eut des transports de joye inconcevables. Le Prince Odatis vint mê-

me la supplier de lui pardonner ses fautes, ce qu'elle lui accorda de fort bonne grace : le mariage de ces deux amans fut agréé de l'Empereur, conclu d'un consentement général, & célébré quelques jours après avec toute la magnificence possible ; Kiam-bu fit rendre justice à Mo-ta-ga, & lui fit épouser la belle Mirmala. C'est ainsi qu'après tant de traverses ces deux illustres amans goûterent la douceur d'une union, que l'amour & la raison doivent faire durer à jamais.

A présent que je me suis acquitté de ma promesse en faisant part au Lecteur d'une pièce qui pourroit bien servir de sujet pour une tragi-comédie, je reviens à parler de Batavia, où j'ai vû des animaux que je n'ai jamais vûs ailleurs. Ce sont des oiseaux gros comme des moutons que les gens du pais appellent Casotars ou Casuels, qui n'ont ni langues, ni aîles, ni plumes, ni queue ; mais seulement de longues foyes comme des sangliers, piquantes, & faites comme les pointes des porcs-épics. Ils avalent le fer, & même des charbons ardens comme un morceau de

Oiseaux  
sans plu-  
mes, sans  
langues,  
aîles, &  
queue.

viande, sans en mourir, ni en être incommodés. Ils courent si fort que le meilleur coureur ne sçauroit les attraper ; & quand quelqu'un les veut prendre, ils secoient le coû, & s'élançant contre lui le renversent avec leurs pieds, dont ils lui frappent si fort l'estomach qu'ils le tuent s'il ne les prévient avec quelque arme.

On vend aussi en cette Ville de très-beaux perroquets qui viennent des Isles de Sombrefe. Il y en a de diverses couleurs, très-faciles à apprivoiser, sur-tout les blancs qui sont gros comme des poules, & qui ont trois rangs de belles plumes jaunes sur la tête. J'en ai vû qui parloient aussi distinctement qu'une personne. Ils ne content tous dressés que vingt stubres ou sours de France ; mais il est fort difficile de les transporter en Europe, parce qu'ils meurent ordinairement quand ils ont passé la Ligne.

Il y a pareillement à Batavia une sorte de négoce dont je dirai deux mots. C'est que plusieurs Hollandois qui ont servi Messieurs les Etats en plusieurs Comptoirs des Indes, viennent ordinairement se retirer en

cette Ville avec toutes leurs richesses, où ils font un commerce honteux de personnes débauchées qui s'entendent merveilleusement bien à épuiser la bourse de ceux qui les fréquentent.

C'est la coutume du gouvernement de Batavia d'envoyer tous les ans au Cap de bonne Espérance, les criminels qui n'ont pas mérité la mort, mais qui sont exilés pour un tems. Le Gouverneur de ce lieu les traite & nourrit fort durement, les employant de plus à réparer les fortifications de la Forteresse, & à plusieurs autres rudes travaux. Sur la fin de l'année mil sept cens seize, le Gouverneur de cette Ville avoit fait partir un Navire de Batavia chargé de ces sortes de criminels & de plusieurs autres marchandises. Un François qui se faisoit appeller de la Parisière, & qui avoit amassé de grands biens, voyant ce Vaisseau prêt à partir, jugea à propos de s'y embarquer avec sa femme, ses enfans, & tous les effets qu'il avoit gagnés au service de la Compagnie d'Hollande; mais ce Vaisseau périt, & la fin de ceux qui étoient dessus fut si déplo-

rable, qu'elle mérite bien d'être rapportée. La relation qui en fut imprimée, commence ainsi par l'histoire du sieur de la Parisière.

Histoire  
d'un François.

Ce François, dont on ignore la famille & le lieu de sa naissance, après avoir demeuré quelque tems à Batavia eut envie de s'y marier. Il jeta pour cela les yeux sur la fille d'un opulent Portugais, qui passoit pour une des grandes beautés de la Ville; il s'agissoit d'abord de gagner les bonnes grâces du pere pour parvenir à la fille : mais il n'en put jamais venir à bout, car le pere étoit de ces gens rébarbatifs, qui n'écoutent pas volontiers les raisons d'un jeune homme passionné. Il n'en étoit pas de même de la Demoiselle, à qui la langue dorée de la Parisière sçavoit persuader tout ce qu'il vouloit. Enfin tous les deux étant contens l'un de l'autre, tout alloit assez bien, au mariage près.

C'étoit cependant où visoit le François à cause que la Demoiselle étoit l'unique héritière. Le pere étoit d'une opiniâtreté insupportable, & il n'y avoit pas apparence pour la Parisière de pouvoir jamais parvenir

à cette alliance qui lui tenoit si fort au cœur. Enfin après mille & mille réflexions, il prend le malheureux dessein de se défaire secrètement du pere, & pour cet effet ayant remarqué qu'il se promenoit quelquefois seul le long de la mer, il alla l'y attendre dans un endroit où il ne pouvoit être vû.

Le pere ne manqua pas de venir selon sa coutume, & dans le tems qu'il se promenoit, occupé à la lecture d'un livre, le François sortit de sa cachette avec un poignard à la main, dont il lui donna tant de coups qu'il le laissa mort sur la place. Ensuite il reprit le chemin de la Ville tranquillement après avoir jetté son poignard à la mer, & rentra par une porte opposée à celle du côté de laquelle le meurtre avoit été commis.

Ce crime demeura si bien caché qu'on ne put jamais en découvrir l'auteur. Cependant la Parisière alla marquer à sa maîtresse les larmes aux yeux toute la part qu'il prenoit à la cruelle perte qu'elle venoit de faire. Enfin comme ce qui est violent ne dure pas long-tems, la douleur de la belle se calma, & elle épousa sans



le ſçavoir le meurtrier de ſon pere, qui entra par cette alliance en poſſeſſion des grands biens pour leſquels il ſoupiroit depuis long-tems. Les jeunes mariés paſſerent quelques années dans la joye & les plaiſirs ; mais voyant le Vaiſſeau dont je viens de parler , qui ſe diſpoſoit à partir pour le Cap de bonne Eſpérance, notre François eut envie de ſ'y embarquer avec ſa femme , ſes enfans & tous ſes effets. Il comptoit trouver en ce Cap quelque Vaiſſeau François ou d'une autre nation , par le moyen duquel il ſe rendroit en France ſa chere patrie, où il avoit fait deſſein de briller , mais le Ciel en avoit décidé autrement.

Le Vaiſſeau alla quelque tems fort heureuſement ; mais quand il fut arrivé à la hauteur du Cap des Courans , une horrible tempête le fit échoüer & brifer contre des rochers, de ſorte que tous ceux qui étoient deſſus eurent toutes les peines du monde à ſe ſauver, les uns par le moyen des débris du Vaiſſeau , les autres avec la chaloupe. Ces pauvres malheureux ſe voyant à terre ſe mirent en route pour chercher un endroit

Droit habité par les Portugais, qu'ils estimoient être proche du lieu de leur naufrage, mais ils se trouverent bien surpris de se trouver en un païs situé entre le Cap des Courans & celui de bonne Espérance, où les Noirs de païs les harceloient nuit & jour par les bois, & le long de la marine.

Les Hollandois se défendoient le mieux qu'ils pouvoient, mais ils ne pouvoient résister qu'à demi à cause de la violente chaleur du climat, de la faim & de la soif qui les tourmentoient étrangement, de sorte qu'il y en eut plusieurs qui restèrent exposés à la cruauté des Noirs & des bêtes farouches. Ces Noirs, sans se soucier des coups de feu, en tuèrent grand nombre; le reste entre lesquels se trouva la Parisière, sa femme & ses enfans, se sauverent le mieux qu'ils purent en gagnant toujours païs; mais à force d'avancer ils tomberent entre les mains d'autres Noirs, qui leur firent mille cruautés, & massacrèrent la plupart de ces malheureux. La Parisière réfléchissant alors sur le misérable état où il se trouvoit avec sa femme & ses enfans au milieu des barbares, &

*II. Partie.*

F

dans des déserts brûlans & arides, avoua qu'il méritoit bien ce châti-  
ment, & que le sang de son beau-  
pere excitoit la vengeance divine  
contre lui,

Il n'en fallut pas davantage pour  
faire verser à sa malheureuse femme  
un torrent de larmes ; elle lui fit mil-  
le reproches, & à quelques jours de  
là ne pouvant résister à sa douleur,  
à la faim, à la soif, à la chaleur & à  
une infinité d'autres miseres, elle fut  
trouvée mourante par le François son  
mari qui venoit de chercher quel-  
ques racines pour la sustenter. Il en  
reçut les derniers soupirs & l'enterra  
dans le sable, comme il avoit fait  
tous ses enfans ; après quoi son dé-  
sespoir le porta à se jeter dans les  
bois, & depuis on n'en a jamais en-  
tendu parler. Tous ceux qui étoient  
de sa compagnie furent mangés par  
les bêtes, ou tués par les Noirs, ex-  
cepté un seul Hollandois, qui en  
réchapa avec des peines & fatigues  
incroyables, & fit tant qu'il arriva  
au Cap de bonne Espérance, où il  
fit le récit de cette déplorable avan-  
ture.

Le tems de mon retour à Goa s'ap-

prochant, je fis marché avec le Patron d'un Navire Portugais, qui avoit quelques Marchandises pour cette Ville, & quelques Comptoirs le long de la Côte de Malabar, mais comme il ne devoit partir que dans le terme de trois semaines; je pris ce tems pour reconnoître quelques endroits de cette grande Île, & pour remarquer ce qu'il y avoit de plus curieux le long de la mer aux environs de Batavia.

Pour cet effet je louai un Birmar; c'est une espèce de Bateau, dont il y a grand nombre en cette Ville, entretenus aux dépens du Gouverneur, qui retire un grand profit de leur loyer, & m'y étant embarqué avec quelques provisions, & un sçavant Botaniste qui m'honoroit de son amitié, nous partîmes un jour de grand matin pour cotoyer l'Île, nous faisant mettre de tems en tems à terre pour faire nos observations dans les endroits que nous jugions convenables à notre dessein.

Nous ramassâmes d'abord un grand nombre de burgos, coquilles, vignots & autres raretés marines dont la beauté étoit surprenante; mais ce qui

Voyage  
de l'Auteur  
aux envi-  
rons de Ba-  
tavia.

nous étonna davantage , ce fut qu'ayant mis dans mon mouchoir une certaine sorte de petit coquillage avec le poisson qui y étoit renfermé, ce même mouchoir parut teint d'une couleur de pourpre ; ce qui nous fit conjecturer que ce poisson pouvoit bien être le *Murex* des anciens , dont on a perdu l'usage. Je gardai par curiosité quelques-unes de ces petites coquilles , mais je les perdîs à Goa.

Après nous être promenés assez long-tems sur les bords de la mer , & nous être rafraîchis , nous entrâmes plus avant dans le païs , où nous trouvâmes une campagne assez spacieuse environnée de bois. Nous y fîmes rencontre de deux habitans de l'Isle qui étoient là avec un petit garçon occupés à ramasser quelques racines & quelques fruits. Ils ne parurent point surpris de notre rencontre , ils nous firent même quelques civilités à leur maniere , mon camarade leur dit en leur langue le sujet qui nous amenoit en ce lieu ; c'est ce qui déterminâ le petit garçon à nous montrer plusieurs simples , dont se servent ces peuples , & une herbe

entr'autres qui leur sert de contre-poison, lorsqu'ils ont pris quelque chose de pernicieux; ou quand ils ont été frapés de flèches empoisonnées. Nous prîmes des feüilles de cette herbe, & mon ami en composa un onguent dont il fit l'essai; il se trouva très-excellent pour les playes & autres maux. Nous voulûmes prendre la racine de cette herbe, mais ce petit garçon se mit aussi-tôt à crier, & les deux Indiens le quérèrent fort de ce qu'il nous avoit montré cette plante qu'ils estiment infiniment.

En parcourant les bois nous trouvâmes un arbre dont les feüilles sont assez semblables à celles du laurier; mais l'arbre est plus gros, quoiqu'on en trouve aussi de petits. En faisant une incision à cet arbre, il en sort une gomme blanche & excellente contre les apostumes ou tumeurs, causées par des humeurs froides, car pour celles qui viennent de chaleur, cette gomme que les Indiens appellent Copal, n'y est pas bonne.

Copal.

Nous cueüillîmes pareillement en cet endroit une racine que mon Bot-

Anac.

Portugais l'appellent Anac. C'est une plante rampante à terre & assez semblable à l'aristoloche longue, elle porte un petit fruit qui imite les poires, longues, tendres & vertes. Cette racine a une vertu merveilleuse, pour guérir une certaine maladie appelée Antac, que l'on prend facilement par le commerce avec les Noirs. Il n'y a pas d'autre remède aux Indes pour exempter de la mort que celui-là. On broye d'abord cette racine, & on en prend le poids d'un écu ou environ en poudre dans de l'eau claire, & cela fait suer si fort le malade, qu'en peu de tems il est guéri. Je mis sur ma langue un peu de cette racine, je la trouvai quelque peu amère, & cependant d'une odeur & d'un goût assez agréable.

**Datura.** Mon ami me montra aussi en cet endroit quelques plantes par-ci-par-là qui portoient de grandes fleurs blanches sur des tiges assez hautes : il m'assura qu'il y en avoit beaucoup aux environs de Goa, où il avoit demeuré, & que les Dames n'en ignoient pas la vertu de son tems. Ma curiosité me porta à lui faire quelques questions au sujet de cette belle

plante, & pour me contenter il me dit que ce que j'admirois, s'appelloit Datura, & que quiconque en prendroit en trop grande quantité, mourroit en peu de tems, riant & pleurant comme un insensé; & qu'autrefois les Dames de Goa, pour avoir le plaisir de converser sûrement avec leurs amans, donnoient une petite dose de cette herbe à leurs maris, en y mêlant quelque autre composition qu'il ignoroit, de sorte que le pauvre mari après en avoir pris, entroit en une si grande folie ou rêverie, qu'il prenoit une pique, fusil, ou hallebarde pour garder la porte de sa maison; demeurant de cette maniere en sentinelle sans dire aucun mot aux entrans ou sortans, vingt-quatre heures entieres, qui est le tems ordinaire de l'effet de la drogue; après quoi s'éveillant comme d'un profond sommeil, il ne se souvenoit point de ce qu'il avoit vû ou fait, tant les yeux, les sens, & la pensée sont agités par la force de cette plante.

Cette description me divertit fort, & donna lieu à quelques plaisanteries, qui nous amusèrent en mangeant quelques noix de cocos, dont

Cocos.



nous bûmes le lait avec plaisir. Mon ami m'assura que ce lait pris en trop grande quantité, est fort nuisible à la santé. Il n'enyvre pas à la vérité, car il n'échauffe pas, & ne monte pas à la tête; mais au contraire il glace, & engourdit si fort les nerfs, qu'on ne peut marcher ni se tenir debout.

Nous remarquâmes encore en cet endroit quelques plantes que la terre produit sans être cultivée, comme quelque peu de cochenille, du pastel, du bois de teinture, du mollé & du cacao. La cochenille est une espèce de petite araignée blanchâtre qui croît sur certains arbres d'une espèce particulière, & assez semblables à des figuiers. Ces arbres sont fort bas de tige, mais ils ont grand nombre de feuilles & d'une grandeur prodigieuse. Tout le monde est instruit de l'estime & de l'usage qu'on fait de la couleur d'écarlate dans tous les pays de l'Europe; cependant c'est de cette petite bestiole seulement qu'elle se tire. Il y en a grande abondance dans la nouvelle Espagne d'où on l'apporte en Europe.

**Pastel.** Le Pastel est une plante semblable au chanvre; elle est excellente pour les

belles teintures bleues : les Peintres & les Teinturiers ne peuvent s'en passer. Le bois de teinture dont j'ai parlé, étoit assez semblable à celui qui porte le nom de campêche, bois si renommé dans tous les pays, que les Navires s'en chargent avec plaisir. L'industrie des hommes l'a trouvé propre à teindre vingt-deux couleurs différentes.

Le Mollé est un grand arbre fort touffu, dont la feuille verte teint en jaune, au raport de mon Botaniste; ses petites branches appliquées entre la tête & le chapeau, sont un véritable réfrigératif & préservent des coups de Soleil : nous en fîmes l'expérience, car le Soleil étoit bien ardent. La gomme qui découle de cet arbre est blanche, & sert comme de baume pour guérir toutes sortes d'ulcères & de blessures. Son tronc peut servir au charonnage; son fruit pend comme de petites grapes de groseilles rouges, dont il approche fort pour la grosseur, la forme & la couleur : il est d'un goût & d'une odeur assez agréable, mais cependant un peu forte, & on en peut tirer une espèce de vin fort doux qui enyvreroit.

Mollé: 1

F v

Cacao.

Le Cacao, dont nous ne trouvâmes que trois arbres malgré nos perquisitions & nos recherches, croît comme un arbre de moyenne hauteur. Il aime l'ombre, & se trouve presque toujours à l'abri de quelque autre arbre plus élevé que lui, comme s'il cherchoit à se garantir des ardeurs du Soleil. Il produit depuis sa racine jusqu'à ses branches les plus hautes une espèce de cocos raboteux, & par grains au dehors à peu près comme feroit un grand concombre d'un gris brun. Ce cocos étant ouvert montre au-dedans environ cent grains plus ou moins, qui sont couverts chacun d'une petite écorce coronneuse de très-bon goût & pleine de suc. Quand on a mangé cette écorce, on trouve dedans un grain roux couvert d'une autre écorce plus mince & presque noire, & ce grain qu'elle renferme, est précisément ce qu'on appelle le cacao. L'usage en étoit plus commun dans l'Europe avant celui du café qui semble l'avoir emporté sur lui, sur-tout en Angleterre, France & Hollande.

Ce grain, au rapport de mon camarade qui avoit été en Amérique, sert

de monnoye dans la nouvelle Espagne. On en donne soixante qui tiennent lieu de sept soux : dans les marchés publics on en achette les menuës ustenciles de cuisine & de ménage , & on s'en sert aussi à faire l'aumône. Quand ce grain est moulu & qu'il est réduit en pâte , il s'en tire une espèce de pomade blanche qu'on appelle pomade de cacao : elle est d'une odeur fort agréable , on s'en sert utilement en plusieurs sortes de maladie , & quelques personnes l'appliquent avec succès sur les blessures nouvellement faites. Il y en a de petit , de moyen & de gros ; mais sa bonté ne consiste point en sa grosseur , ni en sa couleur , mais en l'excellence de son goût qui provient de la qualité du terroir. Le meilleur de tous est celui qui croît en Amérique dans la Province de Nicaragua , & ensuite celui de Guatimala qui est presque le même climat , puisque celui de Varacosa dans l'Isle de Cuba , & ce dernier est le plus roux.

Après ceux-là , celui de Saint Domingue l'emporte , parce qu'il est menu & excellent pour son suc ; celui de Caracas qui est le plus gros ,

est le moins estimé de toutes les Indes. Il y en a aussi dans le Pérou, mais il ne croît que dans le Goyaquil : il y est fort gros & excellent, tant qu'il ne sort pas du Royaume, mais lorsqu'on veut le transporter ailleurs, il change de goût en passant la mer, & devient chanci : c'est ce qui fait que plusieurs personnes le recherchent avec plus d'empressement que les autres, parce qu'il fait plus de mousse & d'écume que celui du Mexique, & il y a bien des gens qui n'aiment que la mousse du chocolat, & ils n'en voudroient pas boire s'il n'étoit fort moussieux. Cette petite dissertation du cacao vient de mon Botaniste, je n'y ai rien mis du mien.

**Maguey.** Nous rencontrâmes pareillement en nous promenant par la campagne plusieurs plantes que les Portugais appellent Maguey, il est de la forme de l'artichaud. Il croît sans culture dans les champs; mais quand on le cultive, il a plus de force & de vertu. Ses feuilles sont beaucoup plus grandes que celles de l'artichaud, puisqu'elles ont une aune de long, & qu'elles sont larges à proportion, communément elles ont trois quarts

de long. Cette plante est fort large par le pied, & croît en diminuant de grosseur jusqu'au haut, où s'éleve une espèce de tuyau de la grosseur & de la forme d'une plume à écrire, fort abondant en épines. Cette feiuille est épaisse de deux doigts, & a une écorce assez dure qui peut dans un besoin servir de papier, de même que son tuyau taillé avec un canif, peut servir de plume.

Le corps de la feiuille qui est dessous cette écorce étant cuit au four, a le même goût que de la pâte de eoin : lorsqu'elle est verte, il en sort un suc merveilleux pour les blessures & pour ranimer la vigueur des chevaux accablés de fatigues, & quand elle est sèche, elle sert de tuiles pour couvrir les maisons. Quand on la lave ou qu'elle demeure quelque tems dans l'eau, elle s'amollit de telle sorte qu'on en file du fil très-fin, dont on fait toutes sortes de toiles & de cordages, suivant la grosseur qu'on lui donne en filant.

La tige d'où sortent ces feiilles est grosse comme la cuisse par le bas, & diminuë en pointe jusqu'à la hauteur d'environ vingt pieds. Elle pous-

#### 34 VOYAGE D'INNIGO

se des fleurs jaunes dont on fait des syrops & des purgations souveraines pour les maux vénériens, & pour toutes sortes de pustules. Le bois en est souple, mais d'une nature peu sujette à se corrompre ; & pour cette raison on s'en peut servir à couvrir les toits. On en fait aussi des fourreaux d'épée & de pistolets ; des treillis pour les fenêtres, des clôtures de jardins, & les Espagnols ont trouvé le secret en Amérique, où ils ont beaucoup de cette plante, d'employer le cœur qui est le plus tendre à faire des images ou représentations de Saints, à quoi il est fort propre. On peut tirer du vin de cette plante en y faisant une petite ouverture assez profonde cependant, puisqu'il faut qu'elle aille jusqu'au cœur du tronc, à l'endroit où les feuilles s'en séparent, & de cette ouverture coule une liqueur que l'on peut recueillir quatre fois le jour, parce qu'on en retire ordinairement le poids de deux livres chaque fois. De cette liqueur se fait d'excellent miel, de l'huile, du vinaigre, & de cette espèce de vin qu'on appelle Pulqué, dont on s'enivre fort dans la nouvelle Espagne ;

où cette plante de Maguey est fort commune & en abondance.

Après nous être munis de quelques plantes, dont mon ami avoit besoin, nous reprîmes la route de la mer pour joindre nos Mariniers que nous supposions s'être fort ennuyés de nous attendre; mais à la descente d'un chemin creux & rempli de broussailles, un gros vilain serpent de plus d'une aulne & demie de long, s'élança vers nous avec des siffemens horribles : sa peau étoit marquetée de jaune, gris, bleu & autres couleurs. A l'aspect de cette effroyable bête je reculai quelques pas tout tremblant; mon compagnon s'apercevant de ma peur : ne craignez rien, me dit-il, je vais rendre cette bête aussi souple que vous la voyez furieuse. En effet après avoir marmotté entre ses dents quelques paroles, que je n'entendois pas; le serpent devint doux, & gagna sa retraite en caressant de la queue mon ami, comme les chiens font ordinairement à leurs maîtres. Mon Botaniste se mocqua un peu de ma peur, & me dit que la plupart des habitans de l'Isle ne faisoient pas difficulté



d'en manger après leur avoir ôté la tête & les intestins, & après les avoir mis quelque tems sécher au Soleil.

En nous entretenant ainsi nous rejoignîmes nos gens : les drôles s'étoient mieux divertis que nous ; en notre absence, ils avoient rodé avec leur bateau le long de la Côte, persuadés que nous ne reviendrions pas si-tôt, & ils avoient trouvé d'excellentes huitres parmi les rochers, & quelques grosses écrevices de mer qu'ils avoient fait cuire dans une chaudière qui par hasard se trouva dans la chaloupe, s'étant servis de quelques broussailles, & herbes sèches pour faire du feu. Ils s'étoient régales de ces poissons, & par grace spéciale nous en avoient réservé une petite portion. Nous en mangeâmes & trouvâmes les huitres excellentes & très-délicates : pour ce qui est des écrevices, nous remîmes à les manger à Batavia, où nous arrivâmes sur le soir assez tard.

Comme nous avions eu du plaisir à cette promenade, quelques jours après mon ami me proposa une seconde sortie pour visiter un autre endroit de l'Isle, je taupai à sa pro-

position, & ayant pris le même bateau, & les mêmes gens dont nous nous étions déjà servis, nous allâmes descendre en un lieu où mon curieux croyoit trouver de quoi satisfaire sa curiosité & la mienne; mais son espérance fut vaine. Nous ne trouvâmes d'abord que des Man-

Man-  
grouës,  
Tabac,  
Bambous;  
Cassave,  
Patates,  
Yams,  
Calebasses,  
Mahis,  
Cédres,  
Platanes.

Le Tabac que nous cueillimes en ce lieu, faute d'être cultivé, ne me parut pas avoir grande force; mon ami me dit que les Indiens ne le cultivoient jamais, & qu'ils se contentoient seulement de le semer dans leurs plantations, puis quand il leur paroît assez sec, ils prennent les feuilles qu'ils entassent les unes sur les autres, après quoi ils en font une espèce de rouleau, au milieu duquel ils laissent une ouverture.

Les Mangrouës dont je viens de parler, sont une espece d'arbres qui en s'élevant s'embrassent les uns les autres, de telle maniere qu'ils bouchent le passage. Cet arbre a deux bons pieds de tour, il croît assez haut, & a beaucoup de sève : on m'a assuré que l'écorce de ceux qui viennent au bord de la mer est fort rouge, & qu'on s'en sert pour la teinture des cuirs.

Les Bambos ou Bambous sont aussi incommodes que les Mangrouës, ils bouchent totalement les passages. On void sortir d'un même tronc une infinité de branches armées d'épines, qui arrêtent tout court ceux qui voudroient passer. Les Patates & les Yams sont des racines que les Indiens font rôtir, & qu'ils mangent : la Cassave imite fort le légume que nous appellons panais. Mon camarade me dit qu'il y en a de deux espèces différentes ; une pernicieuse, dont cependant on fait usage en exprimant tout le suc qui est mauvais, puis faisant sécher cette racine qu'on réduit en poudre, que l'on païtrit ensuite, & dont on fait du pain, & une autre douce.

Les Calebasses croissent comme nos citrouilles ; mais les Indiens en ont de deux sortes, les unes douces, les autres ameres. Ils mangent les douces, & de leurs écorces se font des vaisseaux pour boire, ou des plats pour mettre à manger. Ils ont une autre sorte de Calebasses qui croissent à une espèce d'arbrisseau fort rouffu ; il y en a aussi de deux sortes, de douces & d'amerres : on ne peut manger que des douces, car pour les autres, il n'est pas possible d'en tâter ; mais en récompense on en fait de très-bons remedes contre la colique & les fièvres. Pour ce qui est des petits Cédres, dont nous coupâmes quelques branches, ils nous parurent d'une agréable odeur, & d'une couleur très-rouge.

A l'égard des Platanes, ceux que je vis avoient le tronc environné de quantité de feuilles longues & épaisses, qui paroissent entrées les unes sur les autres, & forment un assez bel aspect. Les fruits de cet arbre croissent vers le sommet, & sont aussi agréables quand ils sont murs, qu'ils sont dégoûtans quand ils sont verts. Les Indiens en font des avenues & de pe-

140 VOYAGE D'INNIGO  
tits bois. Nous mangeâmes quel-  
ques-uns de ces fruits, qui nous ser-  
virent merveilleusement à nous  
rafraîchir.

Après nous être promenés quel-  
que tems, comme nous nous dispo-  
sions à retourner à notre bateau, il  
survint une pluie si abondante mêlée  
de tonnerre & d'éclairs, que nous  
crûmes être à notre dernier jour ; elle  
dura deux grosses heures, & l'endroit  
où nous étions étant bas & fort creux,  
l'eau y vint avec une telle impétuo-  
sité, que peu s'en fallut que nous ne  
fussions entraînés par le torrent :  
tout ce que nous pûmes faire, fut de  
gagner promptement quelque hau-  
teur, & de nous y percher sur des  
arbres comme des oiseaux ; car il y  
avoit plus d'un pied d'eau au pied de  
ces arbres, & nous craignions avec  
raison qu'elle n'augmentât conside-  
rablement. Cependant nous en fu-  
mes quittes pour la peur & pour être  
bien mouillés ; mais après l'orage le  
Soleil venant à percer les nuées, fut  
si ardent qu'il ne tarda pas à nous sé-  
cher, & une demie-heure après, il  
ne parut non plus d'eau dans la val-  
lée, que s'il n'y en fût jamais tombé.

Mon ami me dit que nous étions au fort de l'hyver de ce pais-là , & que cette saison se passe ordinairement en pluies chaudes , & en violens coups de tonnerre , ce qui me surprit infiniment n'ayant jamais rien vû de pareil.

En arrivant à notre bateau nous trouvâmes nos gens occupés à vider l'eau qui y étoit tombée en si grande abondance , qu'il y en avoit plus de trois pieds ; ils n'étoient pas de si bonne humeur qu'au premier voyage , parce qu'ils n'avoient pas trouvé d'huitres ni d'écrévices , & qu'au contraire un de leurs camarades se baignant dans la mer , avoit été sur le point d'être tué par un grand poisson qui a un grand os pointu entre les yeux & la tête , & qui va ordinairement à fleur d'eau aussi vite qu'un Martinet , de sorte qu'il est très-dangereux de rencontrer cet animal , comme notre Marinier avoit fait. Il auroit sans doute succombé à son malheur sans ses camarades , qui ayant vû venir de loin l'animal , l'en avertirent fort à propos.

Quand nous fûmes de retour à Batavia , on ne s'y entretenoit d'au- Fait de prisonniers

tre chose que de la mauvaise humeur du Gouverneur, qui étoit dans une colère terrible à cause de l'évasion de quelques prisonniers : Voici comme on contoit l'histoire. Il y avoit douze ou quinze prisonniers dans la prison destinés pour le Cap de bonne Espérance. Ces malheureux firent prier le Gouverneur de leur permettre de prendre l'air quelquefois, & de se baigner dans le canal qui est aux pieds des murailles de la prison. Il fut long-tems sans leur accorder cette grace ; mais enfin il leur permit de sortir les matins & les soirs, trois à la fois avec leurs gardiens, pour se laver & nettoyer leurs hardes. Les femmes Hollandoises, qui sont extrêmement libres, venoient exprès pour les voir baigner, & s'entretenoient avec eux sans façon ; ce qui fut cause que quelques-uns de ces baigneurs en ayant voulu approcher quelques-unes pour les caresser, les maris des Hollandoises en avertirent le Gouverneur, qui défendit de laisser sortir à l'avenir ces prisonniers.

Cette défense, qui leur paroissoit trop sévère, & l'aversion qu'ils avoient pour le voyage du Cap de

bonne Espérance, les obligea la plupart à chercher les moyens de sortir de prison & de tromper la vigilance de leurs gardes qui les observoient jour & nuit. Les plus subtiles s'aviserent après avoir examiné & considéré la situation du lieu, de faire un trou dans la muraille par dessous un lit, de sorte qu'on ne pouvoit pas s'en appercevoir. Ils réussirent si bien que la nuit suivante trois d'entr'eux s'évaderent, & se sauverent où ils purent; mais pour avoir le loisir de venir à bout de cette entreprise, il fallut amuser celui qu'on appelle le gardien que quelques prisonniers faisoient boire pendant que les autres travailloient. Ce malheureux s'en-yvra, & dormit si long-tems, que le sergent qui étoit de garde pour visiter les prisonniers, crut qu'ils l'avoient empoisonné, & l'ayant éveillé, il reconnut l'évasion des trois, sans pouvoir sçavoir par où ils s'étoient sauvés.

Le Gouverneur en fut averti, & l'ayant fait venir pour l'interroger, il le fit attacher à un pillier planté dans la cour de la prison, & le fit fustiger par les autres gardiens; il



commanda même à tous ses esclaves de lui donner chacun un coup avec le bout d'une grosse corde, de sorte qu'il fut quinze jours à se faire panser, & ensuite il devint comme enragé contre les autres qu'il traitoit fort rudement. Mais le tems qui vient à bout de toutes choses, calma un peu sa colère, & lui fit oublier ses ressentimens. Il s'humanisa comme auparavant avec les prisonniers, & reprit ses premières habitudes de boire & manger avec eux; ce qui leur fit aussi reprendre le dessein de tenter un second effort pour se sauver presque tous à la fois.

Ce fut le jour de l'exaltation de Sainte-Croix, quatorze de Septembre de cette année, qu'ils se préparèrent tous à s'esquiver la nuit pendant que quelques gens appostés feroient boire ce gardien & qu'ils l'exciteroient à fumer. Le dessein fut bien conduit, & dix étoient déjà sortis quand le gardien s'en apperçut. Ils étoient couchés dehors dans des herbes fort hautes pour s'attendre les uns les autres, & voyant que deux d'entr'eux ne venoient pas, ils passerent à la nage un canal large de douze à quinze pas,

pas, & profond de douze pieds rempli d'eau quand la marée monte; mais malheureusement un de ces prisonniers ne sçachant pas nager, fut obligé d'attacher à son cou un sac plein de hardes qu'il portoit auparavant sur ses épaules, & dans la pensée que les autres l'aideroient, il se jeta dans l'eau sans les avertir.

A peine avoit-il fait quelques pas, que la marée qui descendoit, le gagna, & fit tourner son sac sous son ventre, dont la pesanteur l'attiroit au fond de l'eau, ce qui l'obligea à faire quelque bruit, que la sentinelle n'entendit pas plutôt qu'elle tira un coup de mousquet, qui mit la garde en allarme: elle sortit promptement avec des flambeaux, & trouva les prisonniers qui se sauvoient, qu'elle pilla & maltraita avec outrage, & les conduisit nuds comme ils étoient dans des cachots. Ils ne furent cependant pas tous repris dans le moment, car il y en eut qui ayant pris les devans, se refugierent dans la case d'un Portugais, où ils demeurèrent cachés jusqu'au lendemain sur les quatre heures du soir qu'ils furent découverts par une femme Portugaise,

*II. Partie.*

G

qui courut en avertir le Major de la Ville, lequel fit partir à l'instant des Caffres, (ce sont les Archers de Batavia) pour les prendre. Ces prisonniers avoient eu la précaution de se munir d'épées & de pistolets qu'ils avoient attachés à leurs chapeaux quand ils passerent le fossé à la nage, & s'ils les avoient eus alors, ils se feroient bien défendus; mais ils les avoient cachés dans des herbages, de sorte qu'ils perdirent ces armes que les Caffres ne trouverent point. Ils n'en furent pas quittes pour cela à meilleur marché que leurs camarades; car ces Caffres les fouillèrent & leur prirent tout leur argent; on les mit de même que les premiers dans des cachots, d'où on les fit passer tous dans une chambre fort obscure, où on les garda quinze jours à faire pénitence en faisant mauvaise chere, & couchant sur la dure. Ils firent prier le Gouverneur de moderer leurs peines, & de leur faire rendre leurs lits; mais il aima mieux les renvoyer au même lieu où ils étoient auparavant, dont on avoit visité toutes les murailles.

Ils n'y furent pas huit jours, qu'il

prit envie à deux de ces malheureux de tenter encore une fois fortune. Ils sortirent donc par le même trou qui n'avoit point été découvert, parce que les prisonniers l'avoient fort proprement rebouché, & s'étant cachés trois jours durant dans les bois à une demie lieuë de la Ville, espérant trouver quelqu'un qui leur montreroit le chemin de Bantam où ils vouloient se sauver, ne voyant personne ils prirent la résolution de retourner à Batavia, où ils prirent un Noir qui avoit un bateau, à qui ils persuaderent de les mener à bord d'un Navire qui étoit à la rade; mais après que le Maure les eut conduit à la rade, ils le menacerent de le tuer s'il ne les menoit à Bantam. Ce Noir épouvanté de pareille menace sans dire un seul mot, se jeta dans la mer & alla trouver à la nage un Capitaine Hollandois qui étoit en ce lieu avec son Navire: il lui donna avis de ces deux prisonniers qui vouloient se faire conduire à Bantam, & qui l'avoient menacé de le tuer, s'il ne leur obéissoit; de sorte que cet Officier fit incontinent embarquer du monde dans une chaloupe

pour courir après les fuyards qui furent bien-tôt attrapés, & conduits devant le Gouverneur qui leur demanda ce qui pouvoit les obliger à chercher tous les jours le moyen de se sauver; mais ils lui répondirent que le désir de recouvrer la liberté étoit si naturel aux hommes, qu'il ne falloit pas s'étonner s'ils tâchoient de se la procurer. Cette réponse déplût fort au Gouverneur, qui les renvoya tous deux en prison, ordonnant qu'ils fussent enchaînés, & nourris de ris & d'eau seulement. Ces fréquentes évasions avoient tellement irrité ce Gouverneur, que personne n'osoit l'aborder pour lui demander la moindre grace.

Le tems de mon départ approchant j'allai trouver le Capitaine Portugais, avec qui j'avois fait marché pour me remettre à Goa; je lui demandai quand il souhaitoit que je fisse porter mon bagage à bord de son Vaisseau; mais je fus bien surpris de voir qu'il me remettait encore à la huitaine. Il faut, me dit cet homme, que j'envoie une barque à Yambi charger quelques balles de poivre; cela ne tardera pas, & si vous vou-

lez, continua-t-il, vous promener jusques-là, il ne tiendra qu'à vous. Je m'informai où étoit cet Yambi, & il me répondit que c'étoit dans l'Isle de Sumatra, distante de Batavia de vingt ou trente lieues : il disoit cela exprès.

La curiosité de voir & d'apprendre toujours quelque chose de nouveau, fit que je montai le lendemain sur cette barque, & dès la nuit suivante je croyois arriver à Sumatra, mais je me trompois, car nous n'y arrivâmes que le sixième jour, où nous fûmes à la vûe de l'Isle de Sumatra, & le lendemain nous cherchâmes l'embouchure de la riviere : nous y trouvâmes un fort mauvais port, consistant en une trentaine de mauvaises maisons bâties sur des piliers. Ce fut là que nos Matelots chargèrent leur poivre, de sorte que je ne vis pas la Ville d'Yambi.

Nous arrêtâmes peu en cet endroit, & ayant un vent favorable nous reprîmes la route de Batavia, où nous arrivâmes en peu de tems. La première chose que je fis, fut de me plaindre à mon Patron Portugais du voyage infructueux qu'il m'avoit

fait faire. Il se mit à rire, & me dit qu'il ne m'avoit parlé de cela que par maniere de risée, & qu'il ne croyoit pas que je fusse assez ingénu pour le croire. Je ne jugeai pas à propos de le trop pousser sur cet article ayant besoin de lui pour mon retour. J'enrageois cependant dans mon ame d'avoir été sa dupe, & d'avoir fait très-mauvaise chere un assez long tems.

Départ de  
Batavia.

Deux jours après nous partîmes de la rade de Batavia. Il y avoit sur notre Vaisseau vingt ou trente personnes tant Marchands que Passagers, du nombre desquels étoit un riche Marchand de Perse qui alloit à Surate : pour ce qui est de l'Equipage, il étoit assez nombreux en Matelots & en esclaves. Ce même jour notre Navire alla mouïller devant la Ville de Bantam capitale de toute cette Isle de Java. Ce fut en cet endroit où nous prîmes des rafraîchissemens pour notre Navire ; comme cocos, ananas, pampelmous, & autres fruits & légumes, & pareillement des viandes, comme quelques vaches, poules, oyes, canards & autres volailles, que l'on nous apportoit à

notre Vaisseau dans des barques & bateaux ; notre Capitaine , qui n'étoit pas un homme d'une humeur aisée , ne voulant pas souffrir que personne de son bord allât à terre.

Après que chacun eût fait ses petites provisions notre Capitaine fit lever l'ancre , & prit la route de Goa , où nous arrivâmes en deux mois quelques jours moins , le vingt de Novembre mil sept cens dix-huit. Notre voyage fut assez gai d'abord ; mais quelque tems après nous fûmes battus de bourrasques épouvantables. Les Pilotes & gens de mer appellent ces sortes de coups de vent & de pluie , des grains : nous eûmes aussi quelquefois des calmes , pendant lesquels on ne s'appercevoit pas du moindre vent. Alors nos Mariniers & les plus entendus d'entre nous prenoient le plaisir de la pêche ; laquelle étoit souvent si abondante , que nous étions obligés de rejeter à la mer , des poissons que nous trouvions trop petits , & que l'on auroit trouvé ailleurs d'une raisonnable grosseur.

Nous eûmes fort peu de malades durant cette traversée : quelques-uns furent attaqués de fièvres chau-

Retour  
de l'Au-  
teur à Goa.



des, mais par les bons soins d'un très-habile Chirurgien François qui étoit sur notre Navire ; personne ne mourut qu'une jeune esclave de l'Isle de Sumatra, pour laquelle un de nos Matelots avoit pris une passion toute extraordinaire : il fut tellement touché de la mort de cette jolie esclave, qu'il fut attaqué de la même maladie, de laquelle on eut toutes les peines du monde à le faire revenir ; dans le fort de ses accès il se mit en tête qu'il étoit Roi de Siam, & qu'il équippoit une flotte considérable pour combattre l'Empereur du Japon qui avoit fait enlever sa maîtresse par subtilité ; cette croyance où il étoit, le faisoit jurer, crier & tempêter comme un enragé ; on crut que cette idée se passeroit avec la fièvre, mais quand il fut guéri, la même idée lui ayant continué, on reconnut qu'il étoit devenu véritablement fou. C'étoit une chose assez plaisante de voir ce Matelot gros & gras s'équiper de toutes sortes de guenilles, & venir s'asseoir sur une espèce de trône que ses camarades lui faisoient sur le tillac, d'où il donnoit ses ordres gravement pour bat-

tre & ruiner la flotte de l'Empereur du Japon. Ce pauvre malheureux nous divertit assez pendant quelque tems ; mais notre Capitaine apprehendant que sa frénésie ne le fit précipiter dans la mer , le fit attacher avec une chaîne de fer à un des coins du Vaisseau , nous priant tous de ne plus agacer ce pauvre garçon.

Je crois avoir dit qu'il y avoit sur notre bord un Marchand de Perse qui alloit à Surate : la sympathie que nous avions l'un pour l'autre me fit lier amitié avec lui , il étoit né à Ardeüil proche Ispaham ; ses voyages lui avoient acquis beaucoup d'expérience & de lumieres , aussi-bien que ses lectures : il raisonnoit sur toutes choses avec une netteté & une justesse si admirable , qu'on l'auroit plutôt pris pour un Philosophe moral que pour un Marchand. L'accident arrivé au Matelot dont je viens de parler , le frapa , il en fut sensiblement touché , & admirant la folle opinion de ce Marinier , dont on ne pouvoit le guérir ; combien de gens , me dit-il , riroient de l'extravagance de ce pauvre garçon , pendant que l'on pourroit rire avec ju-

stice de leurs opinions, qui ne sont guères mieux sentées. Que de choses on pourroit dire sur la variété des opinions humaines ! chacun a la sienne & n'en veut pas démordre, de sorte que l'on peut dire que l'Opinion est la Reine de l'Univers. Ensuite il passa à l'état des affaires de son pays, où il prévoyoit qu'il arriveroit de grandes révolutions par la méfintelligence des Grands, dont l'ambition démesurée ne tendoit pas moins qu'à usurper le Gouvernement de l'Etat. En nous entretenant ainsi tous les jours d'affaires Politiques & de plusieurs questions curieuses, nous arrivâmes, comme je l'ai déjà dit, insensiblement à Goa, où je perdis de vue mon Persan, parce qu'il y fit peu de séjour, & que j'avois mes propres affaires en tête.

Arrivée de l'Auteur à Goa. A peine notre Vaisseau fut-il entré dans le bassin de cette Ville, qu'ayant pris congé du patron du Navire & de la compagnie, je me jettai promptement dans un bateau avec mon bagage pour me rendre chez du Ligneul mon cher hôte. D'abord qu'il me vit il fut transporté de joye, appréhendant qu'il ne me fût arrivé

quelque chose de sinistre ; en même-  
 tems il me remit une lettre de ma  
 mere, qu'elle avoit écrite au com-  
 mencement de cette année, & mise  
 à l'adresse de ma tante. Le Parron du  
 Vaisseau qui l'apporta ayant appris  
 sa mort, & que je logeois chez ce  
 François, la lui avoit renduë. Je fus  
 bien charmé de recevoir cette lettre,  
 & ma mere devoit l'être aussi d'en  
 recevoir une des miennes que je lui  
 avois adressée au commencement de  
 l'année avant mon départ pour Ba-  
 ravia. Après avoir lû cette lettre :  
 Comment se porte votre femme, dis-  
 je à mon hôte, on ne la voit pas, &  
 vous ne m'en dites rien : à ces mots  
 ce pauvre homme en poussant mille  
 soupirs, & versant un torrent de  
 larmes m'apprit qu'il y avoit environ  
 deux mois qu'elle avoit été emportée  
 en vingt-quatre heures par une ma-  
 ladie violente. Je le consolai au  
 mieux qu'il me fut possible, & lui  
 demandai des nouvelles de mon cher  
 protecteur le bon Pere Suarez, sans  
 oublier son ami le R. P. Olivarez.  
 Il me dit que le premier avoit en-  
 voyé depuis un mois ou deux plu-  
 sieurs fois chez lui, pour sçavoir s'il

n'avoit point reçu de mes nouvelles ; mais qu'il n'avoit pû lui en donner ; Et le Seigneur Oviédo de Las-Velas, lui dis-je, est-il toujours en bonne santé, figure-t-il toujours par sa dépense & par sa magnificence ? Il est toujours le même, répartit du Ligneul, mais il a eu un chagrin bien cuisant. Il espéroit à la faveur de ses richesses, dont il a répandu une partie, parvenir à un poste considérable & fort lucratif ; mais il y a apparence que la Cour de Portugal ne lui a pas été favorable, puisqu'un autre a obtenu ce qu'il briguoit avec ardeur, & comme cet homme crève d'ambition, il a pensé aussi crêver de dépit. En nous entretenant ainsi de tout ce qu'il y avoit de nouveau en cette Ville, on servit le souper, dont je pris ma part, & mon hôte la sienne ; après quoi je m'allai coucher dans un bon lit, où je me trouvai si bien, que je ne me levai que le lendemain sur les onze heures.

Après avoir dîné, & m'être muni de quelques curiosités que j'avois ramassées durant mon voyage, je me rendis au Collège des R. R. Peres Jésuites, où je trouvai le bon Pere

Suarez qui m'attendoit, car mon hôte étoit allé dès le matin l'avertir de mon retour. D'abord qu'il me vit, il accourut au-devant de moi pour m'embrasser; le Pere Olivarez survint un moment après, & ces deux Religieux à l'envi l'un de l'autre, s'empresserent de me témoigner par leurs caresses toute la joye qu'ils ressentoient de me voir retourné en bonne santé. Je répondis à leurs civilités & à leur politesse, par tous les endroits qui pouvoient leur marquer ma reconnoissance, attribuant tout le bonheur que j'avois plutôt à leurs saintes prieres, qu'à la droiture de ma conduite, & à mon mérite personnel qui étoit bien peu de chose.

Ensuite je fis tout mon possible pour leur faire accepter quelques raretés que j'avois apportées des Indes; mais ils refuserent constamment tous deux de rien prendre. Ils se contenterent seulement de les examiner, & de faire à cette occasion plusieurs belles observations. Cependant après avoir réitéré mes prieres, je fis tant que mon cher protecteur voulut bien recevoir un ma-

158 VOYAGE D'INNIGO  
nuscrit Persan que j'avois acheté à  
Batavia d'un Marchand de Candahar  
qui me l'avoit lâché pour cinq to-  
mans. Il traitoit de la Philosophie  
secrete des Gaurés, ou anciens Per-  
sans Adorateurs du Feu. Pour ce qui  
est du Pere Olivarez, l'ayant forte-  
ment sollicité pour qu'il me fit la  
même faveur que son compagnon, il  
se rendit enfin à mes instances, &  
choisit un très-beau Bésoar dont il  
parut très-content. La conversation  
roula ensuite sur la maniere & les  
moyens qu'il falloit employer pour  
engager Oviédo à terminer avec moi,  
& il fut résolu qu'on laisseroit passer  
le lendemain qui étoit un Dimanche,  
& que j'irois chez lui le Lundi sui-  
vant en compagnie de mon Procur-  
reur & du Pere Olivarez. En atten-  
dant ce tems, me dit mon Protecteur,  
je vous conseille de prendre à vos  
gages quelque domestique d'appa-  
rence, qui vous serve de laquais &  
de valet de chambre; car autrement  
on vous prendroit ici pour un *Pica-  
ros* ou misérable: votre hôte trou-  
vera bien vite votre affaire, vous  
pouvez vous en rapporter à lui.

Là-dessus ce dévot Religieux, qui

portoit pour ainsi dire, son cœur sur les lèvres; vous ignorez, continuait-il, comment on vit ici, je vais vous l'apprendre. La plupart des Vaisseaux qui nous viennent tous les ans de Portugal, ne sont chargés que de Païsans & gens de métier; cependant à peine ont-ils passé quelques mois qu'ils trencent du Fidalque & du Gentilhomme : cela leur est très-aisé à faire en ajoutant trois lettres à leur nom, de sorte que Gaspar, par exemple, qui étoit Savetier à Lisbonne, devient Gentilhomme à Goa, en se faisant appeller Dom Gaspar. J'ai connu même un certain Pedro, qui vuidoit le fumier des écuries en Portugal, & qui étant venu ici, prit le nom de Dom Pedro au bout de six mois. Il se fit même tant estimer des Dames Criolles les plus qualifiées, qu'une d'entr'elles le mit en état de se promener à cheval par la Ville avec une chaîne d'or au coü : mais il arriva par malheur pour ce Gentilhomme de nouvelle fabrique, qu'un jeune homme de Lisbonne l'ayant rencontré dans ce superbe équipage par les ruës de cette Ville, lui cria; Bon jour, mon pau-

Noblesse

de Goa.



vre Pierre, comment te portes-tu ?  
 A quoi l'autre répondit qu'il ne le  
 connoissoit pas ; mais le jeune hom-  
 me ayant persisté à lui soutenir qu'il  
 avoit souvent vuide les écuries de  
 son pere ; le nouveau Fidalque fut si  
 déconcerté que l'ayant tiré à l'écart,  
 il le supplia de ne point divulguer ce  
 qu'il avoit été, parce qu'on le croïoit  
 à Goa Gentilhomme de la meilleure  
 Noblesse de Portugal. Il offrit même  
 au jeune homme de l'argent & des  
 présens pour l'obliger au silence,  
 mais il les refusa.

Mœurs des  
 Soldars.

Il n'y a pas même jusqu'aux Sol-  
 dats qui nous viennent d'Europe,  
 poursuit ce bon Pere, qui veulent  
 passer pour Gentils-hommes. D'a-  
 bord qu'ils arrivent ici, eux & leurs  
 habits sont tous couverts de vermi-  
 nes ; c'est ce qui fait que ceux qui  
 sont ici de vieux tems, se moquent  
 d'eux, & leur disent mille injures ;  
 de sorte que les nouveaux débar-  
 qués n'oseroient plus sortir du logis  
 qu'ils ne soient habillés à la maniere  
 du païs, & alors on ne les reconnoit  
 plus, tant ils sont les graves, se  
 faisant même porter un parasol par  
 les rues.

Quand ils ſçavent que quelqu'un les connoît, ils envoient demander à ce quelqu'un par un homme apoſtô s'il eſt vrai qu'il connoiſſe un tel, le priant de dire qui il eſt, de quelle caſte ou race, & s'il deſcend de parens nobles ou non ? que ſi l'autre répond que la perſonne, dont on ſ'informe eſt un miſérable & de baſſe extraction, en voilà aſſez pour jeter le Soldat dans le défefpoir ; & outré de ſe voir reconnu pour ce qu'il eſt, il complotte avec d'autres gens comme lui contre celui qui a dit cette vérité, & à la première occaſion lui donne tant de coups qu'il le laiſſe pour mort ſur la place. Cela eſt cauſe qu'on a ici, pour ainſi m'exprimer, bouche couſuë, je veux dire que l'on a grand ſoin de ne rien dire ſur le compte des uns & des autres, & notamment de ceux à l'occaſion deſquels on eſt interrogé.

Quand ils ont envie de déchiqueter quelqu'un ( ce ſont leurs expreſſions ) à coups d'épée, ils envoient des billets à leurs amis pour les prier de les aſſiſter contre tels & tels qui les ont offenſés. Si ceux auxquels le billet eſt adreſſé ne viennent pas,

sous prétexte que ces tels & tels sont leurs amis, ils regardent ces personnes-là comme des lâches, & s'associent contr'eux pour l'assommer, quand ils en trouvent l'occasion favorable.

Ce n'est pas encore tout, ils vont quelquefois la nuit avec leurs bonnets de drap faits en façon de casque, dont ils haussent & baissent la visière quand ils veulent; ils vont, dis-je, à l'heure du souper aux maisons où ils savent qu'il y a de quoi prendre, & s'étant fait ouvrir la porte que quelques-uns d'eux gardent, ils montent aux chambres le visage toujours caché, puis demandent au maître du logis tant d'argent à emprunter, ou sinon, maltraiteront & tueront le maître, pillant, & emportant le meilleur de la maison. Veulent-ils s'habiller de netif, ils vont avec leur tailleur sans façon à la boutique de quelque Marchand Indien, prennent & choisissent tout ce qu'ils veulent, & quand il s'agit du paiement, il faut que l'Indien aille chercher son argent en leurs logis; puis étant là, il se trouve qu'un de leurs camarades a emporté la clef du coffre fort,

de sorte que le pauvre Indien est remis à un autre jour ; mais à quelque tems de là on ne connoit pas le Marchand, on n'a rien pris chez lui, on ne sçait ce qu'il demande, & on ne lui doit rien.

Il ne faut pas compter que la Justice veuille avoir affaire avec ces sortes de gens, ou qu'elle se mette en devoir d'en arrêter quelqu'un pour servir d'exemple aux autres. Il n'y feroit pas bon pour les Huiſſiers ni pour les Archers ; car ces prétendus Fidalques ont toujours chez eux de grosses bouteilles pleines de poudre à canon, avec des mèches attachées à l'entour toutes prêtes à y mettre le feu, afin de les jeter par les fenêtres, au milieu de ceux qui voudroient approcher de leur porte, ce qui fait un étrange ravage. Ils usent encore de mille sortes de stratagèmes, courant la nuit armés & avec des lances à feu. En un mot, madame Justice ne veut rien avoir à démêler avec eux, elle ne s'adresse qu'aux pauvres & aux simples qu'elle traite avec beaucoup de tyrannie. Que si ces Soldats ont commis quelque grand crime qui mérite la mort, ils en sont

quittes pour passer sur la terre ferme de Goa, chez quelque Prince Indien qui les reçoit fort volontiers, & comme de tems en tems on publie en cette Ville des amnisties, quand on a besoin de soldats, alors ces malheureux reviennent tranquillement dans leurs maisons, comme s'il ne leur étoit jamais rien arrivé.

**Cruauté  
de quel-  
ques Sol-  
dats Portu-  
gais.**

Mais pour achever de vous convaincre, continua le Pere Suarez, de la barbarie & de l'humeur avaré & sanguinaire de nos Soldats Portugais; je veux vous rapporter une histoire qui a fait autrefois ici bien du bruit, & qui vous fera frissonner d'horreur. Quelques Soldats ayant appris qu'il y avoit le long de nos Côtes aux environs de Cochin un Temple, où il y avoit une très-grande Pagode d'or avec plusieurs autres plus petites, résolurent de faire leur possible pour les enlever toutes à la fois. L'entreprise étoit délicate & périlleuse pour eux, parce que les peuples de ce canton étoient amis des Portugais, avec lesquels ils avoient fait une alliance & confédération. Il ne falloit donc pas exécuter ce projet de jour, la nuit leur parut plus favo-

nable. Ayant donc pris une barque pour se rendre en ce lieu-là, ils y arrivèrent sur la minuit. Si-tôt qu'ils furent descendus à terre, ils coururent mettre le feu par toutes les cases & les maisons, pour que ces pauvres gens s'occupassent à l'éteindre, pendant qu'eux iroient piller le Temple, & en enleveroient toutes les richesses. La chose ne réussit pourtant pas comme ils l'avoient projeté, car le feu embrasa si subitement le Temple, qu'ils ne purent enlever aucune des Idoles d'or qui y étoient.

Il y avoit dans ce Temple environ cinq cens filles occupées à danser, & à faire le service de leurs Idoles selon le rit & maniere du païs; comme elles virent les Soldats Portugais entrer comme des furieux à main armée dans ce lieu qui brûloit déjà de tous côtés, elles s'assemblerent toutes en un instant comme un peloton, & se lierent si bien ensemble les bras & les jambes les unes avec les autres, qu'il fut impossible à ces scelerats d'enlever une seule Idole; ce qui les mit tellement en furie, voyant aussi que le feu les talonnoit de près qu'ils se jetterent sur ces filles, auxquelles

ils arrachèrent les oreilles & coupèrent les doigts pour avoir leurs boucles & leurs bagues, puis les laissèrent brûler sans vouloir permettre à aucune de se sauver. Fuyez donc ces garnemens, me dit-il en frémillant, leur commerce est pour le moins aussi dangereux que celui des femmes.

Je remerciai mon cher Protecteur des bons avis qu'il me donnoit, & résolu de me bien tenir sur mes gardes, en un pays sur-tout où je ne connoissois personne, & où tout devoit m'être suspect. Je retournai à mon logis, & priai mon hôte de me chercher quelqu'un de bonne mine & de bonnes mœurs qui pût me servir; je lui dis même que le Pere Suarez m'avoit dit de ne point prendre un domestique que de la main de M. du Ligneul.

Cette déclaration gonfla si fort le cœur de mon hôte, que me serrant les mains il me dit avec une espèce de transport de joye; le marché se tiendra un tel jour, nous irons ensemble, je me connois un peu en tout, je me garderai bien de vous laisser tromper, il ne s'agit que de

ſçavoir ſi vous voulez un eſclave Malabar, ou Bengalois, Arabe ou Cochinchinois.

Qu'appellez-vous, aller au marché, lui répondis-je à demi en colère ? Me prenez-vous pour un Marchand de chair humaine, & ſçavez-vous qu'il n'y a rien qui me faiſſe plus d'horreur ? La raiſon répugne contre un ſi vilain négoce, & quand même nous n'écouterions pas la raiſon ſur cet article, la Religion lui eſt totalement contraire. Non, non, ne vous imaginez pas que j'employe jamais mon argent en pareille marchandiſe ; tout ce que je ſouhaite de vous, c'eſt que vous me trouviez une perſonne libre & ſage qui veuille bien me ſervir, je ne regarderai pas aux appointemens, pourvû que j'en ſois content. A ces paroles mon hôte changea de ton ſ'excufant ſur la coutume du païs, & ſur ce qu'il ne ſçavoit pas mon intention. Il me dit que ſi je voulois aller avec lui le lendemain, qui étoit un Dimanche, à l'Egliſe des Rois ou à celle de la Miſéricorde, qu'il eſpéroit y trouver de quoi me ſatisfaire. J'y conſentis, & nous prîmes heure pour cela.



Le lendemain nous allâmes entendre la Messe ensemble à l'Eglise de Los-Reys, ou des Rois, (c'est un Convent de Cordeliers,) après l'avoir entenduë je passai dans l'intérieur du Monastere, pendant que mon hôte s'amusoit à parler au Frere Portier. Un quart d'heure après il vint me rejoindre avec un grand jeune homme assez mal vêtu, mais au reste d'une très-jolie figure qui parloit bon françois; je lui demandai s'il vouloit me servir, que je lui donnerois cinquante ducats de gages outre quelques profits si j'étois content de lui, & que s'il vouloit repasser en France ou en Portugal, il ne tiendroit qu'à lui.

Ce jeune homme, qui pouvoit avoir vingt-huit ou trente ans, fut si charmé de ma proposition, qu'il me protesta en mille manieres de m'être fidèle, & de s'attacher uniquement à moi; je lui dis de me suivre, & il ne se le fit pas dire deux fois. Quand nous fûmes de retour au logis mon hôte & moi, je questionnai ce jeune homme sur sa naissance, l'état de sa fortune, & par quel hasard il se trouvoit à Goa. Il satisfit à toutes

tes mes demandes avec beaucoup de sagesse & une grande présence d'esprit, & enfin me conta son histoire à peu près en ces termes.

Je suis originaire de France, d'un certain canton que l'on nomme le pays des Basques. Mon pere s'appelloit Dascara & étoit Chirurgien, je le suis aussi. Après sa mort voyant que je n'avois pour tout bien que ma lancette & mon étui, je résolus de rechercher en mariage la fille d'un riche Laboureur, qui étoit fort en état de me mettre plus à mon aise. La fille m'écouta fort volontiers, je scûs lui plaire, & nous prîmes l'un pour l'autre une très-forte passion. Les choses alloient assez bien, & étions déjà sur le point de former ce lien qui tient tant de monde enchaîné, lorsqu'il prit envie à un malheureux que j'avois de me desservir & de traverser cette union. Il alla secrètement trouver le pere & la mere de la fille, & leur dit que c'étoit une honte de sacrifier ainsi une fille unique, & belle comme elle étoit à un faiseur d'emplâtres & à un barboteur; qu'il étoit obligé en conscience de les avertir que j'avois des

Histoire  
d'un Bas-  
que, valet  
de l'Au-  
teur.

*II. Partie.*

H

liaisons d'amour ailleurs, & que d'ailleurs quand même je n'en aurois pas, ils devoient considérer que j'étois sans un sou de bien, & par conséquent obligé de gagner ma vie à guérir les plus puantes, & les plus infectes maladies que leur fille pourroit contracter par ma fréquentation. Ces raisons & plusieurs autres, que ce perfide cousin ajouta, déterminèrent ces bonnes gens à me refuser leur fille, qu'ils marierent deux mois après à un particulier, qui avoit plus d'amour pour les écus de ces gens-là, que pour leur fille.

Réduit au désespoir d'avoir manqué ma fortune par une si lâche perfidie, je songeai aux moyens de m'en venger, mais Dieu m'abandonna alors à un tel point, que je ne choisis d'autre objet de ma vengeance que moi-même; en un mot, je formai la cruelle résolution de me noyer; je voulus même que la chose se fit avec éclat, & que les parens de ma précédente maîtresse, connussent d'une manière à n'en pouvoir douter, qu'ils étoient eux seuls la cause de ma mort. Pour cet effet, je choisis le jour du mariage de mon infidèle pour consom-

mer le fatal dessein que j'avois formé, & pendant qu'elle étoit à l'Eglise occupée à donner sa foi à son mari, je m'allai précipiter à la mer en un endroit où l'on ne me pouvoit voir que de très-loin, & où naturellement je devois me perdre sans ressource.

Mais la chose n'alla pas comme je me l'étois imaginé. A quelque distance du lieu où je me jettai, il y avoit une pointe de rocher, & derrière cette pointe, une chaloupe avec quelques pêcheurs de sardines. M'ayant vu précipiter à l'eau tout habillé, ils accoururent au plus vite avec leur chaloupe, & le bonheur voulut qu'à force de me débattre au fond de l'eau, elle me renvoya en haut sans connoissance. Les Matelots eurent l'adresse de m'accrocher avec un harpon par mes habits, & m'ayant mis dans leur bateau, par le moyen d'une pipe à fumer qu'ils me placèrent en certain endroit soufflant dedans, & me tenant la tête bien panchée, ils me firent vider toute l'eau dont j'étois rempli, & par le moyen de leur eau de vie, ils me firent revenir peu à peu.

Hij

Si-tôt que je fus en état de parler , ils s'informerent qui j'étois , & ce qui m'avoit obligé à une action si désespérée ; je leur contai mes chagrins , ils en furent attendris , & quoique gens grossiers , ils ne laisserent pas de me faire des sages & salutaires remontrances : ils me proposerent même de prendre parti en qualité de Chirurgien sur un Vaisseau qui en manquoit , & qui étoit prêt à partir pour les Indes Orientales , de la rade d'un port peu éloigné du lieu où nous étions , s'offrant de m'y conduire dès que mes habits seroient secs , & que j'aurois pris quelque nourriture.

J'étois si chagrin d'avoir manqué mon mariage , & d'un autre côté si honteux d'avoir attenté sur ma propre vie , que je me laissai conduire aisément par ces bonnes gens. En peu de tems nous attrapâmes le Vaisseau , & j'eus bien-tôt conclud le marché avec le Capitaine , qui même m'avança quelque argent pour acheter les outils que je lui dis qui me manquoient. La vérité est que je n'en avois aucun , & que je ne voulois pas retourner chez moi chercher les

miens. En peu d'heures j'eus fait mon emplette , & je retournai bien vite au Vaisseau , qui sur le soir mit à la voile avec un bon vent frais.

Il étoit destiné pour Bengala , où nous comptions arriver heureusement, parce que nous avions toujours eu un tems favorable; mais à quelque cent lieuës de Goa , nous fûmes battus d'une si horrible tempête , que notre Vaisseau s'alla briser contre un rocher à la côte, où tout fut perdu , Equipage & Marchandises. De trente-huit personnes qui étoient dessus sans compter le Capitaine & ses Matelots , il ne s'en sauva que sept , & encore avec bien de la peine. J'eus le bonheur d'être de ce nombre , nous gagnâmes la terre comme nous pûmes sans sçavoir où nous étions ; mais les habitans du païs nous l'apprirent bien vite à nos dépens , car ils nous pillèrent le peu que nous avions , & massacrèrent trois de nos camarades.

Les quatre autres , du nombre desquels j'étois se sauverent à travers les bois , & ne reconnurent l'endroit où nous étions , que lorsqu'ils furent arrivés en un canton d'Indiens amis

des Portugais , qui les reçurent avec mille démonstrations de joye. Mes camarades prirent le parti de rester avec ces Indiens ; mais pour moi qui ne m'accommodois point de leur façon de vivre , je pris la résolution de venir ici espérant y trouver un meilleur sort. Il y a bien-tôt trois ans que j'y suis , & je n'ai pû jusqu'à présent y trouver de quoi subsister honnêtement.

Mais vous avez , lui dis-je en l'interrompant , une profession , que ne l'exercez-vous ? on ne peut se passer ni de Médecins ni de Chirurgiens , ils sont nécessaires dans tous les païs du monde , on en fait estime même par tout. Cela est vrai , répartit Dascara , mais ici ce n'est pas comme ailleurs. Les Portugais n'aiment pas autant les François que leurs femmes les recherchent , & ils se servent toujours autant qu'ils peuvent de Chirurgiens de leur nation. Il y en a bon nombre ici. D'ailleurs ignorez-vous , Monsieur , jusqu'où va l'avarice des habitans de ce païs ; si un Marchand ou un Artisan n'est pas payé sur le champ , il court grand risque de ne l'être jamais qu'à grands

coups de bâton. Que vous dirai-je de la jalousie des maris, qui va si loin qu'ils regardent comme un grand crime, quand on regarde leurs femmes au visage. S'ils les voyent parler à quelqu'un qui leur soit suspect, en voilà assez pour les maltraiter aussi-tôt, empoisonner ou étrangler; & quand ils ont fait une pareille action, ils mettent la défunte sur une chaire percée, puis appellent leurs voisins au secours, disant le visage en pleurs, que leurs épouses viennent de s'évanouir, mais elles ne reviennent jamais de cette léthargie.

Dernièrement un de ces jaloux maris m'envoya chercher pour saigner sa femme sous prétexte d'une indisposition; quand j'eus fait ce qui étoit de ma profession, le mari me congédia disant qu'il me satisferoit le lendemain, mais au lieu de recevoir de l'argent, j'appris avec surprise que sa femme étoit morte; je me doutai bien aussi-tôt que ce bourreau avoit défait la compresse, & laissé couler le sang de sa femme pour se venger de quelque infidélité que son malheureux caprice croyoit en avoir reçû. C'est assez leur coutu-

H iij



med'en user ainsi, ou de mener baigner avec eux leurs femmes dans des endroits fort profonds, où ces malheureux les font boire bien plus qu'elles ne veulent, & quand ils sont retournés à leurs maisons, ils envoient gravement leurs esclaves voir pourquoi leur maîtresse ne revient pas, & quand à leur retour ils apprennent que la pauvre Dame est noyée, ils font les étonnés, & remplissent l'air de cris & lamentations.

En voilà assez, dis-je à mon nouveau valet, je n'aime pas à entendre de pareilles tragédies, allez chercher vos hardes, & ne tardez pas à revenir. Il obéit, & revint en moins de demie-heure fort peu chargé de nippes, car il n'avoit qu'un petit paquet composé de trois ou quatre vieilles chemises, avec autant de cravates & de mouchoirs, & son étui qui étoit son gagne pain. Voyant son pauvre équipage, je lui fis présent d'un de mes habits tout complet, & de quelque linge avec quoi il me parut tout autre: je voulus aussi qu'il portât toujours deux pistolets de poche, & un poignard que je fis acheter tout exprès, pour me garantir des insultes

quel'on pourroit me faire, & après avoir quelque peu loüé son esprit & sa conduite, je lui fis sentir que j'estimerois encore infiniment mieux qu'il me donnât des preuves de son courage dans l'occasion, ce qu'il me promit d'un air assez délibéré.

Le lendemain je sortis fort propre avec mon nouveau valet, dont on admiroit le bon air, & la belle contenance par les ruës; je me rendis aux Jésuites, où je trouvai le bon Pere Suarez qui m'attendoit; il approuva fort tout ce que j'avois fait pour mon domestique, me remit mes papiers & envoya chercher mon Procureur. Après une petite conférence il fut arrêté que j'irois de ce pas, & mon Procureur aussi chez Oviédo lui faire civilité, & lui demander sa commodité pour terminer l'affaire de la succession de ma tante; & ne craignez pas, ajouta-t-il, que cet homme vous amuse long-tems; car je l'ai pris par un endroit sensible, je lui ai fait glisser adroitement que vous étiez un Gentilhomme, dont le Pere étoit fort connu à la Cour de Portugal dans son vivant, & aussi à celle de France, qu'il avoit

H v.

long-tems servie dans les armées de Flandres, & que depuis il avoit encore versé son sang pour celle d'Espagne à la bataille d'Almanza: qu'ainsi il étoit visible que vous aviez des amis puissans en toutes ces Cours là, de maniere qu'Oviédo en est demeuré tout interdit. Il y a plus, c'est que cet homme a sollicité, comme vous a dit votre hôte, un emploi considérable ici, auquel il n'a pu parvenir malgré tout ce qu'il a répandu pour cela; c'est ce qui lui prouve clair comme le jour qu'il n'est pas en bonne odeur, que l'on n'ignore pas la bassesse de sa naissance, & les moyens illicites dont il s'est servi pour entasser & accumuler les prodigieuses richesses qu'il possède; de maniere que vous n'avez rien à craindre, & il n'osera faire le rétif avec vous, du moins ouvertement.

Avec cette instruction, qui me rehaussoit infiniment le courage, nous allâmes chez le Seigneur de Las-Vélas, qui nous reçût d'une maniere à enchanter. Son premier soin fut de s'informer de mes voyages, dont je lui fis un détail fort succinct, ayant dessein de mieux employer le tems

de la conversation , & de le faire expliquer sur mes intérêts , à quoi je l'amenai insensiblement. Il me dit alors qu'il avoit vû le R. P. Jacobin, second exécuteur du testament de la défunte au défaut d'héritiers, & qu'il lui avoit dit qu'il ne s'opposoit à rien, que c'étoit à lui Oviédo à prendre justement ses mesures , & à examiner si j'étois véritablement ce que je disois être : & pour cela , ajouta-t-il , il me faut un duplicata de toutes-vos pièces pour que je les fasse voir ; ainsi c'est à votre Procureur à faire incessamment tout ce qui est nécessaire , après quoi nous terminerons cette affaire , dont je voudrois de tout de mon cœur être délivré il y a long-tems : venez-vous-en demain , continua-t-il, dîner chez moi, ne me refusez pas cette faveur , & celle d'amener avec vous le dévot P. Olivarez , avec lequel vous êtes déjà venu ici ; c'est un saint & sçavant homme que j'estime infiniment, nous nous divertirons & raisonnerons de vos affaires. Je lui promis de faire mon possible pour amener le lendemain le Pere Olivarez , je le remerciai de l'honneur qu'il me

180 VOYAGE D'INNIGO  
faisoit , & je pris congé de lui.

Je retournai aux Jéuites , & je fis le récit de toute notre conversation. Le Procureur eut ordre de faire des copies de mes-pièces , & il demanda pour cela une huitaine de jours, attendu que son Clerc étoit malade ; le Pere Olivarez fut mandé , & nous fimes tant auprès de lui , qu'il eut la bonté de me promettre de se trouver le lendemain à dîner chez Oviédo. Ce jour arrivé nous nous y rendîmes à un quart d'heure près l'un de l'autre , & nous y trouvâmes un superbe repas qui nous attendoit. Je dirai en passant qu'il pouvoit encore le faire plus somptueux , s'il lui eût été possible ; car je crois qu'il n'y mit rien du sien , & que toute la dépense rouloit sur le compte du pauvre héritier , du moins j'ai eu tout lieu de le conjecturer par la suite.

Quoiqu'il en soit , la bonné chère ne fut pas épargnée , les services furent fréquens , accompagnés d'excellens vins ; le dessert sur-tout étoit plus que magnifique pour les différens fruits & confitures , les liqueurs & autres boissons. Il y avoit dans la salle où nous mangions , un buffet

digne d'un des premiers Princes de l'Europe. Tout plioi: sous la vaissel d'or & d'argent. Le commencement du repas se passa assez gravement, mais le vin nous ayant tous mis de bonne humeur, chacun se mit à faire des histoires plaisantes; il fut beaucoup ri; mais au dessert le Seigneur notre hôte reprenant son flegme ordinaire, me fit mille questions assez incongruës. Vous êtes jeune, Monsieur, me dit-il, ne songez-vous pas à faire un établissement? on ne fait pas cas d'un homme désœuvré, si vous me demandiez mon avis, je vous conseillerois de faire venir de la Cour un brevet d'Officier dans notre garnison; il faut bien commencer par quelque chose; vous avez des amis, la chose ne vous sera pas difficile, & en gardant votre capital vous trouveriez toujours chez moi un petit revenu assuré, avec lequel & vos appointemens, vous pourriez vous marier avec une de nos Fidalques; au lieu que si vous emportez avec vous ce qui peut vous revenir de la succession de Madame votre tante, outre que vous courrez les risques d'un long & pénible

voyage, c'est que vous viendrez peut-être après votre arrivée, en peu de tems à bout de ce que vous avez pris tant de peine de venir chercher. Que sçait-on, continua-t-il ? la jeunesse est vive & fringante, la passion du jeu, d'une maîtresse ou de la bonne chère, fait bien vite culbuter les fortunes les mieux établies ; je ne doute pas que vous n'ayez beaucoup de sagesse & une conduite très-réglée ; mais après tout, les choses peuvent changer, & il ne faut qu'un joli minois pour abatre la force d'un Hercule. Croyez-moi, je ne parle que par l'intérêt que je prends à votre fortune, & si je présume de vous donner des avis, c'est uniquement en considération de défunte Madame votre tante, & de votre mérite personnel. Sa femme qui faisoit la belle parleuse, appuya toutes les belles sentences de son mari.

Je me mettois en devoir de répondre à cette pathétique harangue, mais le R. P. Olivarez me délivra de ce soin. Il réfuta avec sa modestie ordinaire toutes les raisons du Seigneur Oviédo, & avec un sourire un peu railleur ; il lui fit comprendre

que j'étois hors de Page, & que je n'avois plus besoin de gouverneur. Cet endroit mortifia fort le héros de la pièce, je veux dire Oviédo, & quelques personnes qui étoient du dîner, ne me parurent pas fâchées qu'on lui eût servi pour remerciement un pareil plat. En même-tems chacun se leva, on passa dans un autre appartement où il y avoit plusieurs tables & différens jeux pour amuser la compagnie. Pour moi qui mourois d'envie de sortir de cette école, je pris occasion de la retraite du Pere Olivarez pour m'en aller, bien résolu de ne plus acheter à l'avenir des repas à ce prix-là.

Le lendemain j'allai trouver mon protecteur ordinaire : il étoit instruit de tout ce qui s'étoit passé la veille au repas d'Oviédo ; c'est pourquoi d'abord qu'il m'apperçût, il me dit : Hé bien notre bon ami ! avez-vous bien profité du sermon d'hier ? que vous en semble ? cet homme a ses raisons pour parler ainsi, & ses raisons sont son intérêt particulier, qui fait qu'il ne lâche qu'avec des peines infinies ce qu'il a une fois en sa possession ; mais ayez bon courage, le



Gouverneur, ni le Corrégidor ne font pas de ses amis, & nous employerons, si besoin est, ces gens-là pour assommer son humeur avaricieuse. Nous eûmes ensemble quelques autres entretiens, après lesquels je pris congé de la Révérence, me recommandant toujours à ses saintes prières.

Cependant, comme j'avois huit jours de vacance, mon Procureur m'ayant demandé ce tems pour faire la copie de mes papiers, je me mis en tête de mieux examiner la Ville de Goa, & d'en visiter les environs. Je remarquai que cette Ville est très-commodément située dans une presque Isle environnée d'une belle rivière; elle n'est pas si grande que Lisbonne, mais elle est fort peuplée de routes sortes de Nations des Indes. Toutes les Eglises, Hôpitaux, Collèges, Palais publics, & Maisons particulières des Portugais, & Criolles, sont faites d'une espèce de marbre bâtard, rougeâtre, mêlé avec de la pierre de taille. Il y a quelques maisons ou cases d'Indiens faites avec de la terre & du caillou. Toute cette Ville est pleine de beaux & ma-

gnifiques jardins, où il y a force étangs, & courants d'eau fort propres pour se baigner, avec quantité d'arbres fruitiers. Le terroir doit y être merveilleux, puisqu'il rapporte du ris deux fois l'année. Les Gentils ou Payens y ont liberté de leur Religion ; mais ils ne peuvent avoir aucuns Pagodes ou Temples dans la Ville ; mais en terre ferme seulement & hors les limites de l'Isle. Quand ces Gentils ou Idolâtres meurent & laissent des petits enfans, les Jésuites ont soin de les prendre pour les catéchiser & instruire dans la foy ; c'est pourquoi ils sont autorisés de s'emparer de leurs successions, terres, héritages & autres effets. Il y a toujours une animosité secrète entre les Jésuites & les autres Ordres de Religieux, jusque-là même que souvent en prêchant, ils s'échapent quelquefois en paroles piquantes les uns contre les autres. *Les Saquates* ou présens des Rois voisins & confédérés des Portugais, appartiennent aux Peres Jésuites seuls à l'exclusion des autres Ordres. Ces présens se font lorsqu'il s'agit de venir saluer un nouveau Viceroy, & ils consistent

ordinairement en pierreries & autres choses précieuses. Chaque présent peut monter à quinze ou vingt mille ducats, plus ou moins. Le Roi leur a octroyé cela, parce qu'ils sont chargés seuls de l'instruction de la jeunesse. Aussi quand on apporte ces présens, ils ont grand soin de se présenter pour les recevoir.

Garnison  
de Goa.

A l'égard des gens de guerre, ils peuvent monter à environ deux mille ou deux mille cinq cents hommes tous Portugais; mais ils ont outre cela des Soldats Gentils ou Indiens, qui peuvent monter à deux mille hommes. Le fruit le plus nécessaire pour la vie en ces quartiers, est celui de la Palme ou du Palmier, arbre assez commun dans toutes les Indes. Il y en a ici en très-grande abondance : cet arbre est fort spongieux, rempli de filamens, ou veines entourées d'une pellicule. Il se plaît fort dans les terres sablonneuses & stériles; dont cependant il tire autant d'humeur qu'il lui en faut pour la grosseur des fruits qu'il porte, & qui servent à faire le vin. On m'a assuré que cet arbre a cette propriété particulière, qu'il ne peut porter de fruit

qu'en la présence & proche le Palmier mâle. De la noix de ce Palmier, qui est le cocos tant vanté dans les Indes, on tire abondamment de quoi manger & boire, & mille autres commodités.

On ne rencontre à Goa que Palanquins portés par des esclaves ; c'est la voiture ordinaire des gens aisés du país. La pitié n'est point permise ici, car étant entré fortuitement un jour dans une maison, où l'on assommoit de coups une jeune esclave ; on me dit vertement de me retirer, ou sinon que l'on me mettroit à sa place. Comme je ne me voulois pas faire d'affaire, je fis semblant de n'avoir rien entendu, & me retirai tout doucement sans répondre.

Il me prit un jour envie d'aller faire un petit voyage en terre ferme. Pour cet effet je pris une licence, ou permission du Corrégidor que j'obtins facilement, car aucun Portugais n'y peut aller sans cette licence : pour ce qui est des Indiens du país, ils y peuvent aller ; mais il faut qu'ils soient auparavant marqués à la main d'une croix rouge, faite avec une espèce d'ocre qui est toujours toute prête dans un plat.

Voyage  
de l'Auteur  
à la terre  
ferme de  
Goa, & ses  
diverses  
aventures.

Ayant donc cette permission, je pris mon valet avec moi & un interprète Indien ; & m'étant mis dans un bateau , je me fis porter à un certain endroit appelé le pas de la Mere de Dieu , dont j'avois beaucoup entendu parler. Je trouvai là un Capitaine & quelques Soldats qui gardent exactement ce passage, qui est à environ une demie lieuë de Goa. Je leur montrai ma licence, qu'ils lurent , & nous laisserent passer. Après avoir fait quelque chemin, je trouvais force habitations ou cafes d'Idolâtres & de Brames, & comme j'étois pressé de la soif aussi bien que mes gens, j'entrai au logis d'un de ces derniers pour demander à boire : on m'en présenta aussi-tôt, mais quand ils virent que je touchois le vaisseau avec les lèvres, ils se mirent à crier & hurler d'une façon étrange. Je demandai la raison de ce tintamarre à mon interprète, & il m'apprit que pour avoir touché des lèvres ce vaisseau, ils le regardoient comme souillé, la coutume de ces peuples étant de se renverser la tête en arriere, & de la main droite y verser de haut leur boisson ; quand

je vis cela, je fis promptement écurer & nétoyer le vaisseau par mon Indien, & le leur rendis en leur faisant force excuses sur l'ignorance où j'étois des Us & Coutumes du païs, ce qui les appaisa un peu.

De cet endroit j'allai voir un Temple ou Pagode assez bien & proprement bâti. En entrant dedans je trouvais un de ces Idolâtres, qui ornoit de fleurs une grande Idole, dont la tête étoit assez semblable à celle d'un veau; mais à peine me fus-je approché pour la considérer avec mes gens que voilà une nouvelle braillerie qui s'éleve de la part de quelques vieilles qui viennent me demander pourquoi j'étois si téméraire que d'entrer dans un lieu si saint avec mes fouliers. Mon Interprête appaisa encore ces criardes, comme il avoit fait les premiers, en se servant de la même excuse.

Après que nous fûmes sortis de ce prétendu lieu saint; je tins conseil en moi-même si je devois avancer plus loin, je craignois de trouver par tout des criailleries semblables; cependant je me déterminai à aller voir un autre Pagode, à l'entrée duquel

je trouvai un Brame, ou Prêtre qui se barboiilloit tout le corps avec de la cendre, & comme je me disposois à entrer plus avant, il se mit à crier si fort que je ne le fisse pas ( quoique j'eusse ôté mes souliers, ) en se démenant les bras & les jambes comme un désespéré, que je fus obligé de sortir. Cet homme étoit si hideux & si maussade, qu'il soulevoit le cœur à le régarder.

J'appris de mon Interprête Indien que ces peuples ont bien des sortes de Pagodes. Il y en a pour la paix, pour la guerre & pour l'amour, où les filles qui se marient donnent la première nuit à leurs Brames; & en effet, je vis dans un Temple de la dernière espèce une Idole représentant un homme tout nud. Il y a des filles qui servent dans ces Temples, comme les Vestales des anciens Romains. On les y fait ordinairement entrer à l'âge de dix ans, & elles y demeurent jusqu'à vingt, après quoi on les nourrit dans un certain lieu tout le reste de leur vie. Je vis en ce Village de très-belles femmes & de jolies filles; on marie ces dernières dès l'âge de huit ou neuf ans,

passé lequel tems on n'en veut plus, parce qu'on ne les croit plus pucelles, attendu la chaleur du climat.

Comme il n'y a là ni cabarers, ni auberges, ni tables d'hôte, & que cependant nous avions tous faim, je fis demander par mon Interprète si quelqu'un ne voudroit pas nous faire la faveur de nous donner à manger pour de l'argent. Il y avoit à la vérité quelques petites boutiques où l'on vendoit des fruits & des légumes, mais elles n'étoient pas cuites. A force de chercher, nous trouvâmes une bonne vieille qui nous plaça sous un appenti de sa maison, puis ayant apporté une poignée d'épines ou broussailles, elle jeta dessus une nappe de feuilles de platanes coupées ensemble, sur laquelle elle jeta force ris cuit avec une certaine sauce qu'on appelle caril, & m'étant mis à boire de l'eau dans un petit vaisseau de cuivre qu'elle m'avoit donné, elle se prit à crier si fort de ce que je le touchois de mes lèvres, que j'eus toutes les peines du monde à l'appaiser, comme nous avions fait les autres, en faisant bien écurer le vase. Après cela je lui voulus don-



ner de l'argent pour ce plantureux repas ; mais elle n'en voulut jamais prendre ; cependant pour ne pas lui être redevable , je jettai quelque menuë monnoye à ses petites filles qui étoient là , & qui avoient eu soin de bien froter les endroits où j'avois craché.

Les planchers de leurs maisons sont garnis de bouze de vaches qu'ils sçavent polir fort proprement ; c'est, disent-ils , pour empêcher que les fourmis ne les incommoient ; & en effet , ils en ont là une si grande abondance , qu'ils ne peuvent rien garder à cause de ces petites bêtes. Pour obvier à cet inconvénient , ces peuples ont des buffets appuyés sur des petits pilliers , dont les pieds sont posés dans des vases pleins d'eau , où les fourmis se noient quand elles y veulent monter. Auprès de ce Village je trouvai un fort grand arbre chargé de Tamarins , dont les gouffes étoient longues comme celles de nos petites fèves. Un peu plus loin passant par un endroit assez désert , nous vîmes sept ou huit de ces Gentils , qui gémissaient & couroient de toutes leurs forces , & paroissaient tout

tout effrayés. Je leur fis demander aussi-tôt par mon Interprète quelle étoit la cause de leur douleur, ils répondirent qu'ils alloient après leur pere qui vouloit se noyer; effectivement je n'eus pas fait un demi quart de lieuë, que je les vis revenir avec leur pere, qu'ils consoloient autant qu'il étoit en leur pouvoir. Le bon homme s'étoit fâché pour quelque affliction qui lui étoit survenuë, & comme il étoit fort vieux, il ne se soucioit pas de mourir: car c'est la coutume de ces peuples de s'empoisonner ou de se noyer, quand il leur arrive quelque chose de sinistre ou quelque malheur imprévû.

A l'égard des femmes, il n'y a point de loi ici qui les empêche de se brûler avec le corps de leurs maris défunts. Elles gardent les mêmes cérémonies dont j'ai parlé ci-devant, & meurent ainsi avec une constance admirable. Celles qui refuseroient de se brûler, passeroient pour des infâmes pendant toute leur vie, sans oser se trouver jamais avec les autres, ni même avec leurs parens & amis qui les accableroient de reproches & d'injures, jusqu'à leur cracher au vi-

*II. Partie.*

I

sage. Mais comme il y a parmi elles des femmes foibles, & qui ont peur du feu, elles s'empoisonnent promptement si-tôt que leur mari a jeté le dernier soupir, & les deux corps sont brûlés ensemble.

Propriété Au reste, ces pauvres aveuglés du corps de la femme. ont remarqué, que le corps d'une femme a de sa nature une propriété tellement huileuse, que pour brûler ou faire consommer bien vite cinq ou six corps d'hommes, il y faut jeter le corps d'une femme, qui sert comme d'huile ou de graisse pour allumer le feu, & pour faire promptement consommer les autres corps. Les Maures Mahométans qui habitent en un autre quartier de la terre ferme de Goa vers Pichelin, défendent aux femmes de se brûler ainsi, mais elles s'empoisonnent aussi-tôt que leur mari est mort.

Autre origine de la coutume qu'ont les Indiennes de se brûler après la mort de leurs maris. J'ai rapporté ci-devant l'origine de cette maudite coutume de se brûler, que les anciens ont remarqué avoir été observée de long-tems par ces peuples des Indes. Ici on me rapporta la chose d'une autre manière. Un Brame assez traitable m'assura que cet usage vient d'un de leurs premiers

Rois, lequel voyant que tous les hommes de son Royaume mouroient, il en fit ouvrir quelques-uns, & ayant sçu que leurs femmes les avoient empoisonnés pour prendre d'autres maris, il ordonna qu'à l'avenir les femmes se brûleraient avec les corps morts de leurs maris; que cependant celles qui auroient des enfans resteroient en vie pour les élever; mais qu'elles ne pourroient plus jamais se remarier. Elles gardent cette loi fort exactement, & ne passent le reste de leur vie, qu'à pleurer, crier & gémir; ce qu'elles font à certaines heures du jour & de la nuit sur-tout, où elles crient & hurlent d'une si étrange manière, qu'on en a le cœur attendri.

Comme je couchai quelques nuits hors Goa pendant mon voyage, j'étois quelquefois si étourdi des cris & lamentations de ces malheureuses femmes, que je ne pouvois dormir ni fermer les yeux. Ce même Brame, dont j'ai parlé, me conta l'histoire d'une héroïne en amour: c'est qu'une de ces filles qui servent dans les Pagodes, après avoir fait son tems & s'être retirée en son particulier,

recût chez elle un homme qui s'échauffa si fort avec elle, qu'il en mourut sur le champ. On fit aussi-tôt les cérémonies ordinaires pour brûler le corps du défunt, & quand le bucher fut bien embrasé; cette créature eut le courage de se précipiter au milieu des flammes criant à haute voix, qu'elle devoit cette marque de zèle au défunt, puisqu'il avoit eu le courage de mourir pour elle.

Après avoir parcouru cet endroit des environs de Goa, je résolus de passer d'un autre côté; & pour cet effet, je vins pour m'embarquer à un certain endroit de la rivière, où il y avoit de fort grands & spacieux degrés. C'est le lieu où tous les ans des Gentils viennent de trois & quatre cens lieues pour se laver en certain tems. Il s'y trouve pour lors plus de cent mille personnes, tant hommes, que femmes & enfans; ils jettent une prodigieuse quantité de fruits dans cette rivière, s'imaginant qu'au bout de l'an ils reviennent sur l'eau. Je ne pus m'empêcher de rire de cette extravagance, où quelques-uns de ces Gentils demeurent toujours pour les gages; car il s'y noye ordinaire-

ment un assez grand nombre de personnes, qui croient par-là aller dans leur Paradis à cause de la grande sainteté de cette eau.

M'étant donc embarqué au bas de ces degrés avec mes gens, je me fis conduire au Pas de la Mere de Dieu, & de-là à Pichelin, qui est une Ville assez jolie à quatre lieues de Goa, de la dépendance d'un Prince Gentil. Mon Interprète me fit loger chez un Bourgeois Idolâtre de sa connoissance, qui me fit un petit lit sous un appenti de sa maison. Après avoir soupé je m'y couchai. Je n'y fus pas long-tems qu'une Indienne avertie par le Bourgeois m'amena sa fille, qui sans façon se déshabilla & coucha auprès de moi. Elle n'avoit que treize ans ou environ : sa mere pendant ce tems s'étoit retirée à quelques pas de-là. Je fus fort surpris de cette aventure, & me reculai quelque peu dans le lit pour marquer à cette fille que je ne voulois pas l'incommoder, dont la pauvre fille fut si étonnée & pénétrée de douleur, qu'elle se mit incontinent à pleurer & gémir assez haut, voulant à toute force que je lui dise quelque chose ;

la mere entendant les soupirs & les lamentations de sa fille, tâchoit le mieux qu'elle pouvoit de la consoler; enfin après quelques heures d'une pareille comédie, la pauvre fille se leva, reprit ses habits, & s'en alla toute honteuse. Pour ce qui est de mon valet, il m'avoïa le matin, que comme il avoit faim, il avoit passé presque toute la nuit à manger.

Le premier objet qui s'offrit à mes yeux dès que je fus levé, & dans la rue, fut un Prêtre Gentil tout nud & tout couvert de cendres, qu'il ramassoit de tems en tems pour se poudrer le corps; cela lui étoit facile, car il étoit accroupi, comme un singe, devant un feu de bouze de vache; il avoit les cheveux longs comme ceux d'une femme, avec des cornes tortillées & fort grandes, qu'il portoit au bout d'un long bâton par-dessus son épaule. C'étoit bien le spectacle le plus hydeux que j'eusse jamais vû, car il étoit dans une gravité étonnante, regardant attentivement son feu sans jamais remuer la tête ni les yeux.

Ces devots passent quelquefois quatre & cinq jours sans manger que-

très-peu de chose , car ils font profession de grandes abstinences , ne mangeant jamais rien d'animé ou qui ait été en vie. Ils ne veulent pas même goûter des herbes ou légumes rouges , comme sont les raves ou betteraves , soutenant qu'elles ont du sang. On voit parmi les déserts de ce pais plusieurs Hôpitaux bâtis exprès pour y nourrir des animaux & aussi pour les Pellerins qui y passent. Ces Hôpitaux sont construits , & entretenus aux dépens des riches Indiens , qui en mourant laissent pour ce sujet par leurs testamens des fonds & revenus considérables.

Après m'être promené assez long-tems en ce canton , comme je me disposois à reprendre le chemin de Goa , un riche Marchand Indien qui parloit fort bien Portugais , me pria d'entrer chez lui pour prendre quelques rafraîchissemens. L'air franc & les manieres généreuses de cet homme , m'engagerent pour répondre à sa politesse à ne le pas refuser. Il nous fit servir aussi-tôt une collation magnifique composée de toutes sortes de fruits & de confitures , & nous bûmes amplement , sans qu'il arrivât



aucun bruit à cette occasion ; car mes gens & moi nous avions fait provision d'un gobelet chacun , fait de la coque d'un certain fruit qui croît dans le país. Pendant le repas nous nous entretenmes le Marchand Indien & moi sur divers sujets ; enfin la conversation tomba insensiblement sur les différens établissemens de ceux de notre nation aux Indes , & sur les effets que produit ordinairement la jalousie outrée qu'ils ont de leurs femmes , à propos de quoi il me conta l'histoire suivante.

Histoire  
d'un Offi-  
cier Portu-  
gais.

Un Officier Portugais de Goa songea une nuit que sa femme étoit entre les bras d'un de ses amis ; effrayé de ce songe , il s'éveille en sursaut & transporté de rage , prend son épée & la passe au travers du corps de sa femme qui dormoit. Réfléchissant ensuite sur l'action lâche qu'il venoit de faire , & craignant les poursuites des parens de sa femme qui étoient puissans , il s'enfuit au plus vite en la Ville d'Isapar qui appartient à un Prince Idolâtre. Or comme cet Officier étoit un homme d'une taille & d'une mine avantageuse , ce Prince le voulut avoir au-

près de sa personne, lui donna un logement & des appointemens considérables & suffisans pour soutenir sa qualité. Le Portugais ravi de voir de si beaux commencemens de sa fortune, jugea à propos de la pousser plus loin, & ayant employé tous les moyens & toutes les ruses imaginables pour se mettre fort avant dans l'esprit de ce Prince, il y réussit si bien, qu'il obtint sa sœur en mariage, & les nœces furent célébrées avec beaucoup de magnificence.

Le Prince consentit à cette alliance d'autant plus volontiers, qu'il espérait que son nouveau beau-frère quitteroit sa religion pour prendre la sienne. Mais la constance du Portugais fut inébranlable, & il ne voulut jamais quitter la Religion Chrétienne, malgré toutes les promesses & les menaces qui lui furent faites. Le Prince au désespoir de ne pouvoir parvenir à son but, jura la perte du Portugais, & arrêta le jour auquel il devoit le faire mourir. La nouvelle mariée à qui le Prince cachoit son dessein avec grand soin, en fut cependant avertie, & l'ayant dit aussi-tôt à son mari, il résolut de

prendre promptement la fuite, mais comme il aimoit sa femme, il lui proposa d'être de la partie.

L'épouse y consentit, & ces deux personnes s'étant munies d'un bon nombre de pierreries & autres richesses avec deux bons & forts chevaux, ils se sauverent la nuit, & firent une si grande diligence, qu'ils arriverent à la pointe du jour à Pichelín, d'où ils passerent à Goa. Le lendemain le Prince étant informé de la fuite de sa sœur avec son mari, détacha force cavalerie pour courir après, mais il n'étoit plus tems, car ils étoient déjà en lieu de sûreté. Pour ce qui est de ces deux fugitifs, l'Officier Portugais étant arrivé à Goa, fit tant par le moyen de ses richesses & de ses amis, qu'il obtint grace pour le meurtre de sa première femme, s'excusant à la Justice sur plusieurs infidélités qu'elle lui avoit faites. Voilà, me dit alors mon Marchand Indien, comme les plus grands crimes demeurent impunis à Goa.

Après avoir remercié mon généreux Indien de sa bonne collation, je pris congé de lui & le chemin de Goa, où nous arrivâmes fort tard

& fort fatigués. Le lendemain je vis l'entrée de plusieurs Ambassadeurs de divers Princes & Rois des Indes : ils étoient dans de superbes Palanquins accompagnés de leurs gens qui portoient pour armes des arcs & des flèches , & alloient en cérémonie visiter le Viceroy, qui prend la qualité de Viceroy des Indes , pour confirmer la paix en leurs ports , terres & côtes , enfin jusqu'où leur pouvoir s'étend.

La huitaine que mon Procureur avoit demandée pour faire un duplicata de mes papiers étant expirée, il alla les porter chez Oviédo , qui les fit tous collationner les uns après les autres pendant une après-midi qui me parut fort longue , car j'avois accompagné mon Procureur ; enfin quand il eut tout fait examiner , il me remit encore à la huitaine promettant que d'ici à ce tems-là il me donneroit à son tour une copie du testament de ma tante , que je lui avois demandée , par l'avis du Jésuite mon protecteur.

En effet il tint sa parole , & me remit cette copie quatre jours après. Je la communiquai à mon Procureur

& aux R. R. P. P. Suarez & Olivarrez, que je priai instamment de trouver quelque moyen pour accélérer la conclusion de mon affaire, parce qu'il m'ennuyoit fort dans cette Ville, & que le Vaisseau le Saint Sauveur devoit partir dans un mois au plus tard pour Lisbonne.

Je ne m'amuserai point ici à décrire toutes les fréquentes allées & venues que je fus obligé de faire; les chicanes odieuses que l'avare Oviédo se mit en devoir de me faire, & les protections que j'employai pour terminer cette affaire, dont la conclusion fut qu'après plusieurs contestations, Oviédo me conta quinze mille ducats, à quoi il dit que montoit la succession de ma tante, tous frais payés. Il m'en fit donner une quittance ou décharge par-devant Notaires, & voulut qu'elle fût signée par quatre des principaux Bourgeois de la Ville, comme témoins, ce que je fus obligé de faire: j'eus beau lui remontrer que suivant le testament cette succession devoit être bien plus considérable, il me répondit que plusieurs débiteurs de ma tante étoient devenus insolva-

bles, qu'il y en avoit encore d'autres qui étoient fort douteux; qu'il avançoit de son propre argent une partie de ces dettes, & que je n'étois pas malheureux pour un premier voyage des Indes, de remporter une somme aussi considérable que celle-là. Ce fut ainsi que nous nous quitâmes.

Mon affaire ainsi terminée, je fis marché avec le Capitaine du Navire le Saint Sauveur pour moi & pour mon valet qui ne se possédoit pas de joye de revenir en Europe. Je fis mes ballots & mes petites provisions, & fus prendre congé de mes bienfaiteurs. Ces bons Peres ne purent s'empêcher de m'embrasser mille fois en versant beaucoup de larmes; ils me donnerent aussi quelques lettres pour leurs amis à Lisbonne, & me firent promettre de leur donner tous les ans de mes nouvelles, à quoi je n'ai pas encore manqué. Mais il ne me reste plus qu'un de ces deux amis, car le bon Pere Suarez mourut sur la fin de mil sept cens vingt-cinq.

Le jour de notre embarquement étant arrivé, je pris congé de mon hôte de fort grand matin après l'a

Départ de  
l'Auteur &  
son retour  
en Portugal

voir amplement satisfait, & lui avoir laissé quelques petits présens ; je ne sçaurois exprimer la douleur qu'eut ce pauvre homme de me voir partir ; il demeura si saisi qu'il ne pouvoit pas proférer un seul mot. Enfin je fis porter mes coffres au bateau avec ordre à mon valet de ne les pas perdre de vûe un seul moment ; je m'y rendis un moment après, & nous descendîmes la riviere, nous entrâmes dans le bassin, & étant monté sur le Saint Sauveur j'y pris possession de la cabane ou chambre qui nous étoit destinée ; car je ne voulus jamais permettre que l'on fit coucher mon valet ailleurs.

Tout le reste du jour se passa dans une agitation épouvantable d'allans & de venans, & de ballots qu'on apporta. Sur le soir le vent s'étant trouvé tel que les Pilotes le désiroient, on leva les anchres & on mit à la voile. Ce fut un Jeudi dix-neuf de Janvier de l'année mil sept cens dix-neuf. Nous étions plus de quatre-vingt personnes de toute sorte d'états, sans compter l'Equipe qui étoit assez considérable.

• Trois semaines après nous vîmes

de loin les déserts de l'Arabie , & le vent continuant toujours à être bon nous découvrîmes les jours suivans une partie du païs des Abyssins , puis l'Isle de Saint Laurent , & enfin le Cap de bonne Espérance , que nous passâmes le dix de Mars avec un tems très - favorable. Nous le rangeâmes même de fort près , & il nous parut comme une plateforme fort élevée.

Quelques jours après nous nous trouvâmes à la hauteur de l'Isle Sainte Heleine , à l'occasion de laquelle il y eut de grandes contestations sur le Vaisseau entre les Passagers , Mariniers , les Pilotes & le maître du Navire. Les uns vouloient absolument aborder à cette Isle pour s'y rafraîchir , les autres soutenoient qu'il falloit profiter du beau tems qui pourroit changer ; enfin le Capitaine coupa le nœud gordien , c'est-à-dire , termina toutes les disputes ; après avoir fait faire la revûe de son eau douce , & trouvé qu'il y en avoit suffisamment , il vint sur le tillac & déclara qu'il n'avoit aucun ordre du Roi de Portugal de relâcher quelque part , sinon en cas d'une nécessité pressante ; cette déclaration ferma



---

## A P P R O B A T I O N.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux un Manuscrit qui a pour titre : *Voyage d'Innigo de Biervillas à la Côte de Malabar, Goa, &c.* & j'ai crû qu'on pouvoit en permettre l'impression. A Paris le 3. Septembre 1735. MAUNOIR.\*

---

## P R I V I L E G E D U R O Y.

LOUIS par la grace de Dieu Roi de France & de Navarre, à nos amés & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maître des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevost de Paris, Baillifs Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : Salut, Notre bien-ami GREGOIRE-ANTOINE DUPUIS, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre : *Le Voyage d'Innigo de Biervillas à la Côte de Malabar ; avec les Instructions pour les Gardes des Eaux & Forêts, Pêches & Chasses :* s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires : offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caractères, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le

II. Partie.

K

contre-scel des Presentes. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Sieur Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes de faire imprimer ledit Ouvrage cy-dessus spécifié, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caractères conformes à ladite feuille imprimée & attachée sous notre dit contre-scel, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de trois années consécutives, à compter du jour de la date desdites presentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre Obéissance; comme aussi à tous Libraires-Imprimeurs & autres, d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage ci-dessus exposé, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, même en feuilles séparées ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Sieur Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Sieur Exposant, & de tous dépens, dommages & intérêts: A la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois

de la date d'icelles ; que l'impression de cet Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs ; & que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril 1725 ; & qu'avant que de l'exposer en vente , le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de Copie à l'impression dudit Livre , sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France, le sieur Chauvelin ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre , & un dans celle de notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Chauvelin ; le tout à peine de nullité des Présentes ; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement , sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage , soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & féaux Conseillers & Secrétaires du Roi soi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro , Chartre Normande , & Lettres à ce contraires : Car tel est Notre plaisir. Donné à Versailles le deuxième jour du mois de Décembre, l'an

de grace 1735, & de notre Regne le ving-  
tième. Par le Roi en son Conseil.

SAINSON.

*Registré sur le Registre IX. de la Chambre  
Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris ,  
N° 110. fol. 193. Conformément aux anciens  
Reglemens , confirmés par celui du 28. Fé-  
vrier 1723. A Paris , le 6. Decembre 1735.*

G. MARTIN, Syndic.

---

De l'Imprimerie de C. SIMON.





